



De la sémantique lexicale à la typologique sémantique. Vers une sémantique basée sur l'activité langagière

Maarten Lemmens

► To cite this version:

Maarten Lemmens. De la sémantique lexicale à la typologique sémantique. Vers une sémantique basée sur l'activité langagière. Linguistique. Université Charles de Gaulle - Lille III, 2005. tel-00668731

HAL Id: tel-00668731

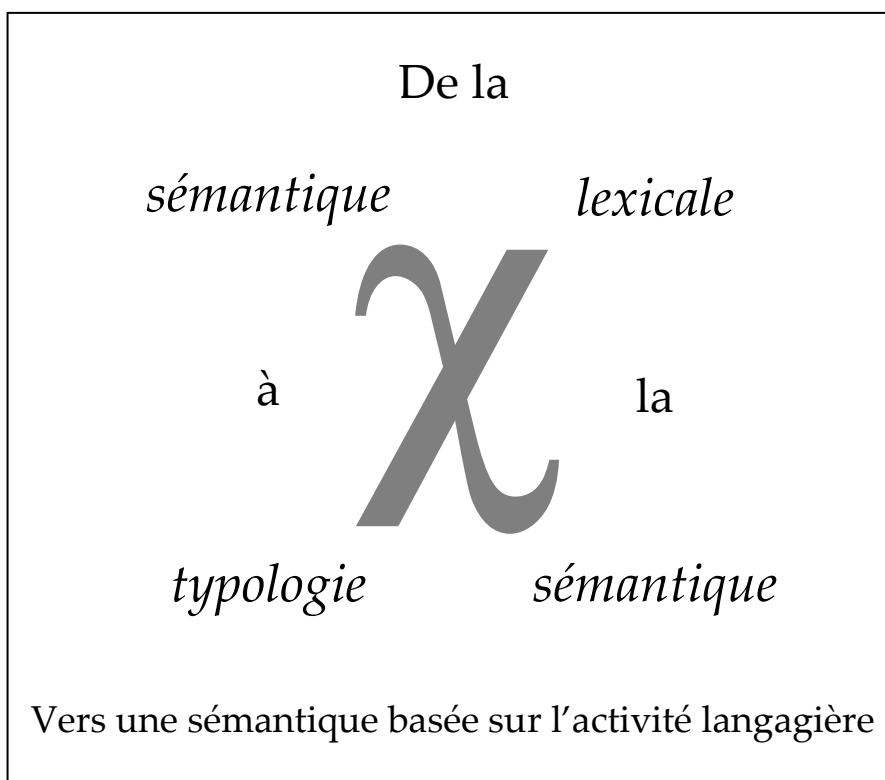
<https://theses.hal.science/tel-00668731>

Submitted on 10 Feb 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Maarten Lemmens



Dossier présenté dans le cadre de l'habilitation à diriger
des recherches

Document de synthèse

REMERCIEMENTS

J'ai le plaisir de remercier tous ceux qui, par leurs encouragements, leur relecture et leur aide pratique ou simplement par leur confiance, ont contribué de façon importante à la réalisation de ce dossier d'habilitation.

Mes remerciements vont en premier lieu à Philip Miller, qui a accepté, sans hésitation, d'être mon directeur pour cette habilitation. Bien plus qu'un directeur, il a joué pour moi un rôle de 'mentor' depuis mon arrivée à Lille. Il m'a aidé à trouver mon chemin dans le système universitaire français et il a toujours été prêt à me conseiller et à m'encourager. Son aide fut précieuse à bien des égards.

Je tiens à remercier Jean Chuquet, Claude Delmas, Colette Grinevald, Philippe Hilgsmann et Dan Slobin, d'avoir accepté de faire partie de mon jury d'habilitation. Merci également à Claude Delmas pour son aide concernant la rédaction de deux de mes publications françaises. Enfin, ma gratitude va tout particulièrement à Dan Slobin pour son accueil chaleureux à l'Université de Berkeley lors de mon séjour en novembre 2003 ; tant sur le plan professionnel que personnel, ce séjour a été un vrai enrichissement.

J'adresse mes remerciements également à Thomas Fraser, ancien directeur de l'U.F.R. Angellier, et aux secrétaires de cette même U.F.R. pour leur compréhension lors de mon semestre sabbatique en 2003 et de ma délégation de recherche au CNRS en 2004-2005.

Merci à tous mes collègues à l'U.F.R. et à l'U.M.R. SILEX, dont certains sont bien plus que cela, d'avoir contribué, d'une manière ou autre, à ce travail. Je ne peux pas tous les mentionner individuellement, mais je tiens à remercier explicitement :

Anne-Marie Berthonneau, pour son amitié, pour le logement agréable, et pour les cours particuliers de français auxquelles je dois une grande partie de mes progrès linguistiques ;

Emmanuelle Mathiot, pour son accueil amical et son aide dans la préparation de cours nouveaux, pour sa relecture de documents, et pour son hospitalité ;

Annick Rivens, pour notre collaboration amicale et fructueuse dans le domaine de la phonétique, et pour avoir accepté de prendre le relais en tant que responsable pédagogique pour cet enseignement ;

Rudy Looock pour s'être chargé de l'encadrement des lecteurs lors de ma délégation ;

Georgette Dal, pour ses encouragements et les échanges pertinents que nous avons pu avoir dans le couloir ou par mél, malheureusement toujours trop rapidement entre des milliers d'autres choses ;

Liliane Haegeman, qui m’a supporté dans le bureau que nous avons partagé pendant bien longtemps ;

Danièle Monseur, gestionnaire efficace de SILEX, pour son aide avec toutes sortes de problèmes, administratifs et autres ;

Edouard Neidenberger, pour m’avoir facilité le travail informatique.

Pendant ces dernières années, plusieurs collègues et chercheurs ont contribué, par leurs remarques ou discussions liées à mes recherches, à la formulation plus claire de mes idées : Melissa Bowerman, Dominique Boulonnais ; Bert Cappelle, Christian Champaud, Liesbeth Degand, Sarah Fagan, Geneviève Girard, Pierre Godin, Stefan Gries, Colette Grinevald, Henriette Hendriks, Maya Hickmann, Philippe Hiligsmann, Ruth Huart, Laura Janda, Anetta Kopecka, Ulrika Kvist-Darnell, Jean-Rémi Lapaire, Meri Larjavaara, Marc Miceli, John Newman, Ekatarina Rakhilina, Sally Rice, Laure Sarda, Dan Slobin, Anatol Stefanowitsch, Dejan Stosic (et j’en oublie certainement).

Je dois énormément à Dagmar Divjak : son soutien amical, ses remarques sur mon travail (et sur mes statistiques), et son humour – hélas peu apparent dans cette synthèse ! – ont fait d’elle beaucoup plus qu’une collègue.

Je voudrais exprimer ma gratitude profonde à Gaëtenelle Gilquin et à Caroline David, pour leurs encouragements continus, pour leurs commentaires sur le contenu de cette synthèse, et pour leurs corrections minutieuses qui ont amélioré considérablement la langue et le style du texte final. Les contacts directs avec Caroline par Internet n’ont pas seulement été utiles pour obtenir des réponses immédiates, ils ont aussi rompu la solitude à des heures où les esprits sains ne travaillent plus. Je remercie vivement Serge Verlinde et Jean Binon qui, malgré leur agenda chargé, ont offert de relire des parties de la version finale. Les erreurs qui subsistent sont entièrement de mon fait.

Ce travail ne pourrait jamais avoir été mené à son terme sans le soutien continu et inconditionnel de ma famille. Je l’ai déjà dit, et je le répète ici : ma femme Hilde, par une combinaison rare de réalisme et d’optimisme à toute épreuve, sait faire des miracles où d’autres auraient depuis longtemps abandonné le bateau ; mes enfants, Andreas, Joanna, Simon et Jan-Willem, ont apporté leur contribution propre. (Non, Jan-Willem, il ne reste plus beaucoup de pages à écrire !).

Sans ma famille, et sans leur soutien et leur amour, ce travail n’aurait jamais vu le jour. C’est à eux que je le dédie, comme naguère :

with love and apologies.

TABLE DE MATIERES

REMERCIEMENTS

TABLE DE MATIERES

INTRODUCTION : L'HISTOIRE D'UN ELARGISSEMENT PROGRESSIF.....	1
De la Linguistique Générative à la Grammaire Cognitive	1
La Grammaire Cognitive.....	6
Une théorie d'usage	7
Sémantique et catégorisation.....	13
Homonymie, polysémie, et monosémie.....	18
CHAPITRE 1 : VERBES CAUSATIFS LEXICAUX.....	23
1.1. Sens lexical et sens constructionnel.....	23
1.2. La construction moyenne	31
1.3. La construction transitive sans objet.....	37
1.4. Bilan de l'approche lexico-paradigmatique.....	45
CHAPITRE 2 : ANALYSE COGNITIVE DES VERBES DE POSITION.....	51
2.1. Posture, position, localisation.....	51
2.2. Verbes de posture cardinaux néerlandais.....	55
2.3. Verbes de posture causatifs néerlandais	65
2.4. Verbes de position anglais.....	67
2.5. Conclusion	74
CHAPITRE 3 : LA TYPOLOGIE SEMANTIQUE	77
3.1. Introduction.....	77
3.2. Verbes de localisation	80
3.3. Verbes de localisation provoquée	87
3.4. Aquamotion.....	88
3.5. Conclusion	89
CONCLUSION : UNE SEMANTIQUE BASEE SUR L'ACTIVITE LANGAGIERE	93
Résumé des acquis.....	93
Verbes causatifs lexicaux.....	93
Verbes de position.....	95
La typologie sémantique	96
Une sémantique d'usage : bilan et implications théoriques.....	97
BIBLIOGRAPHIE	101

ANNEXE	111
LISTE DES TRAVAUX.....	111
A1. LISTE DES TRAVAUX AVANT MA THESE	112
A2. LISTE DE MES TRAVAUX DEPUIS MA THESE	115
A2.1 Vue d'ensemble des travaux, par type	115
A2.2 Liste d'ensemble des travaux, par type de publication.....	116

INTRODUCTION

L'HISTOIRE D'UN ELARGISSEMENT PROGRESSIF

Fidèle à son but, ce document de synthèse présente une réflexion globale sur mes recherches depuis ma thèse, en les plaçant dans une optique plus large. En faisant le bilan d'une vingtaine d'années de formation et de recherche en linguistique, de 1984 jusqu'à maintenant, je constate que, de façon générale, j'ai suivi une évolution qui présente un lointain reflet du parcours qu'ont suivi bon nombre de linguistes depuis la publication de l'ouvrage *Aspects of the Theory of Syntax* de Chomsky en 1965. En utilisant les termes habituels, cette évolution peut être décrite comme un changement de la *Grammaire Générative* vers la *Grammaire Cognitive*. Dans cette introduction, je dresserai d'abord un premier bilan (de nature plutôt anecdotique) de cette évolution et des différentes pistes de recherche auxquelles elle a donné lieu. Dans la deuxième partie, j'aborderai les conséquences théoriques qu'implique le cadre cognitif dans lequel s'inscrivent mes travaux.

De la Linguistique Générative à la Grammaire Cognitive

Lors de mon premier cours de linguistique anglaise en 1984, on nous disait qu'un S contient toujours un NP et un VP. Nous avions beaucoup de mal à recopier sur nos feuilles les arbres syntaxiques que nous n'avions jamais vus auparavant et que le professeur dessinait avec aisance au tableau. Dans chacun des cours de linguistique (anglaise, néerlandaise et générale), nous nous sommes peu à peu familiarisés avec la théorie générative, depuis les différentes versions de la *standard theory* (ST, EST et REST) jusqu'à la théorie de *Government and Binding*, en passant par la théorie *X-bar*. Mon premier travail indépendant étudiait la place exacte du verbe dans la structure *X-bar* après la transformation appelée *verb second*. En ce qui concerne leur orientation théorique, les Facultés Universitaires Saint-Louis à Bruxelles, Belgique, où j'ai commencé mes études de « Philologie Germanique » (option langues et littératures anglaises et néerlandaises), se profilaient, et se profilent encore, comme une institution où l'on enseigne et où l'on se spécialise dans la grammaire générative.

Arrivé à l'Université Catholique de Leuven deux ans plus tard pour continuer mes études, je me suis orienté vers la linguistique anglaise, option secondaire TAL,

domaine dans lequel j'ai fait mon mémoire de Master¹ ([A1]), qui a ensuite donné lieu à un article modeste ([A4]).² Ayant toujours eu un intérêt pour la sémantique, j'ai choisi un sujet plus sémantique pour ma thèse de doctorat, à savoir le développement d'un système TAL pour la représentation de la polysémie. De par ce travail et de par mon choix d'un système de représentation développé au Département des Sciences Cognitives à Berkeley, j'ai graduellement évolué vers une piste de réflexion plus cognitive. A cet égard un séjour de deux mois à l'Université de Berkeley pendant l'été 1991 a été un catalyseur important.

Lors de ce séjour, j'ai non seulement eu des contacts 'cognitivistes' encourageants, mais j'ai également pu assister au deuxième colloque international de l'*International Cognitive Linguistics Association* (ICLA) à Santa Cruz, Californie, où j'ai eu mes premières rencontres importantes avec d'autres linguistes cognitivistes.³

La piste cognitive a été consolidée par l'ajustement de mon sujet de recherche (suite à des contraintes pratiques), axée davantage sur une recherche purement linguistique (et non TAListe), ayant comme résultat une thèse totalement ancrée dans la linguistique cognitive ([A2]) et dirigée par le Prof. dr. Dirk Geeraerts, spécialiste de la linguistique cognitive à l'Université de Leuven.

Dix ans exactement après la soutenance de ma thèse à ladite université, je me retrouve dans une autre université, dans un autre pays, à faire une évaluation de ma carrière linguistique pour préparer mon habilitation à diriger des recherches.

Les travaux décrits dans ce document de synthèse se situent pleinement dans le cadre de la linguistique dite *cognitive-fonctionnelle*, qui regroupe plusieurs théories apparentées :

- (i) *Cognitive Grammar* (cf. Croft & Cruse 2004 ; Langacker 1987, 1991a,b , 1999, 2000; Lakoff 1987 ; Taylor 1995, 2000 ; Talmy 2000),
- (ii) *Construction Grammar* (cf. entre autres Fillmore 1986, 1988; Fillmore et al. 1988; Goldberg 1992, 1995 ; Boas 2003) ;

¹ Dans l'ancien système belge, on avait deux années de candidature et deux années de « licence » qui, à l'époque, faisaient office de Master et après lesquels on pouvait commencer le doctorat. Lors des deux années de licence, il fallait choisir une orientation majeure et une orientation mineure, qui pour moi furent respectivement *linguistique anglaise* et *TAL*.

² Les numéros entre crochets correspondent à des entrées dans la liste de mes publications et communications à la fin de cette synthèse. Ceux qui sont en caractère gras entre crochets renvoient aux documents figurant également dans le volume annexe. Les numéros précédés par A renvoient à des travaux datant d'avant ma thèse (celle-ci incluse) ; les numéros arabiques simples renvoient à des travaux datant d'après la thèse.

³ Depuis ce colloque en 1991, j'ai présenté une communication à chaque colloque bisannuel de l'ICLA (dont je suis membre) ; voir [A14], [A13], [57], [54], [49], [44], et [38].

(iii) *Radical Construction Grammar*, développée par William Croft (Croft 2001).

Les implications théoriques dans ma propre évolution linguistique sont considérables. Elles ont entraîné une rupture radicale dans la vue globale sur la structure propre de la langue, sa genèse et son évolution. Autrement dit, le changement va d'une théorie formelle postulant une faculté de langue séparée innée et, par conséquent, universelle, à une théorie non formelle postulant que la langue n'est pas un module autonome et que la grammaire est dérivée de l'usage. L'approche dite *top-down* de la première est donc remplacée par l'approche dite *bottom up* de la deuxième. Je renvoie à la section suivante pour une description plus détaillée de ces différences.

Mes analyses se situent donc dans un modèle qui défend la notion de « *usage-based grammar* ». Le terme *usage-based* fait ici référence, par opposition au terme *nativiste*, à l'idée que la grammaire interne est construite sur base des usages spécifiques auxquels l'apprenant est exposé lors du processus d'acquisition. Faute d'une traduction conventionnelle et adaptée du terme *usage-based*, je parlerai d'une *théorie d'usage* ou *sémantique d'usage*, un raccourci pour *théorie/sémantique basée sur l'activité langagière*. Dans le contexte de mes travaux, ce terme fonctionne également au niveau méthodologique, renvoyant au dépouillement de larges corpus ou de données élicitées. L'analyse de ces deux types de données révèle des unités spécifiques et saillantes (*well-entrenched*) qui n'auraient guère pu être trouvées à partir de l'introspection seule. L'un des principes centraux qui me guide dans mes analyses est l'observation de Sinclair : « language looks rather different when you look at a lot of it at once » (Sinclair 1991 : 100).

Dans ce cadre d'une théorie d'usage, le fil directeur dans mes travaux de recherches (passés, présents et futurs) est la sémantique lexicale. Plus concrètement, deux grands axes de recherche peuvent être distingués dans ma recherche, la sémantique verbale et la typologie sémantique, qui se voient élaborés dans deux champs de recherche.

Le premier champ est l'analyse des verbes causatifs lexicaux en anglais, en particulier les VERBS OF KILLING comme *kill*, *drown*, ou *suffocate*, qui constituait le sujet de ma thèse de doctorat, remaniée sensiblement et publiée en tant qu'ouvrage en 1998 [1]. A côté d'analyses sémantiques lexicales de ces verbes polysémiques, l'étude concerne également les différentes alternances que ceux-ci permettent et comment celles-ci sont liées aux sens verbaux différents. Ce travail est décrit plus en détail dans le Chapitre 1.

Le deuxième champ d'application concerne les verbes de localisation (Chapitre 2). Cette analyse a été commencée, non pour l'anglais, mais pour ma langue maternelle, le néerlandais, et plus particulièrement pour les trois verbes de position cardinaux *liggen*

(« être couché »), *zitten* (« être assis »), et *staan* (« être debout ») [10] ; l'analyse du suédois et de l'anglais n'a débuté que quelques années plus tard [6].⁴

On peut s'interroger, à juste titre, sur ce qui motive un angliciste à porter son attention sur ces verbes néerlandais. L'explication se situe dans le croisement de mes intérêts scientifiques et de l'enseignement. A cette époque, j'enseignais trois langues différentes à trois publics différents : l'anglais à des étudiants francophones à l'Université de Lille, le suédois à des étudiants néerlandophones à l'Université de Leuven, et le néerlandais à des apprenants francophones dans le cadre de cours privés. C'est surtout lors de ces derniers que j'ai pu constater les difficultés qu'ont les francophones à maîtriser l'usage des verbes de position en néerlandais, qui sont pourtant très répandus étant donné qu'ils se sont grammaticalisés pour exprimer la localisation des entités inanimées. Ces difficultés m'ont ouvert les yeux sur les difficultés semblables qu'avaient les étudiants francophones à Lille avec les verbes anglais *sit*, *lie* et *stand*. En revanche, les étudiants néerlandophones apprenant le suédois n'avaient pas les mêmes difficultés : ils n'avaient pas de problème à accepter la plupart des usages des verbes *ligga*, *sitta* et *stå*, comparables à ceux de leurs équivalents néerlandais. En revanche, ils avaient beaucoup de mal à retenir qu'en suédois on dit « être **debout** sur ses genoux » (*stå på knäna*), une conceptualisation qui va à l'encontre de leur intuition de néerlandophone selon laquelle on ne peut qu'être « **assis** sur ses genoux » (*op zijn knieën zitten*). De la même manière, ils avaient du mal à accepter que, dans le domaine de la localisation provoquée, un suédois puisse exprimer l'action de coller une affiche sur le mur par le verbe *sätta*, dont l'équivalent néerlandais (*zetten*) signale qu'on la positionne horizontalement en tant que rouleau (pour la logique de cet usage, voir les descriptions au Chapitre 2). Ces difficultés se distinguaient de celles qu'avaient les apprenants francophones étudiant une de ces deux langues germaniques.

A cette époque où j'étais en train de décortiquer les subtilités sémantiques des verbes de position en néerlandais et d'essayer de comprendre quelle était la nature des difficultés qu'avaient les francophones, une communication de Slobin (2000) sur les verbes de mouvement m'a fait comprendre la cause de ces difficultés. Les langues romanes et les langues germaniques sont fondamentalement différentes quant à l'expression d'un événement de mouvement (voir Chapitre 3). La distinction typologique que présentait Slobin (2000) pour le domaine de mouvement était parfaitement parallèle à celle que j'avais constatée indépendamment pour les verbes de

⁴ Mes deux premières communications internes sur les verbes de position datent du printemps 2000 [79] ; les premières communications lors de colloques internationaux ont été faites en automne de la même année [53], [52]. La première présentation sur le suédois s'est faite en 2001 [48] ; la première sur l'anglais, en septembre 2003 [61].

position. C'est en fait cette communication de Slobin qui a déclenché ma recherche typologique et qui a fourni l'inspiration pour la méthodologie de ma recherche expérimentale sur les verbes de localisation.

En résumant définitive, déclenchées par l'enseignement de différentes langues, mes analyses sur les verbes de position m'ont amené à une recherche typologique plus vaste. L'évolution de ma recherche depuis ma thèse peut donc être caractérisée comme un élargissement à deux niveaux :

- (i) d'une étude des *verbes causatifs* à celle des *verbes de localisation*, - y compris des verbes de position causatifs (la localisation provoquée), et
- (ii) de l'étude de l'anglais à d'autres langues, en particulier à d'autres langues germaniques.

Grace à ce nouvel intérêt pour la typologie sémantique, à savoir l'étude comparative de la manière dont différentes langues expriment des concepts similaires, je me suis retrouvé dans un nouveau champ de recherche fascinant pour lequel on constate un regain d'intérêt depuis quelques décennies.

Récemment, la perspective linguistique a été élargie avec l'analyse des gestes accompagnant le mode verbal qui, comme le dit Goldin-Meadow (2004), présentent « a window into how we think ». Selon cet auteur, les gestes révèlent une partie de notre connaissance implicite et, de plus, comme le montrent ses recherches expérimentales, ils fonctionnent comme un outil important qui nous aide à penser et à apprendre.⁵ La question de l'interaction entre la langue et la pensée a été vivement débattue dans la vaste littérature consacrée à ce sujet, souvent sur base d'interprétations fausses ou simplifiées. Bien que je ne prétende pas fournir une réponse définitive dans la conclusion de ce document de synthèse, nous serons mieux armés pour évaluer cette matière complexe.

La structure de ce document reflète les différentes étapes et/ou pistes de réflexion caractérisant mes recherches. Pour mieux apprécier le cadre cognitif plus général dans lequel elles se situent, la deuxième partie de cette introduction clarifie ma position théorique en tant que linguiste cognitiviste. Les trois chapitres suivants décrivent mes trois projets de recherche principaux.

Le Chapitre 1 présentera mon *analyse lexico-paradigmatique des verbes causatifs anglais*, qui a pour but d'analyser en détail les interactions complexes entre le sens verbal et le sens de la construction dans laquelle le verbe apparaît. Les postulats sous-jacents à cette analyse présentent une synthèse de deux théories importantes, à savoir la grammaire cognitive de Langacker et la grammaire systémique fonctionnelle de Halliday.

⁵ Cf. par exemple Alibali & Goldin-Meadow (1993) ou Goldin-Meadow & Singer (2003).

Le Chapitre 2 continuera avec une présentation de *mes analyses lexicales cognitives des verbes de position* en néerlandais et en anglais. Les analyses cognitives montreront que les différents usages de ces verbes, bien que non prévisibles, trouvent néanmoins leur motivation dans des images schématiques tirées de notre expérience spatiale quotidienne. Les usages métaphoriques, eux aussi, y trouveront leur explication.

Le Chapitre 3, finalement, sera consacré à mes *travaux typologiques* en cours, qui représentent la suite logique de mes analyses antérieures. L'accent est mis sur des recherches expérimentales lors desquelles on demande aux sujets de décrire des images ou de localiser des objets spécifiques. Cette recherche concerne plusieurs langues et plusieurs collaborateurs.

La conclusion consistera en une évaluation globale de toutes ces recherches et de leur place dans le cadre cognitif esquissé dans cette introduction. Elle anticipera également des projets de recherche à l'état embryonnaire ou futurs dont quelques-uns exploreront de nouveaux champs de recherche.

La Grammaire Cognitive

Les postulats de la Grammaire Cognitive diffèrent considérablement de ceux de la Grammaire Générative. En fait, la Grammaire Cognitive est née du sentiment d'échec qu'avaient certains linguistes générativistes à la fin des années 1970, dont entre autres R.W. Langacker et G. Lakoff, qui sont devenus des épigones de ce nouveau modèle. Je ne veux pas (re)faire ici le compte-rendu du développement de la Grammaire Cognitive, mais il est souhaitable que j'introduise quelques notions de base pour mieux comprendre le cadre dans lequel se situe ma recherche. Effectivement, ce document de synthèse présente l'occasion idéale d'explicitier et de préciser quels sont les grands principes de base qui m'ont guidé et qui continuent de me guider dans mes activités de recherche et dont on ne voit pas (toujours) des explicitations dans mes publications. De plus, bien que les postulats principaux restent inchangés, le modèle cognitif a aussi évolué depuis.

Sur bien des points fondamentaux, la Grammaire Cognitive (et les autres approches cognitives-fonctionnelles) et la Théorie d'Opérations Enonciatives (TOE) de Culioli se rejoignent (cf. Culioli 1990, 1995). Hormis quelques remarques ponctuelles, les similarités entre les deux approches ne seront pas davantage développées dans ce document de synthèse ; elles constitueront cependant une piste de réflexion future importante, afin de construire des ponts entre ces théories linguistiques.

La description ci-dessous est présentée en trois parties. La première caractérise la Grammaire Cognitive en tant que théorie d'usage. La deuxième section présente des principes de catégorisation fondamentaux de la cognition, et par conséquent, de la

grammaire. La dernière partie aborde la question de l'homonymie, de la polysémie et de la monosémie.

Une théorie d'usage

Si je devais définir la Grammaire Cognitive en quelques mots, je choiserais la citation suivante : « cognitive linguistics is linguistics with non-autonomous language only » (Helge Gunderson, COGLING, 02/11/2001). Effectivement, un des postulats principaux de la Grammaire Cognitive a toujours été que la langue fait partie intégrante de la cognition humaine et qu'il n'y a donc pas nécessairement une *faculté de langage* séparée⁶, comme le dit explicitement Langacker dans sa monographie (Tome I) :

Even if the blueprints for language are wired genetically into the human organism, their elaborations into a fully specified linguistic system during language acquisition, and their implementation in everyday language use, are clearly dependent on experiential factors and inextricably bound up with psychological phenomena that are not specifically linguistic in character. Thus we have no valid reason to anticipate a sharp dichotomy between linguistic ability and other aspects of cognitive processing. [...] There is of course no question that people have the capacity to learn a language, and that this involves innate structures and abilities. What is controversial is whether some of these structures and abilities are unique to language, possibly constituting a separate modular package with special properties not reflective or derivative of other, more general cognitive functions. (Langacker 1987 : 13)

La nature non autonome du langage implique qu'on ne peut pas le décrire sans référence à des processus cognitifs. De même, les structures grammaticales ne constituent pas un système de représentation autonome. Au contraire, la grammaire cognitive défend l'idée qu'elles sont des *structures symboliques* qui structurent de façon conventionnelle des contenus conceptuels. Plus précisément, le modèle n'accepte que trois types d'unités : (1) des unités phonologiques ([PHON]), (2) des unités sémantiques ([SEM]) et (3) des unités symboliques qui combinent les deux unités précédentes ([SEM]/[PHON]).

Les structures grammaticales plus générales sont également caractérisables en termes d'unités symboliques :

A pivotal claim of cognitive grammar is that grammatical units are also intrinsically symbolic. I maintain, in other words, that grammatical morphemes, categories, and constructions all take the form of symbolic units, and that

⁶ Dans son ouvrage *New Horizons in the Study of Language and Mind* (2000), Chomsky parle d'un « *language organ* ».

nothing else is required for the description of grammatical structure. (Langacker 1991a : 16)

Les structures grammaticales (ou les règles grammaticales, si on veut utiliser ce terme plus traditionnel) sont évidemment plus complexes et schématiques du fait qu'elles intègrent d'autres unités symboliques. Ou, selon les termes de la Construction Grammar : « everything from words to the most general syntactic and semantic rules can be represented as constructions » (Croft 2001 : 17). En opposition avec le point de vue des théories formelles, la Grammaire Cognitive ne considère pas le lexique, la morphologie et la syntaxe comme des modules autonomes, mais comme un continuum d'unités symboliques (ou constructions) ; une division entre eux en modules séparés ne se fait qu'arbitrairement (cf. Langacker 1991a : 1). Le pôle sémantique d'une construction (lexicale ou grammaticale) comprend « all of the CONVENTIONALIZED aspects of a construction's function, which may include not only properties of the situation described by the utterance but also properties of the discourse in which the utterance is found [...] and of the pragmatic situation of the interlocutors » (Croft 2001 : 19).

La définition de la grammaire en tant que continuum de constructions linguistiques, elles-mêmes porteuses de sens, a une conséquence importante sur le niveau descriptif et/ou formel : « [Cognitive Grammar] rules out all arbitrary descriptive devices, i.e. those with no direct grounding in phonetic or semantic reality » (Langacker 1991a : 19). Les seules structures acceptées dans la grammaire d'une langue sont (1) des unités phonétiques, sémantiques ou symboliques effectivement présentes dans des expressions linguistiques ; (2) des schémas pour ces structures ; et (3) des relations de catégorisation intégrant les éléments de (1) et (2) (Langacker 1987 : 53-4). Ce « *content requirement* » est un postulat central dans toutes les théories d'usage, comme la *Construction Grammar* et la *Radical Construction Grammar* : « the only grammatical entities that are posited in the theory are grammatical units and schematizations of those units » (Croft 2001 : 27).

Ce point de vue est *non réducteur*, dans le sens où une construction complexe ne se réduit pas à la simple somme de ses composants : « the fact that components can be recognized within a complex structure does not entail that these components exhaust its characterization [...] a complex structure must be treated as a separate entity in its own right regardless of componentiality » (Langacker 1987 : 87). Les constructions complexes ne sont donc pas définies en fonction de leurs composants, mais les composants sont définis en fonction de la construction complexe dans laquelle ils figurent : « the parts take their significance—that is, are categorized—by virtue of the

role that they play in the construction as a whole. » (Croft 2001 : 48).⁷ Une conséquence importante de ce point de vue est qu'une unité symbolique spécifique ne disparaît pas une fois qu'on a assimilé une règle générale. Ce dernier point mérite d'être examiné plus en détail, étant donné qu'il présente une différence importante par rapport aux théories formelles courantes.

En suivant le principe de parcimonie du rasoir d'Ockham (« Les choses essentielles ne doivent pas être multipliées sans nécessité »), différentes théories linguistiques (dont non seulement les théories générativistes) ont invariablement défendu le principe d'économie en poursuivant la théorie la plus simple et nette. Une des manifestations courantes de cette poursuite de simplicité, c'est d'exclure de la grammaire les structures spécifiques et irrégulières, ce que Langacker a appelé la « *rule/list fallacy* ». Il suffit de rappeler la définition influente de Bloomfield du lexique comme un appendice de la grammaire, une liste d'irrégularités. Dans cette optique, le noyau de la grammaire (*algebraic core*) consiste en des règles générales couvrant toutes les instanciations spécifiques. La position de la Grammaire Cognitive sur ce point est formulée clairement par Tuggy (1993 : 280)⁸ :

Many linguists seem to operate on the assumption that once [...] a schema is found, the subcases it subsumes may be safely ignored, regardless of their degree of entrenchment or salience. I am suggesting, however, that to the degree that they are salient they must not be ignored.

Bref, la règle et l'instanciation de la règle ne s'excluent pas mutuellement, mais sont plutôt compatibles et sont stockées l'une à côté de l'autre.

Dans son ouvrage récent, Tomasello s'appuie sur ses recherches en acquisition du langage pour présenter un plaidoyer ardent pour une *usage-based theory of language (acquisition)* :

Usage-based theories hold that the essence of language is its symbolic dimension, *with grammar being derivative*. [...] in contrast to generative grammar and other formal approaches, in usage-based approaches the grammatical dimension is *a product of a set of historical and ontogenetic processes* referred to collectively as *grammaticalization*. When human beings use symbols to communicate with one another, stringing them together into

⁷ Voir la section suivante pour une discussion plus technique des principes de catégorisation qui sont à la base de cette opération.

⁸ Cf. également Langacker qui caractérise *a used-based model* comme « [a] nonreductive approach to linguistic structure that employs fully articulated schematic networks and emphasizes the importance of low-level schemas » (1987 : 494). Un schéma pourra représenter une règle grammaticale (voir la section suivante).

sequences, *patterns of use emerge and become consolidated into grammatical constructions* [...]. (Tomasello 2003a : 5; emph. ML)

De nouveau, dans cette optique, la maîtrise d'une langue inclut des règles générales aussi bien que des structures plus « périphériques », qui ne sont pas oubliées une fois que les règles générales ont été acquises.

Tomasello reprend à la Grammaire Cognitive l'idée selon laquelle les règles linguistiques ne sont pas algébriques, c'est-à-dire, en termes simplifiés, qu'elles ne sont pas des manipulations de symboles abstraits. Au contraire, les constructions linguistiques elles-mêmes sont considérées comme des « meaningful linguistic symbols—since they are nothing other than the patterns in which meaningful linguistic symbols are used in communication » (Tomasello 2003a : 5). Ce point de vue est diamétralement opposé à ce que défend la théorie générative de *Parametres and Principles*, qui rejette catégoriquement le concept de règles et de constructions grammaticales. Dans la perspective d'une théorie d'usage, la compétence linguistique peut être caractérisée comme suit:

mature linguistic competence, then, is [...] a structured inventory of constructions, some of which are similar to many others and so reside in a more core-like center, and others of which connect to very few other constructions (and in different ways) and so reside more toward the periphery. (idem : 6.)

Tomasello renvoie à ce que Langacker a défini comme la grammaire « *structured inventory of conventional linguistic units* » (Langacker 1987: 57).

Selon Tomasello, qui s'intéresse principalement à l'acquisition du langage, les implications de ce point de vue sur le langage sont révolutionnaires : s'il n'y a pas de différence fondamentale entre la nature des constructions générales (les règles grammaticales) et celle des constructions idiosyncrasiques, toutes ces constructions peuvent être acquises avec les mêmes processus d'acquisition basiques (dont les deux plus importants sont, selon Tomasello, *intention-reading* et *pattern-finding*). Ceci implique alors qu'on n'accepte plus le principe de la *continuité*, qui a été défendu par les générativistes en s'appuyant sur l'argument que l'enfant ne pourrait jamais arriver à une grammaire tellement complexe en si peu de temps sur base de l'input pauvre qu'il entend durant son enfance (*poverty of stimulus argument*). Ce principe est encore au cœur de la grammaire générative, comme le montre la citation suivante issue d'un ouvrage récent de Chomsky, *New Horizons in the Study of Language and Mind* :

Language acquisition seems much like the growth of organs generally; it is something that happens to a child, not that the child does. And while the environment plainly matters, the general course of the development and the basic features of what emerges are predetermined by the initial state. But the initial state is a common human possession. It must be, then, that in their

essential properties and even down to fine detail, languages are cast to the same mold. The Martian scientist might reasonably conclude that there is a single human language, with differences only at the margins. [...] the diversity and complexity can be no more than superficial appearance. (Chomsky 2000 : 7)

On pourrait faire plusieurs commentaires sur cette citation. D'abord, on est surpris par la négation du travail cognitif créatif que fait l'enfant lors de l'apprentissage (par exemple, le raisonnement analogique et les processus d'abstraction qui en découlent). Comme le dit Tomasello, l'idée d'un inventaire structuré de constructions linguistiques présente une cible qui est plus « *child friendly* » que le modèle que postulent les autres théories d'acquisition. Si le processus d'apprentissage aboutit à un inventaire de constructions structuré, il n'y a pas de pauvreté d'input du tout. En réalité, les recherches longitudinales et expérimentales de Tomasello et ses collaborateurs montrent l'importance cruciale de l'input pour l'apprentissage, puisque c'est sur la base de cet input que les enfants construisent, petit à petit (par l'intermédiaire de *construction islands*), une grammaire cohérente.

Selon Chomsky, les représentations linguistiques de base sont les mêmes durant toutes les étapes de l'acquisition du langage, parce que ce sont des échos spécifiques d'une seule grammaire universelle. Cependant, au vu de la diversité des langues, cela laisse ouverte la question de savoir comment l'enfant pourrait lier les structures générales de la grammaire innée aux particularités linguistiques de la langue spécifique en question. Comme l'ont observé plusieurs typologues, les différences entre les langues sont tellement significatives qu'elles sont incompatibles avec la version forte de l'hypothèse des catégories conceptuelles universelles. Quoi qu'en pense le scientifique martien de Chomsky (je ne peux que me demander quel est le statut d'un tel évaluateur fictif), il n'y a pas de formes linguistiques (*contentful language universals*) communes à tous les humains. Les universaux langagiers sont d'un autre ordre ; « they are universals of communication and cognition and human physiology » (Tomasello 2003a : 18).

Les études d'acquisition que présente Tomasello constituent un plaidoyer convaincant pour une théorie d'usage et des principes de bases cognitifs qui ont toujours fourni la base théorique de mes propres recherches.⁹ Bien que cela n'ait jamais

⁹ J'aimerais ajouter ici que Tomasello s'intéresse également à l'origine du langage (il gère un grand laboratoire de recherche sur la communication des primates à Leipzig) et là aussi, il défend une théorie d'usage qui diffère de la théorie selon laquelle l'espèce humaine a développé une grammaire universelle d'où toutes les langues (dont la variation n'est que superficielle) sont issues. Dans une théorie d'usage, au contraire, « there is no need to posit a specific genetic adaptation for grammar because processes of grammaticalization and syntacticization can actually create grammatical structures out of concrete utterances—and

été présenté dans mes publications aussi explicitement qu'ici, la nature *dérivative* de la grammaire se voit néanmoins reflétée dans deux observations que j'ai défendues dans ces publications.

La première, c'est que l'analyse de vastes corpus démontre qu'il y a des unités spécifiques ancrées dans l'usage. Il s'agit de collocations ou de « collostructions » spécifiques. Ces dernières concernent l'interaction et/ou la corrélation des lexèmes et des constructions grammaticales qui y sont associées (voir Chapitre 1, p. 40 pour une description plus détaillée de l'analyse 'constructionnelle'). De plus, une des thèses principales dans mes travaux (surtout ceux sur les verbes causatifs) est que les constructions elles-mêmes possèdent une signification qui interagit de façon complexe et dynamique avec le sens du verbe. Dans le Chapitre 1 je résume quelques-unes de ces analyses en les mettant en rapport avec l'article récent de Goldberg (2002) sur des « généralisations de surface ».

La deuxième observation, tirée de ma recherche typologique, est la suivante : quand des locuteurs de langues différentes expriment un certain événement, ils portent leur attention sur différents aspects de cette réalité suite à des structures spécifiques imposées par leur langue maternelle. Ceci sera illustré au Chapitre 3 par des analyses dans le domaine du mouvement et de la localisation, où la distinction typologique entre les langues à cadrage verbal et les langues à satellites porte sur la façon dont différentes langues conceptualisent l'événement en se focalisant sur différents aspects de cet événement.

En résumé, la Grammaire Cognitive est une théorie d'usage qui s'occupe de la dimension symbolique de la communication linguistique humaine. Ces symboles linguistiques fournissent à l'homme un format (spécifique à l'espèce humaine) pour la représentation cognitive (cf. Tomasello 1999). L'apprentissage de ces symboles est un processus *social* (les locuteurs apprennent la forme conventionnelle du symbole, ainsi que les contextes communicatifs qui lui sont appropriés) et *intersubjectif* (ces conventions sont partagées par tous les locuteurs de cette langue). Bref, la manipulation des symboles linguistiques « enables human beings to view the world in whatever way is convenient for the communicative purpose at hand » (Tomasello 2003a : 13).

Sans entrer dans les détails, cette vue sur la grammaire en tant que fondée sur l'usage est assez proche de la TOE ; Culioli dit clairement, en contestant l'absence de l'énonciateur dans les grammaires génératives : « There can be no theory of language that denies the grounding of languages in situations » (Culioli 1995 : 5). Dans la TOE,

grammaticalization and syntacticization are cultural processes, not biological ones. » (Tomasello 2003a : 13).

l'énonciateur en tant que *re-créditeur de sens* joue un rôle central, en choisissant des constructions linguistiques toutes porteuses de sens. Le concept de *subjectivity* de Langacker lui est proche :

I will say that the speaker (or hearer), by choosing appropriate focal "settings" and structuring a scene in a particular manner, establishes a **construal relationship** between himself and the scene so structured. The construal relationship therefore holds between the conceptualizer of a linguistic predication and the conceptualization that constitutes this predication (Langacker 1987 : 128 ; emph. originale)

Dans des actes de communication et selon le contexte communicatif et les buts communicatifs du locuteur, les constructions linguistiques et les symboles intersubjectifs invitent l'autre interlocuteur à conceptualiser les choses et les événements de façons différentes (Tomasello 2003b : 56-7).

Sémantique et catégorisation

L'alternative symbolique que présente la Grammaire Cognitive implique donc une vue sur la sémantique beaucoup plus large que généralement supposée dans des théories formelles. En fait, elle définit la notion de la structure sémantique comme « conceptualization tailored to the specifics of linguistic convention ». (Langacker 1987 : 99). L'analyse sémantique requiert alors la caractérisation explicite des structures conceptuelles qui, à leur tour, sont caractérisées dans plusieurs domaines cognitifs qui représentent, comme le dit Taylor (1995 : 23), « a network of shared, conventionalized, to some extent perhaps idealized knowledge, embedded in a pattern of cultural beliefs and practices ». Dans cette perspective cognitive, il n'y a plus de dichotomie rigide mais plutôt un continuum entre la sémantique *linguistique* et la sémantique *encyclopédique* (l'*extra linguistique*) ; les deux sont essentiellement de nature conceptuelle (cf. Cruse 2000 : 97, 100-101). Comme le dit Langacker :

The multitude of specifications that figure in our encyclopedic conception of an entity clearly form a gradation in terms of their centrality. Some are so central that they can hardly be omitted from even the sketchiest characterization, whereas others are so peripheral that they hold little significance even for the most exhaustive description [...]. The thrust of this view is simply that no specific point along the gradation of centrality can be chosen nonarbitrarily to serve as a demarcation, such that all specifications on one side can uniformly be attributed linguistic significance and all those on the other side are linguistically irrelevant. (Langacker 1987 : 159)

Langacker ne rejette pas seulement une analyse « structuraliste » en termes de traits distinctifs (*distinctive features*), dont il serait difficile d'établir une liste exhaustive, mais

il présente aussi une vue différente sur la structure elle-même des catégories conceptuelles, en postulant « *a gradation of centrality* ». Ceci implique qu'une catégorie a un noyau et une périphérie, c'est-à-dire, que la catégorie est structurée autour d'un prototype, une structure schématique qui représente le noyau conceptuel de la catégorie. Comme le résume Kleiber (1990 : 51), les thèses de base de la théorie du prototype sont les suivantes :

- (i) La catégorie a une structure interne prototypique ;
- (ii) Le degré de représentativité d'un exemplaire correspond à son degré d'appartenance à la catégorie ;
- (iii) Les frontières des catégories ou des concepts sont floues ;
- (iv) Les membres d'une catégorie ne présentent pas de propriétés communes à tous les membres ; c'est une *ressemblance de famille* qui les regroupe ensemble ;
- (v) L'appartenance à une catégorie s'effectue sur base du degré de similarité avec le prototype ;
- (vi) Elle ne s'opère pas de façon analytique, mais de façon globale (*Gestalt*).

Dans son enquête *Where does prototypicality come from ?* Geeraerts conclut qu'une structure catégorielle basée sur un prototype est cognitivement plus avantageuse, parce qu'elle combine une stabilité structurelle avec une flexibilité considérable :

The categorial system can only work efficiently if it can maintain its overall organisation for some time, if it does not change fundamentally any time new information has to be incorporated. At the same time, however, it should be flexible enough to be easily adaptable to changing circumstances. To prevent it from becoming chaotic, it should have a built-in tendency towards structural stability, but this stability should not become rigidity, lest the system stops being able to adapt itself to new and unforeseen circumstances (Geeraerts 1988 : 223)

La confrontation avec une entité qui ne possède pas tous les traits d'une catégorie ne nécessite donc pas la création d'une nouvelle catégorie, mais l'exemplaire peut être intégré dans une catégorie existante en tant que membre atypique.

Une différence de saillance ne se manifeste pas seulement à l'intérieur d'une catégorie, mais aussi à travers des catégories différentes sur le plan taxonomique (la dimension verticale). En comparant les trois niveaux généralement reconnus en psychologie (et linguistique) —superordonné (ex. *animal, fruit*), basique (ex. *chien, pomme*), subordonné (ex. *berger, reinette*)— on constate que le niveau basique, comme son nom le suggère, est le niveau d'opération privilégié :

- (i) les entités à ce niveau sont associées à une *Gestalt* commune, ce qui n'est généralement pas le cas pour le niveau superordonné ;

- (ii) l'identification des membres d'une catégorie est plus rapide lorsqu'il s'agit d'un terme de niveau de base ;
- (iii) ces termes sont typiquement simples ;
- (iv) ils sont contextuellement neutres et donc le niveau de base est le niveau de dénomination préférée ;
- (v) les catégories basiques sont les premières formes de catégorisation et les plus naturelles (cf. Lakoff 1987 : 49)

Bref, le niveau basique est le niveau cognitif privilégié, parce qu'il s'agit, pour reprendre les termes de Rosch 1988, d' « *information-rich bundles of perceptual and functional attributes* ». De nouveau, les catégories de base sont donc psychologiquement les plus avantageuses : « elles sont les moins coûteuses du point de vue cognitif, puisque, à une seule mémorisation de catégorie correspond une information élevée. » (Kleiber 1990 : 88)

La structure prototypique des catégories conceptuelles est un des piliers de mes analyses sémantiques, et ceci sur deux plans différents. Premièrement, sur le plan lexical, je démontre que le pôle sémantique des mots polysémiques doit être conçu comme une catégorie complexe structurée autour d'un prototype. Pour prendre un exemple simple, les catégories sémantiques complexes nommées par les verbes de position cardinaux (*lie, sit, stand*) sont structurées autour de prototypes dérivés des trois positions corporelles de base d'un être humain. On verra dans les descriptions plus détaillées des Chapitres 1 à 3 qu'en fait les prototypes eux-mêmes sont des faisceaux d'attributs qui, à leur tour, motivent des élargissements sémantiques spécifiques.

Deuxièmement, l'analyse en termes de catégories prototypiques fonctionne également sur le plan syntaxique. On se rappelle que dans la Grammaire Cognitive les constructions syntaxiques, elles aussi, sont caractérisées comme des unités symboliques, liant une forme syntaxique à un sens. Mes analyses des verbes causatifs lexicaux montrent que les constructions sont également associées à un prototype et que, même à ce niveau plus abstrait, on voit des différences de saillance importantes.

Comme déjà évoqué (voir thèse (v) dans la liste de Kleiber citée ci-dessus), la catégorisation n'implique donc plus une opération de vérification, comme le suppose le modèle décompositionnel (une « *checklist theory of meaning* » comme l'a critiquée Fillmore 1975), mais une opération d'appariement : « *elements are assimilated to the category on the basis of their perceived resemblance to the prototype* » (Langacker 1987 : 371). Bien évidemment, le degré de similitude est variable. Parfois la cible de la comparaison est conforme à toutes les spécifications du standard de comparaison (le prototype) ; dans le modèle de Langacker, on parlera d'une relation d'*élaboration* : la cible est une *instanciation* du *schéma* qui est le standard. Langacker parle de *full sanction* : l'instanciation est sanctionnée complètement par le schéma. Par contre, dans

certains cas, il y a une tension entre le standard et la cible, et la relation peut alors être conçue comme une *extension* du standard ; ceci est un cas de *partial sanction*. Bien entendu, pour appartenir à une catégorie, cette tension ne peut pas dépasser une certaine limite. Selon Langacker, chaque extension présuppose et incorpore une opération de schématisation, si ce n'est que temporairement (le cas limite). Effectivement, pour qu'un concept qui ne correspond pas à toutes les spécifications du prototype soit néanmoins assimilé à la catégorie, le conceptualisateur doit construire un schéma captant les similarités entre les deux entités comparées : « An extension by similarity [implies] at least the transitory occurrence of those cognitive events which constitute the perception of commonality » (Langacker 1987 : 373). Cette interaction peut être décrite en termes de réseau schématique qui représente la structure interne de la catégorie. Pour mieux comprendre son architecture, prenons l'exemple du verbe *kill* dont le réseau partiel peut être représenté ainsi (reproduit de [1 : 51]) :

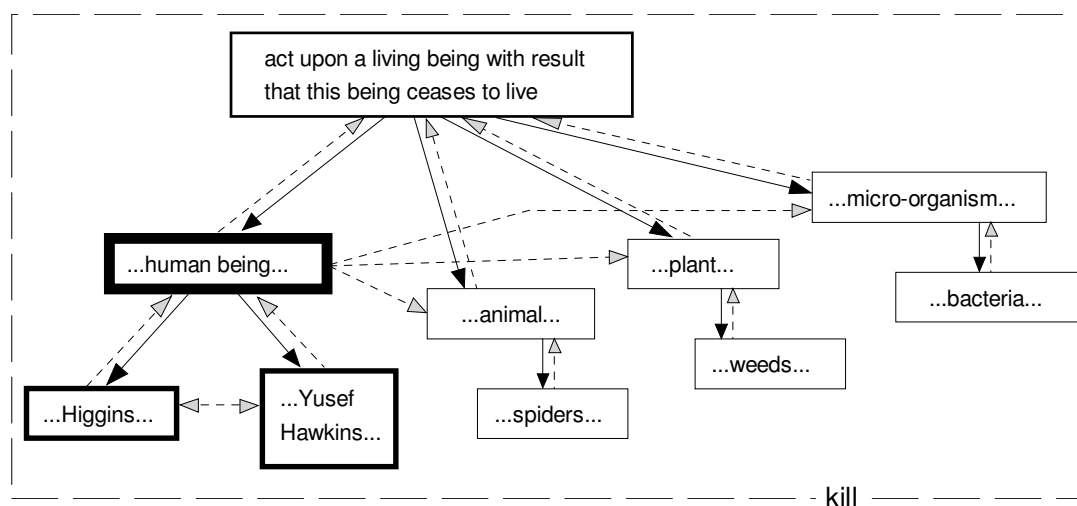


Fig. 1: Réseau schématique simplifié de *kill*

Deux événements spécifiques, l'assassinat du Lt. Col Higgins par des terroristes et le meurtre de Yusef Hawkins, dont les particularités sont bien différentes (le premier a été pendu, le deuxième a été tué d'un coup de fusil), sont néanmoins conçus comme des instanciations du prototype (KILL HUMAN BEING), comme l'indiquent les flèches pleines, qui représentent la relation d'élaboration.¹⁰ (Par convention, le degré de saillance est indiqué par l'épaisseur des traits.) La flèche bidirectionnelle indique la similarité mutuelle entre les deux instanciations du prototype. Pour arriver à ce schéma, les spécificités de ces événements uniques doivent être suspendues, ce qui

¹⁰ Par convention typographique, les structures sémantiques/conceptuelles sont représentées en majuscules ; ce ne sont bien évidemment que des raccourcis.

implique un processus d'abstraction, comme l'indique la flèche pointillée représentant la schématisation. La 'destruction' des animaux, des plantes, ou des micro-organismes présente chaque fois une extension supplémentaire qui est plus éloignée du prototype. Plus les instanciations sont éloignées l'une de l'autre, moins il est probable que le schéma unifiant soit saillant et permanent.¹¹ Il s'ensuit que les instanciations les plus éloignées du prototype se situent à proximité de la (des) frontière(s) de la catégorie. Appliqué à notre exemple, on pourrait se demander si KILL A CELL est encore une 'vraie' instanciation de la catégorie KILL ou déjà une instanciation d'une autre catégorie (qui attribuerait à l'usage de *kill* un caractère métaphorique). Ceci est la question centrale, on le comprend, du débat entre les *pro-lifers* et les *pro-choicers*. Les premiers font tout pour montrer qu'il s'agit effectivement d'un *act of killing* et ils adaptent leurs choix lexicaux en conséquence (*kill, murder, slaughter, butcher, etc.*). Comme le terme l'indique, les *pro-choicers* construisent le débat en termes d'un choix libre du (des) parent(s), et eux aussi adaptent leur discours à cet égard. Je renvoie à [1 : 211ff] et à [13] pour une discussion plus détaillée de ces observations.

Catégorisation par schéma et catégorisation par prototype sont donc deux facettes du même processus cognitif ; « they tend to co-occur as interrelated facets of the same expansive mechanism » (Langacker 1987 : 373). En passant, on peut noter que certains linguistes portent plus d'attention à la catégorisation par prototype comme processus explicatif (cf. Lakoff 1987 ; Taylor 1995), alors que d'autres se basent plus sur la schématisation (comme Langacker).

Il est bon de souligner, enfin, que la représentation en forme de réseaux sémantiques révèle bien la structure complexe de la catégorie, ainsi que les différences de saillance (cognitive et linguistique) qui peuvent exister entre les nœuds et les différentes relations. Le prototype est évidemment la structure la plus saillante pour la catégorie entière ; il définit le « *center of gravity* ».

De nouveau, je termine cette présentation en rappelant très brièvement que le concept de la catégorie du prototype semble être largement compatible avec le concept en TOE de la *notion*, un faisceau complexe de propriétés physico-culturelles structurées, qui a ses frontières mais également une structure interne avec un *centre attracteur* et une *périphérie*. La relation prédicative est une notion complexe, qui doit être *validée* par l'énonciateur. On observe que le principe de *sanction* dans la Grammaire Cognitive est également « a matter of degree and speaker-judgement »

¹¹ Dans la Grammaire Cognitive on parle d'« *entrenchment* », qui fait référence au degré d'ancrage d'une structure conceptuelle (une routine neurologique, en fait) est ancrée dans le système conceptuel. D'un point de vue purement linguistique, une structure linguistique suffisamment « ancrée » aura le statut d'unité (*unit status*), faisant ainsi partie de l'inventaire structuré d'unités symboliques qu'est la grammaire.

(Langacker 1987 : 66). Les convergences et les divergences de l'application de ces notions restent encore à évaluer.

Homonymie, polysémie, et monosémie

Comme c'est le cas dans la Figure 1 ci-dessus pour une partie de la structure lexicale du verbe *kill*, la représentation du sens établit des relations entre les différents sens du mot polysémique. Bien évidemment, les relations entre ces sens sont variables, allant d'une similarité maximale (cf. la flèche bidirectionnelle) à l'absence totale de relation. Dans le domaine de la lexicologie, s'il y a des liens sémantiques liant les différents sens d'un mot, on parle de *polysémie* ; dans le cas inverse, d'*homonymie* (dans les publications anglaises on parle souvent d'*ambiguïté* au lieu d'homonymie). A l'autre extrémité de l'homonymie se trouve la **monosémie** (aussi appelée *sous-détermination*, « *vagueness* » en anglais). Dans ce cas, il y a un seul sens général qui s'ajuste aux spécifications contextuelles. Pour reprendre les exemples classiques, ceci est le cas pour *child* ou *aunt*, où les distinctions [GARÇON/FILLE] et [SŒUR PATERNELLE/SŒUR MATERNELLE] ne donnent pas lieu à deux sens différents. On dit plutôt qu'il y a un seul sens (A PERSON THAT IS NOT YET AN ADULT et PARENT'S SISTER), modifié par le contexte.

La distinction entre ces trois catégories n'est pas sans problèmes, surtout en ce qui concerne la monosémie versus la polysémie, qui touche à la définition exacte de ce qu'est le sens et de ce qu'est l'usage. La modification qu'implique ce dernier a été appelée par Cruse la « modulation contextuelle », dont l'effet est que « each context [emphasizes] certain semantic traits, and [obscures] and [suppresses] others » (1986 : 52). Cette problématique n'a figuré dans mes travaux qu'indirectement (voir par exemple [1 : 3.3] et [11]). Cependant, elle mérite d'être élaborée pour deux raisons. D'abord, elle clarifie la position cognitive qui est à la base de mes analyses lexicales, tant pour les verbes causatifs (Chapitre 1) que pour les verbes de position (Chapitre 2). Ensuite, la Grammaire Cognitive a été accusée d'encourager une « rampant polysemy » et une prolifération de sens (cf. Goddard 2002).

La Figure 1 constitue un bon point de départ pour notre discussion. Dans ce réseau, où différents 'sens' sont représentés par des nœuds différents, la structure schématique KILL A HUMAN BEING a été proposée comme le prototype. Il en découle que la séquence *kill an animal* a un sens différent. Mais est-ce bien correct de l'identifier comme un sens ? Ne serait-ce pas plus adéquat de l'identifier en tant que modification contextuelle d'un sens plus général, à savoir KILL A LIVING BEING ? L'avantage serait qu'on arriverait à une représentation plus économique en évitant une explosion de sens différents à établir pour chaque ajustement contextuel. De plus, ceci expliquerait également pourquoi il n'y a pas d'objection quand on distingue deux sens de *kill* pour les phrases *John killed the dog* et *The bad news has killed the growing demand for financial*

planning. La seconde est clairement une extension métaphorique qui 'suspend' le trait ETRE VIVANT associé à la victime dans l'emploi 'normal' de *kill*. Donc, KILL A NON-LIVING ENTITY s'oppose à KILL A LIVING ENTITY, ce qui renforcerait le statut primordial de ce dernier en tant que *définition propre* de *kill*, au détriment de la structure KILL A HUMAN BEING. Mais comment peut-on justifier ce choix ?

Les tests pour déterminer s'il y a plusieurs sens différents (homonymie et polysémie) ou une seule structure sémantique (monosémie) sont bien connus et il n'est pas dans nos intentions de les reproduire ici. Le fait que ces tests ne soient pas fiables est également bien documenté dans la littérature.¹² Comme l'a correctement explicité Geeraerts (1993 : 223), « what appear to be distinct meanings from one point of view turn out to be instances of vagueness from another ».¹³

Pour distinguer la polysémie et la monosémie, la question est bien de savoir où l'on place les frontières de la modulation contextuelle qui, comme l'a dit Taylor (1995), contient en soi le ferment de la polysémie. Les deux phénomènes semblent s'étendre l'un vers l'autre, sans que l'on puisse les séparer de façon absolue et valable dans tous les contextes. L'usage lui-même est un facteur important dans l'émergence d'une structure sémantique en tant que 'sens fixe'. De plus, et ceci représente une critique encore plus fondamentale, les principes pragmatiques évoqués dans des analyses monosémiques ne sont pas des principes généraux dérivés des principes gouvernant l'interaction entre locuteurs. Au contraire,

they would have to be conventions of particular languages and their speech communities. [...] Convention means that a speaker is using a form [...] in a particular context in conformity with previous uses of that form in that context in the speech community. (Croft 2001 : 72)

¹² Cf. par exemple Cruse (1982, 1992), Deane (1988), Geeraerts (1993), Goddard (2002), Lyons (1977 : 550ff), Taylor (2003), Zwicky & Zadock (1975).

¹³ En fait, il suffit de comparer les entrées de n'importe quel mot polysémique dans deux dictionnaires différents pour voir que les lexicographes groupent les sens différemment ; bien qu'il y ait généralement une base linguistique, leur groupement est souvent déterminé par d'autres types de considérations (public visé, degré d'exhaustivité, conventions typographiques, etc.). Par exemple, la dernière édition du *Longman Dictionary of Contemporary English* (2003) propose différentes entrées, si la catégorie syntaxique est différente. Par conséquent, malgré leur affinité sémantique, le nom *bank* ('banque') et le verbe *bank* ('effectuer des opérations bancaires') sont dans des entrées différentes. L'entrée pour le nom liste les différents sens du mot dans l'ordre de leur fréquence (justifiable, étant donné le public d'apprenants auquel le dictionnaire s'adresse) ; d'un point de vue sémantique, ceci donne une organisation relativement aléatoire. Mes expériences pédagogiques ont montré que demander aux étudiants de rédiger eux-mêmes une entrée pour un mot polysémique ou de comparer des entrées dans des dictionnaires différents marche très bien pour attirer leur attention sur la problématique.

La reconnaissance de plusieurs sens dépend donc de l'usage ; la répétition d'une certaine configuration sémantique contextualisée augmentera son degré de conventionalité. En s'appuyant sur cette idée d'une variabilité de saillance conceptuelle, Tuggy propose la solution suivante :

The prototypical case of ambiguity is where two semantic structures [...] are both well-entrenched (and therefore salient) while there is no well-entrenched and elaboratively close schema [...] Prototypical vagueness, on the other hand, involves meanings which are not well-entrenched but which have a relatively well-entrenched, elaboratively close schema subsuming them. (1993 : 280-1)

La polysémie se positionne entre les deux, « with meanings both clearly separable and clearly united » (idem : 282).¹⁴ Ceci peut être visualisé grâce à la Figure 2 (on suit ici l'adaptation qu'a faite Langacker (2000 : 126) du diagramme original de Tuggy).

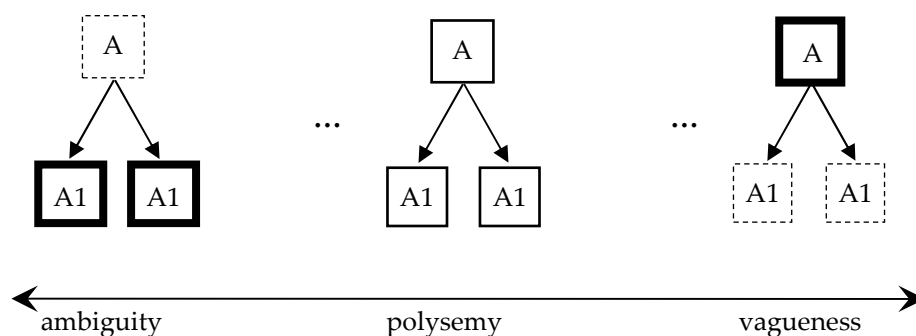


Fig. 2 : Le continuum de homonymie et monosémie selon Tuggy (1993)

¹⁴ Cf. également Deane (1988 : 345) : « polysemy seems somehow to straddle the border between identity and distinctness ». J'aimerais ajouter que l'idée d'un continuum de similarité sémantique n'est pas limitée à la Grammaire Cognitive. Cowie (1982 : 62) observe que « the relationship between polysemy and homonymy is one of degree—identity and unrelatedness of meaning being end-points of a continuum ». De la même manière, Lipka (1982 : 38) remarque que les deux notions ne sont pas des « absolute Gegensätze » ('oppositions absolues') mais plutôt des « Endpunkte einer Skala » ('extrémités d'une échelle') entre lesquelles il y a des « Grade der Übereinstimmung » ('degrés de convergence'). On observe cependant que les 'structuralistes' cités ici essayaient d'estimer la similarité sémantique entre deux sens en faisant le calcul des traits distinctifs partagés, ce qui présuppose un cadre théorique assez différent de celui de la Grammaire Cognitive. Voir Taylor 1995 pour une critique plus détaillée du modèle des traits distinctifs sémantiques (les « conditions nécessaires et suffisantes »). De plus, même si les générativistes aussi ont reconnu qu'il y existe une certaine gradation (« *gradience* »), elle est reléguée au plan d'usage (« *E-languages* » dans une terminologie plus moderne) et ne figure pas dans la structure elle-même de la langue (« *I-language* ») ; je renvoie à Aarts (2004) pour une excellente discussion du rôle qu'a joué, et joue encore, la notion de « *gradience* » dans la linguistique.

L'approche cognitive de Tuggy résout le problème de l'instabilité des critères traditionnels, qui gardent néanmoins leur valeur pour distinguer les cas prototypiques d'homonymie, de polysémie ou de monosémie. La solution réside dans le fait que la saillance est variable : « salience is not a static characteristic, but a dynamic one. Among one of the factors enhancing it is entrenchment [...] but also degree of activation produced by the context. » (Tuggy 1993 : 284). Le terme « *entrenchment* » renvoie à une saillance plus permanente qui peut néanmoins être annulée par le contexte spécifique (voir les articles cités pour des exemples). Plus les sens différents sont conventionnalisés en tant qu'unités indépendantes et moins le schéma captant leur similarité est saillant, plus il sera difficile de trouver un contexte qui annulerait leur saillance individuelle en faveur de ce schéma plus général. Bien évidemment, le dynamisme se manifeste également sur le plan diachronique. Pour des raisons diverses, un schéma regroupant deux sens différents peut perdre sa saillance, ce qui favorisera une évolution vers l'homonymie. Deux sens qui n'avaient rien en commun peuvent aussi donner lieu à une réinterprétation qui établira un lien de similarité.

Bien que la représentation en forme de réseau schématique réifie les choses, la catégorie lexicale doit être vue comme une entité dynamique qui est sculptée, maintenue et modifiée sous la pression de l'usage. L'analyse présentée ici s'inscrit donc pleinement dans une théorie d'*usage dynamique*, sur lequel on a récemment beaucoup insisté récemment dans la Linguistique Cognitive. Cette dynamique concerne bien entendu aussi l'acquisition par l'enfant, qui ne cesse de construire de nouveaux schémas ou d'ajouter des distinctions plus fines, lorsque ses capacités cognitives se développent et lorsqu'il est exposé à plusieurs instanciations linguistiques. Comme l'a récemment formulé Taylor :

Someone learning a language does not need to learn, and very likely does not learn, the maximally schematic meanings of the words in the language. A person needs to learn usage patterns for the words. The usage patterns are likely to be rather specific, having to do with particular combinations of words, appropriate to rather particular circumstances. (Taylor 2003a : 653)

Ce point de vue n'empêche évidemment pas qu'il y a des abstractions nécessaires pour que tout soit cognitivement 'gérable' ; en même temps, il suggère que des schématisations basses (« *low-level schemas* ») sont plus adaptées que des structures très générales.

La génération de phrases nouvelles n'est pas quelque chose que la grammaire fait ; c'est une activité que font les locuteurs en re-produisant des unités conventionnelles préconstruites suite à des besoins communicatifs précis. La reproduction d'unités préfabriquées est apparemment un phénomène plus répandu qu'on ne l'a jamais cru.

La conformité entre les spécifications contextuelles et celles de l'unité linguistique conventionnelle est variable. La non conventionalité, une caractéristique inhérente à l'usage linguistique quotidien, favorise des extensions qui impliquent des ajustements continus de la grammaire. C'est donc l'usage lui-même —la réplication des unités préconstruites dans des circonstances particulières— qui donne lieu à des changements dans la langue. Ce point de vue est aussi au centre du modèle de linguistique évolutionnaire (« *an utterance-based selectional theory of language change* ») que défend Croft (2000 : 4) : « the study of language is about empirically real entities, not idealized abstract systems [...]. Language change occurs via replication of these entities, not through inherent change of an abstract system ».

De retour à la défense d'une théorie d'usage, on aura compris qu'on est bien loin des principes de la grammaire générative. Les analyses présentées dans les chapitres suivants (particulièrement les Chapitres 1 et 2) soutiennent l'idée d'un tel ancrage dans l'usage. Elles mettent en évidence des sous-structures conventionnelles saillantes, tant sur le plan sémantique que sur le plan formel. Ces discussions apporteront certaines précisions, par exemple sur la métaphore et la métonymie, en tant que principes d'extension sémantique productifs, sur les images schématiques, etc. On reviendra également sur la problématique de la polysémie verbale au Chapitre 1, lorsqu'on évaluera l'influence que la construction syntaxique a sur le sens verbal et vice versa. Les analyses lexicales plus détaillées des verbes de position au Chapitre 2 révéleront entre autres la complexité des catégories lexicales (et l'importance des sous-schémas saillants) et la difficulté de différencier de façon non arbitraire les usages littéraux des usages métaphoriques.

CHAPITRE 1

VERBES CAUSATIFS LEXICAUX

1.1. Sens lexical et sens constructionnel

De façon générale, mes analyses sur les verbes causatifs lexicaux en anglais étudient trois questions importantes :

- (i) Quels sont les différents sens des verbes étudiés ?
- (ii) Quelles sont les alternances syntaxiques que ces verbes permettent ?
- (iii) Comment le sens lexical et la construction interagissent-ils ?

La première question concerne la *sémantique lexicale* et elle a été élaborée dans mes recherches pour une sélection de verbes, à savoir les VERBS OF KILLING, comme *kill*, *murder*, *drown*, ou *suffocate*. La raison d'être du choix de ces verbes ne réside pas dans mon caractère personnel, je l'espère bien, mais trouve son origine dans le fait que ce sont justement ces verbes qui figurent fréquemment dans les discours sur les verbes causatifs lexicaux (bien souvent en les opposant à des verbes causatifs analytiques, comme *cause* ou *make* ; voir [1 : 2.1]). En plus de la structure interne de ce champ lexical, mon analyse s'intéresse également à la sémantique (comment définir convenablement la notion de sens), ainsi qu'à la relation entre les différents sens d'un verbe (voir [1 : 3.2]). Cette dernière question soulève la difficulté, déjà évoquée dans l'introduction générale de ce document, de distinguer l'homonymie, la polysémie et la monosémie.

La deuxième question sur les alternances syntaxiques (ou la diathèse) est également de nature sémantique, étant donné que dans l'optique cognitive chaque construction est associée à une structure sémantique spécifique. Les alternances syntaxiques impliquent donc toujours une différence de sens ; c'est pourquoi on parlera de la *sémantique constructionnelle*. Pour illustrer ce phénomène avec des exemples classiques, les alternances *John opened the door with the key*, *The key opened the door*, et *The door opened* sont sémantiquement non identiques. Ceci ne choquera personne. Par contre, ce qui pourrait inviter à la polémique, c'est la vue non dérivationnelle qu'adopte la Grammaire Cognitive, rejetant l'idée que ces trois phrases sont toutes dérivées d'une même structure sous-jacente (la première est souvent vue comme réalisant la structure basique). Le principe de la préservation des rôles sémantiques n'est donc pas retenu ; par exemple, dans la première phrase, le SN *the key* réalise le rôle d'instrument mais dans la deuxième, il assume le rôle d'Agent. (Pour une discussion plus détaillée, voir [1 : 5.1].) Il en découle que les deux phrases présentent des conceptualisations

différentes (éventuellement d'une même réalité), dans lesquelles la clef reçoit une interprétation différente.

Si tant les verbes que les constructions sont associés à des structures sémantiques spécifiques, comment les deux interagissent-ils dans des instanciations particulières ? Ceci est la troisième question traitée dans mes travaux et, sans doute, la question la plus centrale. L'interaction entre le sens du verbe et ses constructions possibles a toujours été un sujet vivement débattu dans la littérature et les cas problématiques sont bien connus. L'approche lexico-paradigmatique de mes travaux essaie de fournir une réponse qui s'appuie à la fois sur des principes généraux et sur les emplois spécifiques des verbes, pour lesquels je poursuis une analyse lexicale cognitive.

En ce qui concerne les principes généraux, je suis la théorie fonctionnelle-systémique développée par Davidse (1991/1999) et intégrée après par Halliday (2004). Davidse défend l'idée que la description adéquate des verbes causatifs —dont les VERBS OF KILLING, mais aussi d'autres verbes— nécessite que l'on prenne en compte le fait que la grammaire causative de l'anglais est régie par *deux modèles causatifs*, plus particulièrement le *transitif* et l'*ergatif*. Je ne résume ici que les idées principales de sa théorie ; je renvoie à [1 : 39-46] et [17] pour une description plus détaillée. Rappelons que sa théorie propose une réinterprétation sémantique de la typologie traditionnelle des langues casuelles, comme le montre la Figure 3.

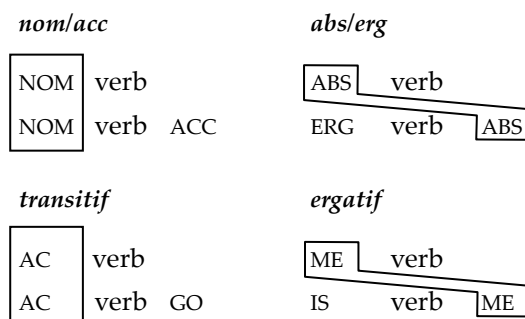


Fig. 3 : Réinterprétation sémantique de la typologie traditionnelle

L'anglais n'a pas de système de cas, mais ce sont les alternances constructionnelles qui révèlent les catégories grammaticales sous-jacentes. La réinterprétation sémantique concerne les différentes façons dont les participants sont engagés dans le processus. Ainsi, bien que les constructions (1) *John killed Mary* (transitif) et (2) *John drowned Mary* (ergatif) semblent identiques, leur sémantique est foncièrement différente. Dans la première construction, qui est transitive, *John* est le participant principal, l'acteur (*Actor*) qui contrôle l'action et la fait subir à *Mary*, participant passif (*Goal* ou *Patient*)

complètement soumis au processus.¹⁵ C'est la possibilité de la construction pseudo-transitive *John kills*, isolant le noyau de la construction transitive, qui nous révèle le statut du participant principal. Dans le système ergatif, illustré par la deuxième phrase, le processus est causé par *John*, qu'on appelle l'*Instigator*, mais à l'opposition de l'*Actor* transitif, il reste plus extérieur au processus, le participant principal, c'est *Mary*. Ce participant ne reste pas passif mais *co-participe* au processus, ce qui explique qu'on l'appelle le *Medium*. Comme c'est le cas pour le système transitif, le noyau du processus peut être isolé, mais cette fois dans une construction différente, à savoir *Mary drowned*. Il est à noter toutefois qu'une telle construction peut s'élargir au point d'inclure la cause initiale (*John*), comme le fait la phrase *John drowned Mary*.

Le modèle transitif présente donc un système linéaire dans lequel le noyau est constitué de l'*Actor* et le processus agit sur le patient appelé *Goal* ou *Patient* ; le système ergatif, en revanche, est un système nucléaire dans lequel le *Medium* co-participe au processus et est capable de le déclencher lui-même. Les oppositions fondamentales sont donc les suivantes :

CONSTRUCTION	TRANSITIVE	ERGATIVE
EFFECTIVE	<i>John killed Mary</i> [ACTOR-PROCESS-GOAL] <i>John killed</i> [ACTOR-PROCESS-(GOAL)]	<i>John suffocated Mary</i> [INSTIGATOR-PROCESS-MEDIUM]
NON-EFFECTIVE	— — <i>Mary died</i> [ACTOR-PROCESS]	<i>Mary suffocated</i> [MEDIUM-PROCESS] — —
PSEUDO-EFFECTIVE	<i>Mary died a gruesome death</i> [ACTOR-PROCESS-RANGE] (*A gruesome death was died by Mary)	<i>The house blew a fuse</i> [SETTING-PROCESS-MEDIUM] (*A fuse was blown by the house)

Tableau 1 : Alternances transitives et ergatives principales

Le tableau ne donne que les distinctions claires et nettes. En fait, comme c'est souvent le cas, la réalité linguistique est plus complexe et variable. On mentionne ici trois champs de variabilité.

Premièrement, le tableau ne présente que les constructions prototypiques; il y en a d'autres qui le sont moins ou qui sont limitées à des sous-groupes de verbes spécifiques. Par exemple, la construction moyenne comme *This book reads well* (dont

¹⁵ Le terme *Goal* est un peu idiosyncrasique dans la description de Davidse et Halliday, c'est pourquoi, j'ai souvent retenu le terme *Patient* qui est plus répandu.

[1 : 4.2.1] donne une discussion plus détaillée, qui sera reprise et actualisée en 1.2. ci-dessous). Cette construction n'est pas possible pour tous les verbes transitifs et elle n'est pas non plus la construction la plus typique pour les verbes qui la permettent. Les systèmes transitif et ergatif sont donc des catégories prototypiques complexes ayant des sous-structures de saillance variable.

Deuxièmement, les catégories constructionnelles internes à ces modèles ne sont pas absolues et n'ont pas nécessairement de frontières strictes. Comme toute catégorie conceptuelle, elles ont un noyau prototypique et des frontières floues. Par exemple, la catégorie des constructions pseudo-effectives transitives se présente comme une catégorie complexe et scalaire allant des constructions qui n'admettent pas le passif (*I took a bath* ↔ **A bath was taken by me*) aux constructions qui le permettent facilement (*John is reading a newspaper* ↔ *The newspaper is read all over the world*) ; ces dernières phrases sont donc proches des vraies constructions effectives. Pour une représentation en forme de diagramme, voir Davidse (1999 : 156), reproduit en [1 : 61].

Troisièmement, on constate une variabilité pour les verbes eux-mêmes. Par exemple, des phrases comme *John opened the tin* ou *Sally choked on her salad* ne réalisent plus le potentiel ergatif prototypique des verbes *open* et *choke* : la première phrase ne permet plus l'alternance non causative (**The tin opened*) ; la deuxième ne permet pas d'y incorporer l'instigateur (**The salad choked Sally*). Pour la première, l'explication proposée est que la boîte de conserve n'est plus concevable comme ayant la possibilité de déclencher elle-même le processus ou d'y co-participer. Quant au verbe *choke*, on constate que, pour le sens particulier de « avaler de travers », la cause reste un élément circonstanciel dans un processus conçu comme se déroulant de façon autonome ; on pourrait dire que la construction 'intransitive' est devenue une option lexicale.

Cette variabilité pourrait être prise (surtout par ceux qui n'aiment pas trop l'idée d'appliquer la notion d'ergativité à une langue comme l'anglais qui n'a pas de marqueurs de cas) comme une critique de fond pour l'analyse paradigmatique proposée ici. Ne serait-ce pas plus simple de dire qu'il n'y a qu'une construction transitive au lieu de postuler deux types de constructions effectives ? Autrement dit, quelle peut bien être la valeur cognitive des modèles transitif et ergatif si les critères ne sont même pas stables pour des verbes isolés ? Ces questions sont pertinentes, mais elles supposent qu'on n'accepte que des règles absolues projetant des critères nécessaires et suffisants. Dans la théorie d'usage dynamique qu'est la Grammaire Cognitive, les règles générales (les structures schématiques) co-existent avec les instanciations spécifiques. Par conséquent, des emplois comme ceux de *open* et *choke* cités ici ne présentent pas de contre-arguments pour les distinctions plus générales. En fait, un verbe ne peut pas être considéré comme ergatif ou transitif en soi, c'est la construction entière qui l'est ou ne l'est pas. La caractérisation d'un verbe comme

ergatif ou transitif n'est qu'un raccourci pratique pour faire référence à son usage prototypique.

En [1 : 235] je mentionne que cette instabilité syntaxique a déjà été remarquée dans la littérature. J'y cite un exemple que donnent Levin & Rappaport (1995), reproduit ici en (1).

- (1) a. This book will open your mind. (L&R 1995)
- b. *Your mind will open from this book.

En [1 : 236] je mentionne deux points de critique contre leur analyse en termes de « *selection restrictions* ». D'abord, leur explication sert à soutenir l'hypothèse que la phrase causative est la phrase basique, dont la construction non-causative est dérivée par un processus de « détransitivisation », point de vue rejeté par la Grammaire Cognitive. Le deuxième point que je soulève, c'est que malgré la non-conformité aux restrictions qu'évoquent Levin & Rappaport, l'entité dénommée par *mind* dans l'exemple cité garde le *potentiel* de se conformer aux critères et, par conséquent, de figurer dans une phrase non-causative. Afin d'ajouter plus de poids à ce dernier point, je tiens à mentionner ici quelques exemples, retrouvés grâce à une simple recherche sur Google.¹⁶

- (2) a. If you awaken to this Dharma, in one instant of thought *your mind will open*, and you will go forth in the world.
(http://www.dailyzen.com/zen/zen_reading0308.asp)
- b. If I am unforgiving towards someone, there is certainly a barrier between our minds. [...] When I forgive, *my mind opens* to them.
(<http://www.circleofa.com/Lessons/336.html>)
- c. This ability is also giving way to the multidimensional nature of the new mind. Instead of focusing, *the mind opens itself* to everything.
(<http://www.indigosun.com/july1998/harder.htm>)

Bien que l'exemple (2b) soit tiré d'un texte rédigé par un « teaching and healing center devoted to *A course of Miracles* », il n'y a rien de miraculeux dans ces constructions.¹⁷ Même si elles sont peut-être plus 'créatives' que les usages 'usuels' (si

¹⁶ J'aimerais ajouter à ce propos que ceci reflète également un changement important dans la pratique de la recherche depuis la rédaction de mon ouvrage en 1997-8, à savoir l'utilisation constante du web comme un énorme corpus.

¹⁷ Je fais remarquer que *mind* figure fréquemment dans une construction non-effective avec le verbe à particule *open up*, p.ex.

- (i) I was looking at a range of Mountains toward Sun Valley Idaho. *My mind opened up* to a scene where I was in a group of young people not on this earth.
(http://www.oberf.org/maxine_z's_other.htm)

cette distinction est valable), elles restent toutefois parfaitement acceptables, ce qui ne serait jamais le cas pour des verbes transitifs (*kill, cut, push, etc.*) qui n'ont pas ce potentiel.

Avant de me lancer dans quelques points plus spécifiques de mes recherches, j'aimerais répondre à la critique qui m'a parfois été faite d'introduire un flou terminologique (cf. Peeters 2000). La critique est généralement double : (i) on a des réticences à accepter que l'anglais ait des structures ergatives et (ii) on se demande pourquoi je ne reprends pas les termes plus répandus de la grammaire relationnelle *unaccusative* et *unergative* (cf. Perlmutter 1978), repris par les générativistes (cf. Burzio 1986, Levin 1993, Levin & Rappaport 1995).¹⁸

Commençons par les remarques de Peeters (2000). Bien qu'il dise que l'ouvrage « provides in fact a very intelligent analysis of the interplay of constructional and lexical meaning » (2000 : 686), je regrette d'apprendre que Peeters me reproche (et, par la même occasion, à Davidse 1992 et Davidse & Geyskens 1998) d'ajouter à la confusion terminologique existante. Chose assez surprenante, Peeters suggère de résoudre le problème ... en ajoutant une autre opposition terminologique assez confuse elle-même (à savoir l'opposition *transitive* et *effective*). Il commet donc la même faute dont il m'accuse. La lecture de sa critique me laisse l'impression (un peu surprenante) qu'il n'a pas compris les idées principales derrière le choix terminologique ; je laisse le lecteur de [1] seul juge de ce qu'il faut reprocher à qui.

Comme dans mes publications plus récentes, je tiens à défendre ici mon choix terminologique pour plusieurs raisons. D'abord, comme l'a montré la Figure 3, en faisant ce choix, on s'inscrit dans une réinterprétation sémantique des marqueurs de cas ; l'anglais exprime par des catégories grammaticales sous-jacentes (révélées par des alternances) ce que d'autres langues expriment par des cas. Deuxièmement, je fais remarquer tout simplement qu'on ne doit pas retenir une terminologie pour la simple raison qu'elle est répandue dans telle ou telle tradition qui, comme c'est le cas ici, diffère fondamentalement dans ses postulats de base.¹⁹ Je rappelle que la Grammaire

(ii) Thoughts, words, images, feelings, flavors, scents, sights and sounds. They washed over Jeffrey and became as much apart of him as his own legs; it was like *his mind opened up* and the whole world came rushing in.

(<http://www.gleeful.com/dwlv/percy.html>)

En [1 : 178-87] je donne quelques exemples de la façon dont les particules peuvent influencer la transitivité d'une phrase. Voir également Capelle (2005) pour une discussion plus détaillée et inspiratrice.

¹⁸ Voir [1 : 46] pour un alignement de ma terminologie sur celle de Davidse et celle de la grammaire relationnelle et générative.

¹⁹ On remarque que Keyser & Roeper (1984), suivant Burzio (1986), utilisent eux aussi le terme *ergative* dans le sens proposé ici.

Systémique (cf. Halliday 1985/2004), elle aussi, suit la terminologie utilisée ici, chose que Peeters (2000) semble oublier.

L'avantage de l'approche paradigmatique, c'est qu'elle révèle de façon plus nette les systèmes plus larges qui déterminent l'usage des verbes causatifs en anglais. De plus, ces systèmes se manifestent également pour d'autres types d'événements que les causatifs.²⁰ Toutes mes études sur les verbes causatifs en anglais montrent la valeur cognitive des modèles ergatif et transitif, en interaction non triviale avec la sémantique des verbes individuels dans des contextes particuliers. J'en ai donc été amené à conclure, et ceci, contre Levin & Rappaport (1995:115) qui décrivaient les changements constructionnels comme « spurious causative pairs [...] not derivationally related » que :

constructional changes are not at all spurious, but are the result of the creative exploitation of the two causative models. Language users have a tacit understanding of the semantics of the transitive and ergative models and may 'creatively' stretch the constructional possibilities of a verb in response to the contextual specifications of the usage event. Creativity is here to be understood as comprising the rule-governed generation of novel structures as well as the elaboration of existing conceptual units. ([1 : 237])

Ce point de vue révèle de nouveau le modèle d'usage plus large dans lequel se situe mon travail. On se rappelle que dans ce modèle, chaque usage constitue une « *problem solving activity* » où le locuteur exploite de façon créative toutes les ressources linguistiques à sa disposition, en réponse à des besoins communicatifs précis.

L'idée principale de mes recherches est de démontrer la dynamique qu'engendrent ces structures générales quand elles sont réalisées dans des usages spécifiques où les structures sémantiques des verbes et les spécifications contextuelles sont entremêlées de façon complexe. Ces recherches, dont je ne présente ici qu'un résumé et une réflexion globale mise à jour, ont été élaborées dans plusieurs publications internationales ; dont voici une liste thématique non exhaustive :

- [1] est un remaniement considérable de ma thèse.
- [12] présente une analyse diachronique des SUFFOCATE VERBS, une réorganisation et révision légère des découvertes rapportées en [1].
- [A3] et [13] présentent une analyse diachronique du verbe *abort*. [A3] est la première publication qui explore l'hypothèse principale de la dynamique des modèles transitif et ergatif ; certaines petites insuffisances ont été corrigées dans le

²⁰ Il s'agit des événements relationnels (« the grammar of semiotic relations »), par exemple, *symbolize*, *resemble*, etc., et des événements mentaux (« the grammar of consciousness and its projections »), par exemple, *please*, *like*, *look*, *worry*, etc. Voir Davidse 1999.

deuxième article, une contribution faite à l'invitation des éditeurs de l'ouvrage collectif dont elle fait partie (après présentation à l'ICLC 1997) afin de rendre la première publication internationalement plus accessible.

- [14] présente une analyse paradigmatisée du suffixe agentif *-er* tirée de ma thèse (publication rédigée en néerlandais).
- [17], [5], et [24] sont trois papiers récents sur les constructions transitives sans objet.

En plus d'étayer la thèse de l'interaction dynamique entre la sémantique verbale et la sémantique constructionnelle, quels sont les acquis principaux de ces différentes analyses ? Je résume ici quelques observations importantes.

Mon analyse des MURDER VERBS ([1 : Ch. 5]) a bien souligné leur orientation vers la notion d'Agentivité, ce qui explique, entre autres, la difficulté pour ces verbes d'apparaître dans une construction moyenne (voir également ci-dessous). L'analyse a aussi montré le caractère spécial du verbe *kill*, avec son extension sémantique plus importante (comparé aux autres MURDER VERBS) et sa souplesse pour des Agents inanimés.

Le Chapitre 6 de [1] discute la prédilection ergative générale du groupe des SUFFOCATE VERBS. A l'intérieur du groupe, il y a un alignement expérientiel : les membres transitifs *strangle*, *throttle* et *smother* impliquent une cause externe, les membres ergatifs (*choke*, *suffocate*, *drown*, *asphyxiate*) impliquent généralement une cause interne. De plus, pour les constructions ergatives, une analyse des collocations a démontré que le type de construction s'aligne également sur le type de cause : quand il s'agit de causes externes (comme l'étranglement ou une couverture physique) on a tendance à utiliser une construction effective. Par exemple, *This tie is choking me* semble une tournure plus usuelle que *I'm choking (because of this tie)*. En revanche, si on est dans une chambre peu aérée, on dira plutôt *I'm choking* et non *The lack of fresh air is choking me*. On notera aussi l'usage hyperbolique qui est également très répandu pour les SUFFOCATE VERBS.

Le Chapitre 7 de [1] sur le verbe *abort* fait le pont entre les deux chapitres précédents en montrant la division paradigmatisée du verbe qui coïncide avec la distinction entre emplois littéraux et emplois métaphoriques ; les premiers sont transitifs, les seconds (prototypiquement) ergatifs, une continuation des possibilités constructionnelles antérieures.²¹ L'étude du verbe *abort* occupe une place spéciale dans ma recherche sur

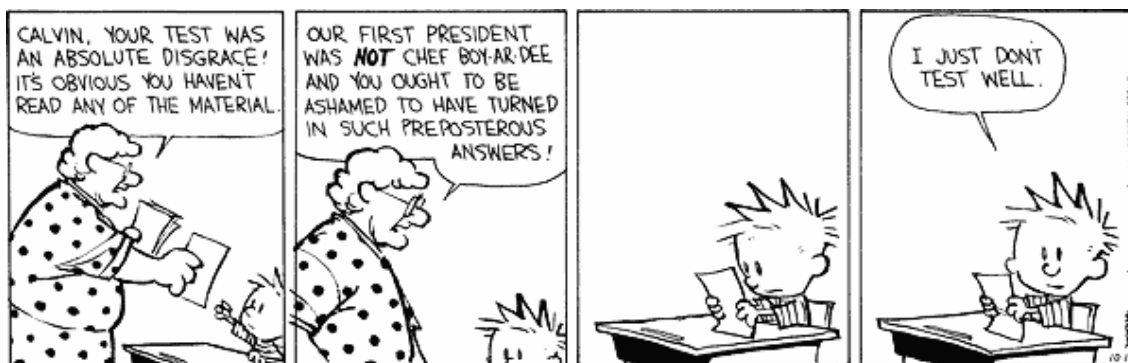
²¹ Concernant la distinction entre emploi littéral et métaphorique, j'ajouterais qu'une vive discussion a eu lieu après ma présentation [55] (où je parlais plus largement de l'influence qu'a le choix éthique du locuteur sur les choix lexicaux et sur les types de constructions utilisées) sur le statut « littéral » du verbe quand il fait référence à l'interruption de

les verbes causatifs : [A3] est en effet la première étude qui explorait l'interrelation entre le sens du verbe et les paradigmes transitif et ergatif et elle est en fait l'inspiration directe des analyses de ma thèse.

Les autres analyses diachroniques en [1:85-97] montrent également des changements paradigmatiques intéressants et inattendus qui sont le résultat, soit de changements lexicaux particuliers, p.ex. *starve*, *throttle (an engine)*, soit de changements plus larges, p.ex. le chevauchement sémantique important des SUFFOCATE VERBS, vraisemblablement déclenché par leur base expérientielle comparable.

Dans le reste de ce document, je tiens à élaborer deux cas spécifiques plus en détail, en tenant compte de certaines publications récentes qui ont apporté de nouvelles idées ou des confrontations intéressantes. La première discussion concerne la construction moyenne ; la seconde concerne la construction transitive où l'objet a été omis.

1.2. La construction moyenne



Les verbes transitifs font référence à un processus dont l'Agent est le participant principal, dirigeant son action vers un Patient (Goal) inerte. Ce dernier se distingue du Medium, le noyau actanciel dans le système ergatif, qui co-participe au processus et/ou est capable de le déclencher lui-même. Cependant, il existe des constructions où l'objet d'un verbe *transitif* devient le sujet d'une phrase 'intransitive' avec le verbe à l'actif, à savoir les constructions moyennes (« *middle constructions* ») comme dans *This car drives smoothly* ou *These books sell well*. On a déjà beaucoup écrit, et on continue d'écrire, sur

grossesse. Il s'est avéré que pour plusieurs locuteurs natifs (américains) le sens prototypique du verbe est « arrêter un développement », dont l'interruption de grossesse n'est qu'une instanciation particulière. Ceci impliquerait encore une constante évolution lexicale du verbe. Pour l'instant, je considère toujours que la référence à l'interruption volontaire de grossesse est l'usage littéral du verbe.

cette construction ; je ne veux pas ici reproduire toutes ces analyses, mais je résume les idées principales de [1 : 71-85] en les opposant à l'étude récente de Yoshimura & Taylor (2004). A première vue, leur traitement est largement compatible avec ce que j'avance en [1], même si certaines conclusions qu'ils tirent en ce qui concerne le statut propre de la construction moyenne diffèrent des miennes, comme on le verra ultérieurement.

La caractérisation générale que je donne de la construction moyenne reprend les caractéristiques connues :

The meaning of this construction focuses on the properties of the Affected which facilitate or hinder the execution of the process as carried out by some implied Agent. ([1 : 227]).

La caractérisation que donnent Yoshimura & Taylor (2004 : 303) est largement compatible avec la mienne, bien qu'ils parlent d'un « *non-Agent* » au lieu d'un « *Affected* ».

Il est évident que les distinctions paradigmatiques jouent ici aussi. D'abord, dans le système ergatif, le passage à une phrase avec un seul participant (*The window broke*) est en principe toujours possible, alors que pour les transitifs, un commentaire modal est exigé pour que la phrase soit acceptable (**The car drives*). Il faut donc distinguer les constructions moyennes transitives et ergatives, qui montrent une ambiguïté différente découlant logiquement de l'opposition sémantique entre les deux paradigmes. Pour les transitifs, l'interprétation oscille entre une construction sans objet et une construction moyenne. Par exemple, hors contexte *She doesn't want to breastfeed* peut faire référence à la mère qui ne veut pas allaiter le bébé (AC-PROC-(PA)) ou à sa fille qui ne veut pas être allaitée (PA-PROC-(AC)). Pour les ergatifs, en revanche, l'ambiguïté va dans l'autre sens, permettant une interprétation non-causative ou causative (p.ex. *The window opened easily*). Comme je le note en [1 : 74], le caractère 'moyen' des phrases ergatives est souvent minimal.

Comme indiqué ci-dessus, pour qu'un verbe transitif puisse entrer dans une construction moyenne, il est nécessaire qu'il y ait un commentaire modal faisant référence aux propriétés du Patient qui facilitent ou empêchent le déroulement du processus. Au lieu d'introduire le critère de « change of state » comme le font plusieurs chercheurs (cf. Smith 1978, Rapoport 1993 : 173), je postule le principe suivant :

in order for a verb to occur in a middle construction, the semantics of the PROCESS-AFFECTED pairing must be compatible with the notion of process enhancement and/or that of predestination. [1 : 80]

Cette compatibilité est variable selon le contexte ; même pour des verbes qui généralement ne permettent pas la construction moyenne, il est souvent possible de construire un contexte, comme je le fais pour *kick* en [1 : 80], où les propriétés du

Patient deviennent cruciales pour le déroulement correct/facile/etc. du processus (dans ce cas il s'agissait d'un ballon de football qui devient « kickable »).

Yoshimura & Taylor (2004 : 314) suivent mon argument (en reprenant l'exemple (21) que je donne [1 : 80]), mais poussent l'analyse plus loin en s'appuyant sur la notion de « qualia » de Pustejovsky (1995) :

Middle expressions will be viable to the extent that responsibility can be attributed, mainly to the middle subject. As argued here, this requires the foregrounding of certain qualia [...] of the nominal referent, with respect to the process in which it participates. (Yoshimura & Taylor (2004 : 310)

Ils observent également que « the qualia structure of a nominal is not fixed, but can be modified according to context. » (idem : 312). En postulant une telle variabilité, ils s'éloignent de la proposition originale de Pustejovsky où les qualia étaient conçus comme des structures fixes.

Même si un contexte particulier peut favoriser une construction moyenne plus créative, il y a des limites. Les MURDER VERBS (p.ex., *kill, murder, assassinate*) n'entrent pas facilement dans une construction moyenne étant donné qu'il est difficile d'effacer la saillance de l'Agent et son intention, ainsi que de conceptualiser la victime comme ayant des propriétés qui facilitent (ou empêchent) ce type d'événement. Mais, comme je le montre dans mon analyse, là aussi, une construction moyenne reste possible grâce à l'idée de « prédestination ». Cette notion (qui, dans l'analyse de Yoshimura & Taylor en termes de qualia, serait couverte par le « *Telic quale* », dont ils parlent cependant peu) motive quelques exemples de constructions moyennes, p.ex. *killing cattle or killers (cattle ready for killing)* ou *milking and slaughtering herds*. Le premier exemple montre qu'il y a donc aussi des dérivations en *-er* qui reçoivent une interprétation moyenne et font référence à la victime et non à l'Agent, bien que ce soit plus rare. Dans des contextes où la « killability » d'une entité est envisagée, des formes comme *killable, murderable* ou *slayable* deviennent acceptables (voir [1 : 82-3]).

Étant donné l'affinité sémantique de toutes ces constructions, j'ai proposé en [1] le terme *middable verbs* pour marquer la compatibilité sémantique qu'ont certains verbes avec cette famille de constructions moyennes. Étant donné leur sémantisme, les VERBS OF KILLING sont donc prototypiquement *non-middable*, bien qu'il y ait des contextes exceptionnels comme illustré ci-dessus. Parfois, il s'agit de sens spécifiques d'un verbe. L'exemple type est le verbe *execute* qui, comme les autres VERBS OF KILLING, n'admet pas volontiers les constructions moyennes dans son sens de « tuer », mais qui les accepte facilement dans le sens « exécuter une action, un ordre, etc. » comme le montre le naturel de l'adjectif *executable* (*an executable contract, an executable computer file*, etc.). Donc, le terme *middable verbs* ne renvoie pas à une propriété verbale stable ; comme

toujours, le terme est un raccourci pour faire référence à un usage spécifique où le verbe est combiné avec des SN particuliers.

L'approche de Yoshimura & Taylor (2004) est précisément ciblée sur ces SN qui figurent en position objet ou sujet, et plus particulièrement ces derniers. Selon eux, c'est là que réside l'essence de la construction moyenne :

Our account is in conflict with core aspects of the traditional approach. Most notably, we have accepted, as full-fledged middles, expressions whose subject does not correspond to a transitive object. Rather than treat middles as a 'voice' phenomenon, we see the 'essence' of middlehood as residing in the special way in which a subject referent is conceptualized in association with the semantics of the verb phrase. (2004 : 316)

En fait, en acceptant en tant que « full-fledged middles » des phrases où le sujet ne correspond pas à un objet transitif, ils en reviennent à une fusion des deux constructions formellement intransitives —les constructions moyennes et les constructions ergatives (« inaccusatives »)— dont Davidse (1999) et plusieurs autres chercheurs ont démontré qu'elles sont bien différentes.²² Yoshimura & Taylor se déclarent entièrement d'accord avec Dixon (1991 : 323) sur le fait que les exemples suivants sont tous les mêmes (« all of a kind ») parce qu'un « *non-Agent* » est responsable du succès de l'action.

- (3) a. The custard doesn't pour properly. (It's too lumpy)
- b. The new jug doesn't pour properly. (It has a crooked spout)
- c. The new jug doesn't pour custard properly. (But it's fine for pouring water and milk). (Yoshimura & Taylor 2004 : 317)

Et finalement, ils mettent dans le même panier des phrases avec des verbes 'intransitifs' comme (4).

- (4) Some people cry easily. (ibid.)

Leur argumentation mérite d'être citée en détail :

if English had a transitive verb with the meaning 'do something which causes a person to cry', and if this verb were to feature in [4], the sentence would be quite unproblematic as a middle, since its subject would correspond to a transitive object. And, indeed, in spite of the fact that *cry* is not a causative verb, the interpretation of [4] does seem to invoke some generalized causing event

²² Je tiens à mentionner une note dans Keyser & Roeper (1984 : 381) où les auteurs remercient Williams « who kept insisting that ergatives and middles were different ».

which is liable to trigger the lachrymose behaviour. To this extent, the example certainly does exhibit features of middlehood. (ibid.)

Il semblerait que ce raisonnement soulève deux problèmes. Premièrement, l'argument conditionnel *if English had a transitive verb* ne tient pas: l'anglais n'a pas ce verbe transitif, donc il est bien illégitime de décrire les caractéristiques de la construction en (4) en l'opposant à une autre qui n'existe pas. Si on veut exprimer en anglais la cause « du comportement lacrymal », il faut passer par une phrase causative analytique, p.ex. *Don't make me cry*, une structure assez saillante dans la grammaire anglaise.²³

Deuxièmement, même si dans la situation réelle on peut discerner une cause qui déclenche des pleurs, ceci n'implique pas que la construction en (4) reçoive une interprétation moyenne. Prenons un autre exemple. C'est dans la nature humaine de chercher une cause pour un décès, même s'il n'y en a pas vraiment une : une maladie, un accident, l'âge, etc. Est-ce que cela inviterait pour autant une interprétation moyenne pour une phrase comme *People die easily* ? Je ne le crois pas.

Confrontés à ces constructions qui ont toutes la forme SU-V, Yoshimura & Taylor (2004) ont tendance à ignorer les ambiguïtés constructionnelles et ils se comportent comme des « lumpers », pour utiliser un terme suggéré par Croft (2001). Je maintiens que, bien que la forme grammaticale soit la même, les configurations actanciennes que décrivent toutes ces phrases 'intransitives' ne sont pas identiques, comme le révèlent les alternances différentes. Je rappelle ici ce que dit Croft (en tant qu'observation générale) : « The fundamental fact that is overlooked is that while difference of form entails difference in categorization, identity of form does *not* entail identity of categorization » (2001 : 76). Il semble assez évident qu'on doive souvent reconnaître une ambiguïté constructionnelle ou *constructional polysemy* comme le dit Goldberg (1995).

Bien qu'on puisse apprécier les efforts de Yoshimura & Taylor dans leur tentative d'explication du caractère mixte de certaines instanciations spécifiques, on ne peut pas mettre toutes ces constructions 'intransitives' dans le même panier. Une telle opération irait contre la théorie d'usage défendue dans mes travaux. Dans l'optique d'une telle théorie, les instanciations spécifiques coexistent avec les généralisations qui en sont dérivées. Prototypiquement, la construction moyenne (*This book reads easily*), la construction ergative non-effective (*The glass breaks*) et la construction intransitive (*Mary died*) sont bien différentes et elles sont perçues ainsi par les locuteurs. La

²³ L'analyse collocationnelle qu'a faite Gilquin (2004, soumis) du verbe causatif *make* (en l'opposant à *get*, *have*, et *cause*) montre bien la saillance de *make X cry*. Cette construction est une instanciation du schéma plus général où l'événement provoqué est un processus 'physiologique' (p.ex. *make X laugh/smile/sneeze/cringe/jump*, etc.). Dans ce schéma, les processus provoqués sont généralement 'intransitifs'.

situation peut être illustrée par la Figure 4 (une sorte de zoom de la Figure 13 dans [1 : 61]).

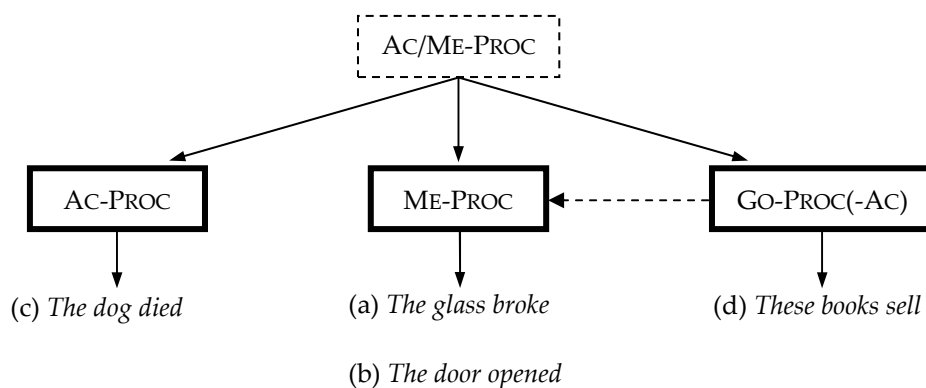


Fig. 4 : Regroupement paradigmatique des constructions 'intransitives'

Le schéma général qui regrouperait toutes ces structures serait peu saillant étant donné qu'il unifierait des structures sémantiquement bien distinctes.

Comme pour toute catégorie conceptuelle, il y aura des cas dans la périphérie qui transgressent les frontières des catégories et les rendent moins rigides. Par exemple, une phrase comme *This car drives smoothly* pourrait être plus facilement réinterprétée comme exprimant une situation processus où l'entité est conceptualisée comme co-participant au processus ou même capable de le déclencher de façon autonome (p.ex. *The car practically drives itself*). Comme l'a déjà dit Davidse (1999), les constructions moyennes de ce type sont des « blends » qui sont des constructions transitives « on their way of becoming ergative ones, but with the transitive principle arguably still dominating » (1991 : 45).²⁴ Bien évidemment, une telle réinterprétation se fera plus facilement avec des instanciations très conventionnalisées comme par exemple les constructions *These books sell well* ou *These clothes wash easily*. (On observe que leur degré important de conventionnalité est reflété indirectement dans le fait que ce sont toujours ces constructions qui figurent dans les discussions.)

Il est assez étonnant de voir qu'à la fin de leur discours, Yoshimura & Taylor nient en quelque sorte la position particulière sur laquelle ils ont fortement insisté en disant que « fuzzy boundaries between middles and other kinds of construction by no means entail that middle expressions should not be recognized as a distinct category of English, definable in terms of both their syntactic structure and their manner of

²⁴ Ce dynamisme est représenté dans la Figure 4 par la flèche en pointillés qui signale une extension sémantique allant de la construction moyenne à la construction ergative non-effective.

interpretation » (2004 : 317). On ne peut que se demander pourquoi ils ont cru nécessaire de se distinguer si explicitement d'autres approches 'traditionnelles' alors que, finalement, tout ce qu'ils font, c'est avouer que ces approches, et surtout celles d'inspiration plus cognitive (cf. Davidse 1999 et [1] qu'ils citent d'ailleurs) sont essentiellement correctes.

La question qu'on pourrait se poser, et qui n'apparaît pas chez Yoshimura & Taylor, c'est de savoir si ce schéma unifiant qu'ils proposent est en train de s'installer plus fortement dans la grammaire anglaise. En d'autres termes, l'anglais subit-il en ce moment une sorte d'ergativisation des verbes transitifs par la voie de la construction moyenne ? Si oui, les « blends » avec *sell*, *wash* et quelques autres verbes seraient des points d'ancrage pour cette nouvelle catégorie. Si en revanche les constructions moyennes discutées par Yoshimura & Taylor en tant que « fuzzy » ne sont construites que « on an ad hoc and context-sensitive basis » (2004 : 318), alors la saillance du schéma général que proposent Yoshimura & Taylor aura peu de poids conceptuel.

Il serait intéressant de poursuivre cette question par une analyse diachronique 'récente' que l'on pourrait faire par exemple en s'appuyant sur des données tirées d'Internet que l'on trierait par ordre chronologique. Un avantage supplémentaire d'une telle méthode serait d'obtenir un bon nombre d'usages informels et commerciaux, où ces constructions sont légion.

1.3. La construction transitive sans objet

Le dernier cas que je discuterai ici plus en détail concerne une autre construction qui a beaucoup été étudiée dans la littérature, à savoir celle où l'objet d'un verbe transitif a été omis, p.ex. *John drinks* Ø ou *I was eating* Ø.

J'ai traité de cette construction sans objet (dorénavant CSO) dans [1 : 140-6] ; l'analyse a été reprise et étendue en [17] et [5], en réponse à quelques publications récentes de Goldberg (2001 ; à par.). [5] est essentiellement une version anglaise de [17], soumise à la revue électronique *Constructions*. Il y a cependant un ajout important concernant le verbe *break* ([17 : section 4.3] ; celui-ci représente un travail empirique considérable, à savoir l'analyse de 11 000 phrases avec *break*, tirées du *British National Corpus*. Mon traitement de *break* est novateur dans son analyse 'collostructionnelle', une méthode qui analyse les collocations en relation avec la construction (cf. ci-dessous). Le complément à l'analyse de Cornish (à par.) dont je donne ici un résumé fera l'objet d'une publication nouvelle ([24]).

Il y a un consensus dans la littérature : l'objet des CSO n'a pas vraiment disparu, mais reste implicite (« *understood* »). Le problème qui reste à expliquer peut être divisé en trois questions, comme le fait Cornish (à par.) :

first, what are the conditions under which [null complements] may occur with various types of transitive verbs?; second, what are the semantic and referential

values which these null complements may assume in different contexts?; and third, what are the principles which make these values possible?

Dans son article il traite surtout la deuxième question, mais ne considère guère les différents types de verbes transitifs qui permettent la CSO. Cette focalisation sur les caractéristiques de l'objet omis (son caractère (in)défini, anaphorique, référentiel, etc.) est typique de la plupart des analyses faites dans la littérature. On constate cependant un manque de perspective constructionnelle, qui permettrait d'attribuer à la construction sa valeur sémantique propre. Cornish (à par.) le fait modestement quand il remarque (en suivant les observations de Mittwoch 1982) que la construction sans objet change « an *accomplishment* predication (where all the predicates' arguments are lexically instantiated) into an *activity* one (where their non-instantiated [objects] are construed as indeterminate or generic) ». Mais comme l'indique la première citation ci-dessus, son analyse reste néanmoins préoccupée par la nature de l'objet omis (cf. également Fillmore 1986, Rice 1988).

En revanche, en m'appuyant sur le modèle de Davidse (1999), mon analyse lexico-paradigmatique a pour but de montrer la valeur de la construction elle-même, en interaction avec la sémantique verbale et sa nature paradigmatique. En d'autres termes, la valeur sémantique de la CSO consiste dans son « pragmatic focus on the activity », comme le fait déjà remarquer Rice (1988). Souvent, cela donne lieu à une construction de caractère générique. Comme je l'ai dit explicitement en [1 : 142] :

In essence, then, the objectless transitive focuses on the general characteristics of the act and cannot, in principle, refer exclusively to a specific event. Even when tied to a specific act, the objectless transitive positions the act in a more general perspective [...] taking the participants' actions to the more general plane of role (stereo)types within a given frame.

Dans deux articles récents, Goldberg (2001 ; à par.) fait une analyse qui, se rapproche sensiblement de celle de Rice (1988) et de la mienne : elle insiste sur la valeur sémantique de la construction elle-même (qu'elle appelle « *Deprofiling Object Construction* »). Elle postule le principe d'« *Omission under Low Discourse Prominence* » :

Omission of the patient argument is possible when the patient argument is construed to be deemphasized in the discourse vis a vis the action. That is, omission is possible when the patient argument is not topical (or focal) in the discourse, and the action is particularly emphasized (via repetition, strong affective stance, discourse topicality, contrastive focus, etc.).

Autrement dit, dans la CSO le Patient n'a plus d'importance. Goldberg donne un facteur supplémentaire qui peut avoir contribué à la grammaticalisation de la CSO, à savoir la stratégie de politesse. Cette stratégie vaut surtout pour des verbes de dons

comme *donate* ou *contribute*. Une CSO qui ne spécifie pas ce qu'on a donné est souvent considérée comme plus polie, comme l'illustrent les exemples suivants :

- (5) a. She contributed \$1000 to the Leukemia Foundation. (Goldberg, à par.)
- b. She contributed to the Leukemia Foundation.

Goldberg spécifie que la CSO permet au locuteur de rendre implicite un argument dont la mention peut être indiscrete. On note que la sémantique de la construction sans objet reste inchangée : elle se focalise sur l'action elle-même au détriment du Patient.

Avec l'insistance qu'elle met à souligner l'importance de la contribution sémantique de la construction propre, on est surpris de voir que Goldberg se sert d'une explication purement lexicale pour justifier l'inacceptabilité de la CSO avec le verbe *break* (p.ex. *John broke the glass* vs. **John broke Ø*) :

Bubbles, TVs, breadsticks, and hearts break in very different ways and with very different consequences. The patient argument supplies much of the relevant information. Thus it is hard to imagine a context in which there is a very strong discourse emphasis on the action of breaking and relatively little on what was broken. (Goldberg 2001)

Cet argument n'est pas valable, comme je l'explique en [16] grâce, de nouveau, à l'exemple de *kill* : ce verbe peut exprimer bien des processus différents, par exemple, *kill a human being*, *kill animals*, *kill weeds*, *kill a proposal* ou *kill a production process*, qui diffèrent entre eux en termes de participants impliqués et, logiquement, de la façon dont se déroule le processus. En paraphrasant Goldberg, on pourrait dire qu'on tue des êtres humains, des animaux, des herbes et des propositions de façons diverses et avec des conséquences différentes.

Bien évidemment, on ne peut nier que la CSO n'est pas permise pour *break*, mais l'explication pour cette impossibilité découle logiquement de la caractéristique paradigmatique prototypique du verbe, un point sur lequel j'insiste fortement dans mes analyses. En effet, dans le modèle paradigmatique de Davidse (1999), la CSO est définie comme un phénomène **exclusivement transitif**. Etant donné que l'objet n'a pas vraiment disparu, elle reste dans la catégorie des constructions effectives (voir Tableau 1). Cette construction est impossible avec des verbes ergatifs, puisque ceux-ci sont centrés sur le deuxième participant, qui ne peut donc que difficilement être supprimé.

Dans les deux publications récentes, [17] et [5], l'analyse de [1] a été développée de deux manières. D'abord, j'ai ajouté des données issues de deux corpus supplémentaires, le *British National Corpus* (BNC) et des exemples tirés d'Internet à l'aide de l'outil *WebCorp*.²⁵ Ensuite, en [5], en plus de quelques VERBS OF KILLING

²⁵ Accessible à l'adresse suivante : <http://www.webcorp.org.uk>

ergatifs (p.ex. *starve*, *suffocate*, *choke*), j'ai également analysé le verbe *break*, sur la base d'une collection de 11 000 phrases tirées du BNC. En analysant les types de constructions dans lesquelles *break* apparaît, j'ai pu démontrer, par exemple, que la construction non-effective (p.ex. *the glass broke*) n'est pas si répandue qu'on pourrait le croire, ou que dans environ 50% des attestations, le verbe figure dans une construction qui fait référence au mouvement intransitif ou transitif, généralement accompagné d'une particule ou d'un complément prépositionnel spécifiant la trajectoire, p.ex. *He broke out of the house* ou *She broke the eggs into the bowl*. Les phrases faisant référence au mouvement intransitif sont en fait toutes des CSO où le '*breaker*' figure en position sujet et le '*breakee*' est exprimé obliquement ou omis (p.ex. *Dolphins breaking for air* ou *Flowers are about to break*). En excluant ces usages renvoyant au mouvement, l'hypothèse principale que des verbes ergatifs n'acceptent pas la CSO est largement confirmée par les données sur *break*, admettant cependant certaines constructions CSO idiomatiques (voir [5 : 21]).

Un autre aspect novateur de l'article [5] est qu'il contient la première analyse 'collostructionnelle', une méthode développée par Gries & Stefanowitsch²⁶ et qui permet de quantifier l'interaction entre la sémantique verbale et la sémantique de la construction : elle mesure la force d'association entre une construction particulière et les lexèmes qui peuvent occuper des positions (*slots*) dans cette construction. La combinaison entre une construction et le lexème 'attiré' par la construction est appelée une *collostruction*. Il y a en fait trois techniques différentes : (i) la *collexeme analysis* qui étudie une seule position dans une construction particulière (p.ex. le verbe dans la CSO), (ii) la *distinctive collexeme analysis* qui étudie une position dans deux (ou plusieurs) constructions apparentées (p.ex. le verbe dans la construction ditransitive et la construction dative avec *to*, cf. Gries & Stefanowitsch 2004a) et (iii) la *covarying collexeme analysis* qui étudie l'interaction entre différentes positions dans une construction particulière (p.ex. le V₁ et V₂ dans la construction causative [X V₁ Y into V₂gerund], (*trick someone into believing nonsense*), cf. Gries & Stefanowitsch 2004b).

Par rapport à l'étude de *break* décrite en [5], cette méthode concerne la *distinctive collexeme analysis* qui compare le type d'entités figurant en position objet dans les constructions effectives (p.ex. *He broke her heart*) avec celles figurant en position sujet dans les constructions non-effectives (p.ex. *Her heart broke*). La comparaison, basée sur

²⁶ Ces deux chercheurs ont publié plusieurs études individuelles ainsi que collaboratives ; pour ces dernières, l'ordre de leurs noms est souvent inversé. Par commodité de lecture, j'utiliserai désormais un seul ordre qui couvrira l'ensemble de leurs publications. Voir également http://people.freenet.de/Stefan_Th_Gries/Research/overview-research.htm pour une liste des publications de Stefan Th. Gries, dont plusieurs sont téléchargeables.

une sélection aléatoire de 200 constructions, montre qu'il y a peu de chevauchements pour ces entités.

En fait, les analyses faites dans le cadre de [1] présentaient déjà des analyses collostructionnelles avant la lettre, mais moins sophistiquées, étant donné qu'elles étaient basées sur des fréquences brutes. Les méthodes que proposent Gries & Stefanowitsch seraient plus adaptées pour dégager des convergences entre verbe et construction, piste que j'aimerais élaborer plus en détail (en deux temps) dans mes futures recherches. D'abord, j'aimerais poursuivre la *distinctive collexeme analysis*, en ce moment limitée à une sélection aléatoire modeste pour *break*, et l'appliquer à toutes les constructions de ce verbe ainsi qu'à d'autres verbes ergatifs (cf. [36]). Il semble que ce type de recherche n'a pas encore été fait de façon systématique. Deuxièmement, l'analyse collostructionnelle formalisée permettrait de mesurer plus exactement la compatibilité de la sémantique verbale avec la sémantique de la construction appliquée à nos verbes en comparant par exemple, la corrélation entre les verbes ergatifs *choke*, *suffocate*, *starve* et la construction non-effective à celle entre ces verbes et d'autres constructions. Je tiens à souligner que mes analyses tiendront compte, comme avant, des distinctions sémantiques à l'intérieur de chaque verbe, une distinction absente des analyses de Gries & Stefanowitsch. Sur ce point, mes analyses réussissent, semble-t-il, à apporter des nuances importantes.

Ainsi, en partant des verbes prototypiquement ergatifs, les deux articles sur la CSO confirment mon hypothèse lexico-paradigmatique (i) que de façon générale, la CSO n'est pas permise pour des verbes ergatifs et (ii) que des usages spécifiques peuvent cependant sanctionner la CSO. C'est surtout sur ce dernier point que les nouvelles analyses ont dégagé des conclusions significatives et novatrices.

Si l'analyse paradigmatique se vérifie, impliquant que *break* ne permet pas l'omission de l'objet, comment expliquer alors l'exemple que cite Cornish (à par.) : *Break in case of emergency* (une notice figurant sur une vitre derrière laquelle se trouve une alarme) ?²⁷

Cornish discute cet exemple en parallèle avec *Take with precaution* (notice sur un médicament). Comme il le souligne à juste titre, le contexte spécifique joue un grand rôle :

it is clear that the intended referent of the zeros in such 'label' cases is not only identifiable, but salient: the addressee's attention is assumed, in such caption-like instances, to be already centred on the object on or under which the notice is placed. Thus the implicit argument is contextually-definite, and the reference is anaphoric (cf. the infelicitous queries: #...I wonder what should be taken with

²⁷ On note que cette CSO est différente de celle pour le mouvement intransitif décrite ci-dessus.

precaution/#... I wonder what should be broken in an emergency, respectively).
(Cornish à par.)

On note entre autres que la CSO avec *take* ne présente pas de problème pour mon analyse paradigmatique : *take* étant un verbe transitif, il admet automatiquement ce genre de construction (cf. *You have to learn to give and take*).

Le mérite principal de Cornish est d'illustrer les différents types d'objets qui peuvent être omis ; il en distingue trois : génériques, référentiellement (in)définis, et anaphoriques (= contextuellement définis). Il a tout à fait raison de dire que les objets omis dans les deux CSO ci-dessus appartiennent à la troisième catégorie et n'ont pas la même valeur que ceux dans *Recycling Ø is easy* (générique) ou *Mary was eating Ø* (référentiellement indéfini).

La motivation d'une CSO telle que *Break in case of emergency* ou *Take with precaution* se trouve dans l'usage spécifique. D'abord, comme le dit Cornish, le référent auquel renvoie l'objet omis est très saillant dans le contexte, en contraste avec toute autre CSO où le deuxième participant est 'quantité négligeable' —on se rappelle le principe d'« *Omission under Low Discourse Prominence* » de Goldberg. En fait, la construction en question a une fonction bien définie : elle donne une instruction courte et claire, qui figure souvent sur un espace limité (notice, etc.). La nécessité d'être « *to the point* » a sans doute contribué à la grammaticalisation de cette CSO particulière, au point qu'elle est devenue également acceptable pour des verbes qui généralement ne l'admettent pas. Ces constructions sont généralement à l'impératif, ce qui implique « a focussing of attention on the object of the command » (Cornish, à par.). A ceci, il faut ajouter également la construction avec infinitif exprimant un but, comme *to open* dans l'exemple suivant :

- (6) a. Pull lid to open Ø.
- b. Pull Ø to open Ø.

On peut noter aussi l'ambiguïté de ces phrases du point de vue de l'interprétation de l'objet omis du verbe *open* (*lid* ou *container*), due à une relation métonymique (cf. *Can you open this room for me, please?* vs. *Can you open this door for me please?*).²⁸

Ces constructions ont donc une valeur sémantique (pragmatique) particulière : une instruction courte concernant la manipulation d'une entité spécifique sur laquelle porte l'instruction (et sur laquelle, d'ailleurs, l'instruction figure, soit directement, soit sous la forme d'une notice qui y est attachée). Cette valeur est essentielle, comme le montre l'exemple suivant :

²⁸ Il va de soi que les deux choix n'ont pas toujours la même fréquence pour chaque type de référent.

- (7) There was a notice saying “Break in case of an emergency”. I tried to break *it*/* $\emptyset$, but it didn’t work.

Bien qu’il s’agisse exactement du même référent dans les deux usages de *break*, le deuxième ne réalise pas le même type de construction ; par conséquent, l’omission de l’objet n’est plus possible. Ceci montre clairement le statut particulier de la première construction.

En fait, même si on fait abstraction de la construction propre dont il est question ici, on observe qu’il y a dans la plupart des cas une sémantique sous-jacente plus générale qui fait le lien avec les autres types de CSO, ainsi qu’avec les cas où un verbe typiquement ergatif ne permet plus la construction non-causative, ce qui à première vue pourrait sembler surprenant. On se rappelle que dans ces derniers cas, la co-participation du Medium n’est plus en jeu. Quand on ouvre une boîte de conserve, la contribution de la boîte est en effet minimale. Une même absence de co-participation semble s’appliquer aux instructions discutées ici, comme dans l’exemple (6). Dans ces instructions, l’attention ne concerne plus le Medium mais se porte sur l’action précise que doit faire l’Agent. Ceci apporte une nuance importante à l’observation de Cornish citée ci-dessus : bien que le référent soumis au processus soit saillant dans le contexte et que l’attention du récepteur du message soit centrée sur l’objet, la nature de l’instruction propre (« FAIT X ») dirige l’attention vers le noyau Agent-Processus, ce qui correspond précisément à la sémantique principale de la CSO. Interprétée en fonction de sa pertinence pour la réussite du processus lui-même, la saillance de l’entité omise ne vaut plus dans ces instructions. Dans ce sens, le principe de « *Low Discourse Prominence* » reste donc valable : la constellation actancielle saillante est l’Agent engagé dans le processus.

L’analyse de Cornish se situe dans le cadre de la *Functional Discourse Grammar* ; on regrette seulement que dans son travail la dimension « discourse » se limite au contexte linguistique (essentiellement l’identification du référent dans le contexte) et ne considère pas plus les spécifications de l’énonciation elle-même. En tenant compte de la fonction énonciative particulière de ces CSO, comme suggéré ici, cet usage spécifique peut être intégré sans problème dans le réseau complexe qu’établissent les usages divers de la CSO, sans pour autant remettre en cause les observations pertinentes qu’ont faites Cornish et d’autres chercheurs.²⁹

En résumé, on peut donc caractériser ce type de CSO comme une grammaticalisation induite pragmatiquement (« *pragmatically induced grammaticalization* »). Sa valeur

²⁹ La stratégie de politesse que mentionne Goldberg comme facteur favorisant l’omission de l’objet du verbe *donate* dans des contextes de dons (cf. exemple (5), p. 39) est également de nature énonciative.

énonciative est d'instruire l'interlocuteur sur la façon d'exécuter le processus, et sa nature compacte a probablement été influencée par la nécessité fréquente d'être aussi bref que possible tout en restant clair. La clarté est assurée par la présence immédiate, dans le contexte réel, de l'entité à laquelle renvoie l'objet omis. Comme Cornish, j'accepte donc la saillance de cette entité. Cependant, je resterai prudent sur le fait que l'attention du récepteur soit centrée sur cette entité. Je ne pense pas non plus, comme Cornish le suggère, que les constructions directives rendent l'objet saillant, mais je crois plutôt qu'elles profilent l'action elle-même.³⁰ Conformément à son sémantisme, la CSO maximalise donc la 'destitution conceptuelle' (« *conceptual demotion* ») du Patient en faveur d'une focalisation maximale sur l'Agent et sur le processus. De plus, dans l'analyse de Cornish, il serait plus difficile d'expliquer le degré de conventionalité important de ce type de CSO. Il essaie de construire et de justifier un autre exemple d'une CSO avec *break*³¹, mais le contexte est assez forcé et la phrase proposée est à peine acceptable ; elle n'a pas du tout le naturel qu'ont les deux instructions avec *take* et *break*.

Je propose qu'il existe dans la grammaire une unité bien conventionnelle qui sanctionne toutes ces CSO 'avertisseuses' et qui intègre toutes les particularités sémantiques décrites ci-dessus. Pour illustrer leur caractère conventionnel, voici quelques exemples supplémentaires : *handle with care, shake before use, unplug before opening, turn clockwise, use with moderation, crush to see interior, wash before eating, peel after cooking, cut here, don't swallow, don't heat up*, etc. Ceci n'implique nullement que tout soit possible ; étant donné qu'en anglais une phrase transitive exige généralement un objet exprimé (minimalement sous forme pronominal), il y a des contraintes. L'avertissement *Don't stick your head out when train is moving* ne peut pas être reformulé en tant que CSO **Don't stick out when train is moving*. L'explication réside dans le fait que l'entité omise n'est pas identifiable, ce qui constitue une des spécifications essentielles associées à ce type de CSO, comme l'a correctement dit Cornish. Il y a une autre contrainte, liée à la précédente, à savoir l'ambiguïté potentielle de la configuration actancielle. Prenons l'exemple *Turn clockwise*. En dehors du contexte spécifique dont on parle ici, cette phrase sera immédiatement interprétée comme un processus orienté vers les récepteurs eux-mêmes (« *turn yourself clockwise* »). Cette ambiguïté, due au fait que le référent n'est pas clairement identifiable, est variable et dépend également de la nature paradigmatique prototypique du verbe. On aura compris qu'un verbe

³⁰ Cf. Cappelle (2005, Ch.7) : « direct objects are more easily omitted in directive contexts [...] it seems intuitively correct that an imperative stresses the action more than anything else. » (cité de la version électronique de sa thèse).

³¹ Il s'agit de l'instruction *Come on now, break ø!* que donne le vendeur d'un magasin (où l'on est en train de casser toute poterie imparfaite) à un client tenant en main un bol qu'il n'a pas envie de casser.

ergatif serait davantage sujet à ambiguïté, étant donné la saillance conceptuelle du deuxième participant.

En résumé, l'approche lexico-paradigmatique élaborée dans mes analyses de la CSO et appliquée ici à un type de CSO bien spécifique, donne lieu à une théorie d'usage assez plausible qui continue d'insister tant sur les groupements paradigmatiques globaux que sur la valeur spécifique (sémantique et pragmatique) des usages individuels qui interagissent de façon dynamique (et imprévisible) avec ces structures plus générales.

1.4. Bilan de l'approche lexico-paradigmatique

En renvoyant aux questions posées au début de ce chapitre, j'aimerais conclure en adressant deux nouvelles questions évaluatives :

- (i) Quel est le rapport de toutes mes analyses lexico-paradigmatiques avec d'autres études sur les alternances syntaxiques ?
- (ii) Quelles conclusions peut-on tirer de mes analyses à propos de la nature et du statut des alternances syntaxiques ?

Pour mieux comprendre où je me situe vis-à-vis des autres approches principales, essayons d'abord de résumer très brièvement l'essentiel de leurs postulats fondamentaux concernant les alternances syntaxiques. Il est à noter que cette esquisse ne rend pas justice aux analyses individuelles, qui contiennent souvent des observations pertinentes et valables.

Les premières analyses générativistes voyaient les alternances surtout comme des relations formalisées par des transformations, généralement en postulant que ces paraphrases étaient sémantiquement identiques. Par exemple, un principe spécifique qui assurait cette préservation sémantique était le « *role preservation principle* », déjà discuté dans l'introduction de ce chapitre. Les versions plus récentes de la théorie générative gardent cette préoccupation pour les liens formels, mais se pose plutôt la question de savoir (i) quelle est la construction de base dont les autres variantes sont dérivées et (ii) quelles sont les conditions sémantiques qui déterminent cette opération. Levin (1993) l'explique en s'appuyant surtout sur la sémantique lexicale : « the syntactic behavior of a verb [can] be predicted from its meaning » (1993 : 5). Une telle approche aurait tendance à nier la valeur sémantique des constructions elles-mêmes.

Les approches fonctionnelles (cf. Givón 1993) s'occupent moins des liens formels et/ou sémantiques entre les variantes syntaxiques, mais elles considèrent principalement les différents facteurs discursifs qui motivent le choix des locuteurs pour telle ou telle construction. Ce choix est déterminé, disent les fonctionnalistes, par la façon dont la construction permet d'exprimer l'information à communiquer en harmonie avec des principes communicatifs généraux comme la topicalisation,

l'opposition thème/rhème, etc. On ne veut pas nier la valeur de ces principes, mais ils expliquent peu les facteurs qui motivent toutes les divergences observées dans les descriptions ci-dessus pour des verbes individuels. Il faut donc intégrer ces principes généraux dans un autre cadre qui tient compte de toutes ces variations sémantiques subtiles (ou moins subtiles dans certains cas).

L'approche appelée cognitive-fonctionnelle, dans laquelle s'inscrit la Grammaire Cognitive de Langacker, la *Construction Grammar* de Fillmore et Goldberg et la *Radical Construction Grammar* de Croft, fournirait un tel cadre. On se souvient, comme décrit dans l'introduction de ce document, que selon cette théorie chaque structure linguistique, soit-elle syntaxique, morphologique, ou lexicale, est considérée comme une construction. Plus elle est utilisée, plus elle constitue une unité saillante dans l'inventaire de constructions qu'est la grammaire. Chaque alternance est donc considérée comme une construction autonome ayant ses propres caractéristiques sémantiques. Dans le modèle de Langacker, on dit que chaque construction impose son 'image' propre.

Mais quel est le statut des alternances dont on se sert souvent ? Etant donné le rôle important que joue le principe d'alternance dans mon travail, cette question fondamentale mérite une discussion un peu plus détaillée, surtout à la lumière de quelques publications cognitives récentes.

Bien que la Grammaire Cognitive défende la nature non dérivationnelle des constructions, auxquelles on reconnaît une existence indépendante, elle ne nie certainement pas qu'il y ait des interrelations systématiques entre différentes structures dans la grammaire. Pour prendre un exemple simple, par l'intermédiaire du schéma V-ER, un nom agentif (p.ex. *killer*) entre dans une relation sémantique systématique avec le verbe auquel le suffixe *-er* vient s'ajouter (*kill*) : le nom agentif profile l'Agent impliqué dans le processus désigné par le verbe.³² Le nom et le verbe partagent donc la même base conceptuelle. Ceci vaut également pour d'autres types de 'dérivation', p.ex. *kill* vs. *killing* (voir 1 : 10-12]). Le schéma grammatical est le résultat d'une opération de catégorisation sur la base d'analogie : *killer* a un rapport avec *kill* semblable à celui entre *murderer* et *murder*, *baker* et *bake* etc.³³ La perception d'un modèle basée sur des

³² [1 : 127-40] décrit la nature prototypique de la catégorie sémantique que désigne le suffixe *-er* (qui s'aligne en plus avec les types d'Agents qui peuvent figurer dans une phrase) et la distribution paradigmatique de ce suffixe.

³³ La force de cette analogie est évidente si on considère des formations 'occasionnelles' telles que *butcherer*, (2.450 exemples à l'aide de Google), dont 160 exemples ont été générés par WebCorp, p.ex. :

(i) [Jack the Ripper] was just another serial killer who was a *butcherer* of innocent and defenceless women.

relations sémantiques et formelles (y compris des similarités phonologiques) est une capacité cognitive de base.

En fait, c'est l'existence d'un tel réflexe cognitif qui amène Goldberg (2002) à insister si fortement sur l'implication cognitive qu'ont les analogies constructionnelles de surface : « the syntax of argument structure should be represented without recourse to derivation » (2002 : 329). Son point de vue non dérivationnel ne choquerait aucun linguiste cognitiviste, mais Goldberg pousse l'argumentation plus loin en minimisant l'importance des alternances : « it is possible to overlay the importance of alternative forms (paraphrases) » (2002 : 329). Elle défend une théorie qui s'appuie sur des « *surface generalizations* » et qui serait par conséquent plus puissante : « by putting aside rough paraphrases and considering all instances with a formal and semantic similarity, broader generalization can be attained. » (2002 : 335)

Goldberg poursuit donc une piste opposée à celle que suivaient (et suivent encore) les générativistes. En l'appliquant à notre domaine de recherche, on pourrait illustrer les divergences théoriques comme suit :

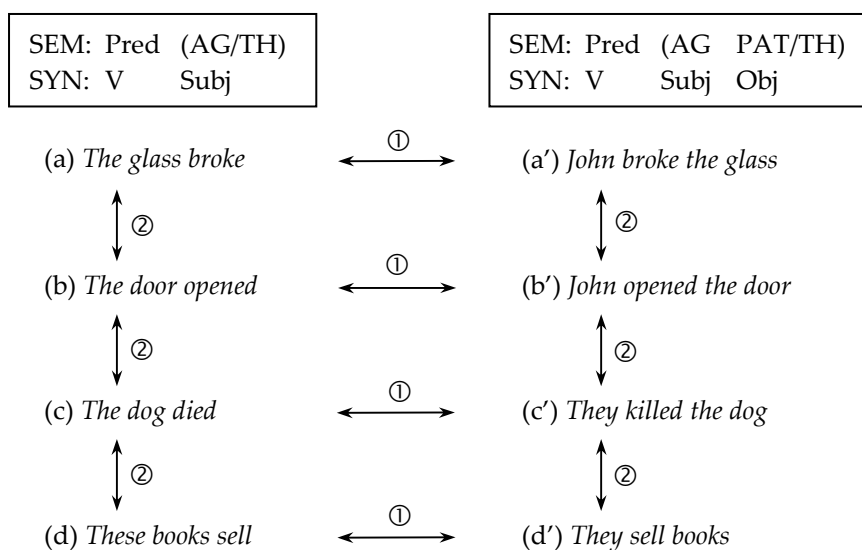


Fig. 5 : Alternances ① versus analogies ②

Les générativistes (et d'autres sans doute) portent plus d'attention aux alternances, alors que Goldberg insiste plus sur les analogies qui existent à l'intérieur de chaque colonne. Ce sont ces analogies qui donnent lieu à la création des constructions

-
- (ii) You just have them take [the hog] to a local *butcherer*. Tell the *butcherer* what you want the meat for.
 - (iii) The garbage about Saddam being a *butcherer* who used WMDs on his own people.

schématiques, représentées ici dans les deux cadres au-dessus des instanciations spécifiques.³⁴ Les généralisations de surface doivent donc être interprétées au niveau des constructions qui incorporent déjà une généralisation des rôles actanciels des verbes individuels.

Le problème avec l'article de Goldberg n'est pas qu'elle insiste sur le caractère non dérivationnel des constructions, mais qu'elle le fasse en minimisant l'importance des alternances. Comme le souligne Croft, « Distributional analysis often reveals COVERT categories, that is, categories not obligatorily flagged by overt structural coding » (2001 : 75). La stratégie rhétorique de Goldberg renvoie à la stratégie argumentative regrettable dont se servent également Yoshimura & Taylor (2004), lorsqu'elle doit revenir sur ses pas à la fin de son article : « the essentially structuralist observation that the semantic interpretation of one linguistic construct tends to be affected by the existence of possible alternatives, receives empirical support from a number of studies » (2002 : 349).

Mes analyses des VERBS OF KILLING ont clairement démontré l'importance des alternances, non pour prouver le statut primaire de l'une ou l'autre structure, mais pour découvrir des catégories grammaticales dont se servent les locuteurs de façon productive et créative, comme l'ont démontré surtout mes analyses diachroniques.

Une idée actuellement largement acceptée est que pour qu'un verbe puisse entrer dans une construction spécifique, il faut qu'il y ait une compatibilité sémantique entre les arguments fournis par la construction et les rôles actanciels projetés par le verbe. Cette compatibilité implique essentiellement une opération de catégorisation : les rôles associés à un verbe doivent fonctionner comme des instanciations valables des arguments généraux associés à la construction. Ceci découle logiquement du fait que ces arguments sont à l'origine des généralisations des rôles des verbes individuels. Mes analyses ont en fait raffiné cette idée de compatibilité sur deux plans.

Premièrement, elles ont donné du relief aux oppositions paradigmatiques générales en montrant que, suite à un conflit sémantique, certains verbes n'entrent pas facilement dans des constructions qui font pourtant partie du paradigme auquel appartient également le verbe. Un cas très clair est la non-occurrence des VERBS OF KILLING dans la construction moyenne, étant donné qu'il est assez difficile (ou contre-intuitif) de conceptualiser la victime comme ayant des propriétés qui facilitent l'action de la tuer. Ceci n'équivaut pas à dire, comme le font certains générativistes (cf. Pinker 1989, Levin 1993), que les constructions sont dérivées de la sémantique des verbes. Une telle approche a le désavantage qu'il faut prévoir un nouveau sens chaque fois qu'un verbe apparaît dans une nouvelle structure. Pour donner un exemple simple, il est peu

³⁴ Ces schémas sont ma version personnelle des représentations formelles qui pourraient figurer dans une analyse faite dans le cadre de la *Construction Grammar*.

probable que l'usage de *kill* dans une construction ditransitive (p.ex. *so you pull out your trusty-rusty knife and go off to kill you some cabalists*³⁵) soit dérivé d'une règle lexicale, étant donné que la notion de transfert ne figure pas du tout dans la structure sémantique de *kill*. L'idée d'un transfert vient de la construction elle-même (cf. Goldberg 1995 pour des arguments comparables sur des constructions ditransitives et sur celles du mouvement provoqué). En acceptant les caractéristiques sémantiques des différentes constructions elles-mêmes, mes analyses essaient d'éclaircir l'interaction complexe entre verbe causatif et construction.

La méthode de l'analyse 'collostructionnelle' dans laquelle je me suis récemment lancé aidera à affiner cette recherche pour des constructions spécifiques, en qualifiant et quantifiant « l'attraction sémantique » que subissent certains verbes pour certaines constructions. Comme le soulignent à juste titre Gries & Stefanowitsch (2004a), ces collostructions permettent une analyse plus nuancée d'alternance en révélant que plusieurs alternances sont en fait beaucoup plus limitées qu'on n'a pu le croire jusqu'à présent. Ces différences confirment l'idée de la nature non dérivée des structures grammaticales défendue dans des recherches cognitives-fonctionnelles récentes.

Mes analyses ont cependant ajouté une deuxième nuance qui semble tout à fait évidente mais qui a été largement ignorée dans la littérature (à part des allusions occasionnelles) : la compatibilité sémantique varie selon l'usage. Ce point a été prouvé par plusieurs de mes études diachroniques et synchroniques. Ces observations nécessitent en fait un modèle d'usage encore plus adapté aux particularités contextuelles. Il existe des alignements lexicaux et constructionnels qui sont tellement forts que certains linguistes parlent d'une sorte de lexicalisation. Rappelons la construction intransitive qui semble être lexicalisée pour *choke* quand le verbe fait référence au fait d'avaler de travers. Le même type de consolidation lexicale pourrait être postulé pour l'usage transitif du verbe *abort* en référence à une interruption volontaire de grossesse.

Hormis ces cas où l'usage grammatical atteint un degré de lexicalisation élevé, on pourrait critiquer cette piste en disant qu'on établit des distinctions trop affinées, on devient des vrais « splitters » pour reprendre les termes de Croft (2001). Je pense que cette critique ne tient pas. Les données de corpus (p.ex. les répartitions de collocations) montrent clairement que ces distinctions et ces répartitions ne sont pas aléatoires mais suivent des modèles distinctifs qui souvent trouvent leur motivation dans notre expérience quotidienne. On semble opérer beaucoup plus avec des unités préfabriquées qu'on ne l'a souvent cru.

³⁵ www.loonygames.com/content/1.28/topshelf/ ; dernier accès le 02/03/2005.

L'avantage de l'approche lexico-paradigmatique de mes travaux, et que je tiens à défendre, c'est que l'on tient compte de toutes les spécificités associées à ces unités reconstruites en contexte, sans perdre de vue les structures plus générales qui elles-mêmes peuvent être assez saillantes et qui sont constamment exploitées de façon dynamique et créative lors des activités communicatives.

CHAPITRE 2

ANALYSE COGNITIVE DES VERBES DE POSITION

2.1. Posture, position, localisation

Pour mieux comprendre les implications de ma recherche sur les verbes de position, il faut que je la situe brièvement dans des analyses typologiques existantes.³⁶ De fait, les termes et concepts utilisés deviendront aussi plus clairs. Une première clarification terminologique concerne les deux termes anglais *Figure* et *Ground*. Le premier renvoie à l'entité localisée (ou déplacée), le deuxième, au point de repère servant à localiser la Figure. Vandeloise (1986) a suggéré la terminologie française Cible/Site. Cependant, on utilise maintenant de plus en plus l'opposition terminologique *Figure/Fond*, sans doute calquée sur l'anglais. Pour ne pas dévier trop de mes publications, dont la plupart sont rédigées en anglais, j'utiliserai ces derniers termes.

Quand on compare la façon dont différentes langues expriment la localisation statique, on ne peut qu'être impressionné par la diversité des outils linguistiques employés. Cependant, on peut y discerner des groupements, comme les chercheurs du MPI l'ont démontré. A partir d'expériences psycholinguistiques, ils ont pu établir 5 types de langues selon le prédicat utilisé dans les constructions locatives de base³⁷ :

- Type 0 : No verb in basic locative construction (Saliba, Austronesian, Papua New Guinea)
- Type I : Single locative verb (or suppletion under grammatical conditioning):
 - Ia : Copula (i.e., dummy verbs used in many other constructions; *English*, Tamil, Chukchi, Tiriyó)
 - Ib : Locative (+ Existential) verb (Japanese, Ewe, Yukatek, Lavukaleve)
- Type II : Postural verbs (i.e., a small contrastive set of posture verbs (3-6 verbs) (Arernte, *Dutch*, Goemai)
- Type III : Positional verbs (a large set of dispositional verbs, 12-100) (Tzeltal, Zapotec, Laz, Likpe) [MPI Annual Report 2001 : 63]

³⁶ Cf. Newman 2002b, Grinevald (à par.), MPI Annual Report 1998, 1999, 2000, 2001, 2002, 2003 (téléchargeables à partir de www.mpi.nl).

³⁷ Une construction locative de base (*basic locative construction*) donne la réponse à la question *Où est X ?* Par exemple, *The cup is on the table* est une construction locative de base, *There is a cup on the table* ne l'est pas. La classification présentée ici est la version la plus récente.

Les oppositions qui nous concernent le plus sont celles entre le Type I, où se situe l'anglais, le Type II, où se situe le néerlandais, et le Type III. Il est sans doute étrange de voir que l'anglais et le néerlandais, qui sont toutes deux des langues germaniques, n'appartiennent pas au même groupe. Ceci est un point sur lequel nous reviendrons plus tard. Le contraste entre le Type II (verbes de posture) et le Type III (verbes positionnels) est pertinent lui aussi. Le néerlandais (comme les autres langues germaniques sauf l'anglais) a étendu l'usage d'un groupe limité de verbes, à savoir les trois verbes de posture *zitten* (« être assis »), *staan* (« être debout ») et *liggen* (« être couché »), qui se sont grammaticalisés pour exprimer la localisation d'entités inanimées. Dans la plupart des langues de Type II, ce sont ces trois verbes qui se sont grammaticalisés ; leur centralité découle logiquement du fait qu'ils font référence aux trois positions humaines de base. Cependant, il y a dans ce groupe des langues où l'on retrouve, en plus de ces trois verbes cardinaux, d'autres verbes de posture. Grinevald (à par.) cite le cas de certaines langues des terres basses d'Amérique du Sud (le sikuni, le kuna et le teribe) qui ont étendu le groupe privilégié à une quatrième posture : (sus)pendu. Elle explique que ce développement est motivé dans les cultures « où l'utilisation du hamac est très répandue et où les humains peuvent donc facilement être suspendus, de même que les objets de la vie quotidienne (y compris la nourriture, pour la tenir éloignée des animaux) » (Grinevald, à par.). Il y a également des cultures où être accroupi est une posture de base ; le verbe exprimant cette posture pourrait donc devenir un verbe de posture privilégié de plus.

Contrairement aux langues de Type II qui ont largement grammaticalisé un groupe restreint de verbes de posture cardinaux, les langues de Type III utilisent un inventaire beaucoup plus large. Ces verbes positionnels « provide detailed and rather precise information about the overall configuration of Figure and Ground, as well as the shape and orientation of the Figure, or its multiplicity » (MPI Annual report 2001 : 64). Souvent, ces langues ont un système limité d'adpositions, ce qui s'expliquerait par le fait que cette information se trouve déjà dans les prédicats verbaux.³⁸

Bien que le groupement que proposent les chercheurs du MPI soit valable en tant que classement général, Grinevald, quant à elle lui reproche d'être trop simple, en montrant l'existence de systèmes intermédiaires de prédicats locatifs rencontrés dans

³⁸ Ceci n'est pas toujours vrai ; il se peut qu'il y ait des redondances dans la langue. Pour prendre un simple exemple, le suédois exprime généralement la trajectoire par une préposition ainsi que par une particule verbale, p.ex. *Han gick ut ur rummet* litt. « Il allait dehors-PART de(hors)-PREP chambre-DEF » = « Il est sorti de la chambre ». (Cf. Sinha & Kuteva 1995 sur cette « distribution sémantique ».) De la même façon, un classificateur nominal et un verbe positionnel peuvent exprimer exactement la même chose, cf. le goemai, comme décrit dans le MPI Annual Report (2002 : 86), ou le kwakwala, que discute Grinevald (à par.) (cf. infra).

les langues amérindiennes. Elle prend le cas du kwakwala, une langue wakashan du sud-ouest canadien, « caractérisée par une attention particulière portée à la catégorisation des entités spatiales à travers plusieurs systèmes morphosyntaxiques » (Grinevald, à par.) Cette langue utilise un système de quatorze verbes locatifs dont les traits correspondent largement à des classificateurs nominaux ; ils expriment des concepts comme OBJET PLAT VERTICAL/CREUX/VOLUMINEUX EST QUELQUE PART, etc. Ce système se situe clairement entre les langues de Type II, qui n'utilisent qu'une petite poignée de verbes de posture (comme le néerlandais, le russe, etc.), et celles de Type III, qui utilisent un inventaire de verbes positionnels riche et détaillé (comme le tzeltal, une langue maya). En résumé, la dichotomie typologique proposée par les chercheurs du MPI doit être nuancée.

En fait, ma recherche sémantique contrastive apportera également des nuances importantes, cette fois-ci à l'intérieur du groupe des langues germaniques (cf. aussi Chapitre 3) ; mais ce qui nous importe directement dans le cadre de ce chapitre, c'est le fait que l'anglais et le néerlandais figurent dans des catégories différentes selon la typologie ci-dessus. Cette différence est due à un changement au niveau de l'anglais, comme je l'expliquerai plus tard. Soyons clairs, en anglais aussi, les trois verbes *sit*, *lie* et *stand* sont encore utilisés régulièrement, mais ils se distinguent de leurs voisins germaniques par deux caractéristiques étroitement liées.

Primo, leur extension sémantique est beaucoup plus limitée. La 'perte' principale se situe dans le domaine spatial, où l'on constate que les verbes anglais sont peu utilisés en tant que verbes généraux de localisation, p.ex. **The butter is sitting/lying/standing in the fridge*. Bien qu'il y ait également une réduction dans les usages figés, les trois verbes y sont encore très fréquents, p.ex. *The problem lies elsewhere* ou *It stands to reason to assume cultural influences on linguistic behaviour*.

Secundo, et ceci découle logiquement du point précédent : les trois verbes ne sont plus obligatoires quand on veut exprimer la localisation d'une entité, alors qu'ils le sont dans les autres langues germaniques. Effectivement, la copule *be* est le verbe le plus utilisé dans les constructions locatives, p.ex. *The book is on the table* ou *The butter is in the fridge*, alors que les locuteurs néerlandais, par exemple, se voient obligés d'utiliser un des trois verbes : *Het boek ligt/*is op de tafel* et *De boter zit/licht/staat/*is in de koelkast*. La variation dans la dernière phrase est particulièrement intéressante et troublante, par exemple pour des locuteurs francophones qui, non seulement, ont des problèmes avec l'obligation elle-même (le français a également tendance à utiliser un verbe neutre comme *être* ou *se trouver*) mais qui ont aussi du mal à comprendre quelle est la logique derrière cette variation. Cette logique est en fait « très jolie et bien subtile », comme s'est exclamé un de mes étudiants francophones belges à l'époque,

après avoir compris les motivations sémantiques sous-jacentes aux usages des trois verbes.³⁹

En comparant donc l'anglais avec les autres langues germaniques, la question principale que je me pose est de savoir quels sont les facteurs qui ont contribué à cette disparition partielle et à cette perte d'obligation. (Dans la perspective typologique présentée au Chapitre 3, on pourrait dire que l'anglais est devenu moins germanique et plus romane.) La section 2.4. ci-dessous résume les hypothèses principales que j'ai suggérées pour expliquer cette double perte.

Avant de continuer, une petite justification terminologique est de rigueur. Etant donné la typologie ci-dessus, il faut clairement distinguer les verbes de posture des verbes positionnels. Dans toutes mes publications anglaises, j'ai bien utilisé le terme *posture verbs* ; dans les publications françaises, en revanche, j'ai jusqu'à maintenant utilisé le terme *verbes de position* parce que, comme plusieurs collègues francophones me l'ont fait remarquer, ce terme semble mieux adapté que *verbes de posture* pour comprendre la grammaticalisation de ces verbes, qui servent également à exprimer la localisation d'entités inanimées. Pour ne pas créer de confusion inutile, je continuerai à utiliser le terme *verbes de position* dans ce document.

Bien que les études présentées dans les sections suivantes se situent dans le même cadre cognitif que celui décrit dans l'introduction, le lecteur appréciera tout de suite leur caractère différent en les comparant aux analyses des verbes causatifs lexicaux. Le domaine d'application est bien évidemment différent (l'espace au lieu des événements causatifs) et la perspective germanique était largement absente des études décrites au Chapitre 1. Mais le plus frappant est sans doute que ces analyses ne considèrent pas de façon aussi approfondie les variations constructionnelles et que l'heuristique d'alternances n'est pas exploitée dans le même sens que pour les VERBS OF KILLING. Pour ces derniers, la notion sémantique de transitivité était centrale et un des problèmes principaux était que le même verbe pouvait entrer à la fois dans une construction causative et non-causative. Ce problème ne se pose pas pour les verbes de position, parce qu'ils sont en principe limités à des constructions intransitives. Dans les langues étudiées ici, cette construction intransitive est généralement de type FIGURE-V_{LOC}-FOND, où la Figure occupe la position de sujet et le Fond est le plus souvent exprimé par un complément oblique, p.ex. *The book lies on the table*. Une construction

³⁹ Ceux qui comprennent l'aversion qu'ont de nombreux francophones belges pour l'apprentissage du néerlandais, deuxième langue officielle de la Belgique, comprendront également le compliment que cette exclamation revêt (pour la langue ou pour le professeur, je laisse cela de côté). Je n'hésite pas à ajouter que l'aversion que de nombreux Flamands ont pour l'apprentissage du français est également réelle et ne cesse de donner lieu à des discussions régulières avec mes enfants.

causative utilisant le même verbe est exclue (**John lies the book on the table*), mais il existe par contre des équivalents causatifs spécifiques, p.ex. *lie* → *lay*, qui présentent une opposition vocalique systématique (voir cependant la section 2.4. pour d'autres processus de transitivisation en anglais).

En résumé, dans les langues germaniques, si on veut parler de la localisation provoquée d'une entité, il faut utiliser un autre verbe que celui utilisé pour une localisation statique.⁴⁰ Comme le montre [7], les usages de ces verbes causatifs suivent en néerlandais plus ou moins la même logique que ceux des intransitifs. De nouveau, l'anglais se comporte différemment : la disparition partielle qui a affecté *sit*, *lie*, et *stand* s'est appliquée également aux équivalents causatifs *set*, *lay*, et *'stall* qui ne sont plus autant utilisés que dans les autres langues germaniques. En anglais contemporain, le verbe *put* est devenu l'expression canonique pour la localisation provoquée (cf. Biber *et al.* 1999, David 2003, Pauwels 2000). Comme *be*, ce verbe est insensible aux dimensions de la Figure, alors qu'en général *set* et *lay* ne le sont pas.

Les sections suivantes décrivent des études publiées récemment, en passe d'être publiées ou en préparation. L'analyse des verbes de position néerlandais est la plus avancée au niveau des publications ; elle aboutira dans l'ouvrage [2] dont la rédaction est en cours en ce moment (voir la proposition de publication et la table des matières dans le volume d'annexe, p. 383). Les études sur l'anglais sont plus récentes et sont encore en cours ou en préparation. Jusqu'à présent, ces analyses se sont limitées à des études diachroniques qui révèlent qu'autrefois, l'anglais avait des usages de *lie*, *sit* et *stand* qui s'alignaient parfaitement aux usages contemporains de ces verbes en néerlandais. La discussion ci-dessous reflète essentiellement cette chronologie : les deux premières sections seront largement consacrées aux structures néerlandaises, bien qu'elles trouvent parfois des équivalents en anglais. Dans un souci de clarté, les verbes intransitifs et les verbes transitifs sont présentés dans deux sections successives. La troisième section présente des analyses en cours sur la perte partielle des verbes de position en anglais.

2.2. Verbes de posture cardinaux néerlandais

En [10] (ma première publication internationale sur les verbes de position néerlandais), j'ai poursuivi une analyse lexicale cognitive qui décrit les extensions sémantiques de ces verbes comme des réseaux structurés autour des trois prototypes évidents, les trois positions basiques d'un être humain. Je suis alors l'analyse de

⁴⁰ On parlera de « localisation provoquée » étant donné que le terme français « déplacement » est ambigu : il peut faire référence à un mouvement (p.ex. *Il traverse la rue*) ou à l'action de changer la localisation d'une entité (p.ex. *Je pose le livre sur la table*).

Newman (2002a) qui dit que ces prototypes sont en fait des ensembles de traits riches (« *experiential clusters of attributes* »), voir le tableau 3 en [7].

Bien que ces structures prototypiques aient une base expérientielle directe et saillante, il faut rappeler qu'il peut y avoir des différences importantes entre différentes langues et différentes cultures. Précisons tout simplement que la posture prototypiquement associée à *zitten* témoigne d'une culture occidentale. Si dans ce cas, on peut souvent y voir la motivation expérientielle des extensions sémantiques, ce sont évidemment des structures spécifiques à la langue en question.

En postulant que la position debout est la position canonique d'un être humain, je suis ainsi l'analyse inspiratrice de Van Oosten (1986 : 144) : « for a human being, it seems that the canonical position — the normal position, all other things being equal — is upright, standing ». Ceci a souvent été un point de discussion lors des diverses présentations de mes analyses ; il m'a donc semblé opportun de présenter ici quelques arguments (ils seront incorporés en [2]).

Il y a en fait plusieurs arguments en faveur de cette idée. Premièrement, c'est indubitablement la position qui distingue le plus l'être humain, l'*homo erectus*, des autres animaux, plus particulièrement des primates. La position debout est la position de départ pour marcher, l'archétype du mouvement humain (à propulsion autonome). De plus, quand il est debout, l'être humain est physiquement plus fort et il a plus de contrôle et de résistance physique que quand il est assis ou, pire, couché. En outre, dans le domaine de la perception, être debout est également la position optimale : on peut mieux percevoir son environnement et, inversement, on est perçu plus facilement par des autres (cf. les expressions anglaises *stand out* et *outstanding*).

Tous ces éléments suggèrent que la position debout est la position optimale pour un être humain ; autrement dit, dans la position debout il est 'optimalement humain'.

Mais on pourrait alléguer encore d'autres arguments. Par exemple, si on demande à quelqu'un de dessiner un être humain, il le dessine debout. On observe également que c'est la position dans laquelle les livres d'anatomie présentent le corps humain. Finalement, comme on le verra dans mes analyses linguistiques, il y a beaucoup d'extensions, tant spatiales que métaphoriques, qui sont basées sur l'idée que la position debout est la position humaine canonique par défaut ou la position la plus fonctionnelle. En tenant compte de tous ces facteurs, on s'attend donc à ce que le statut privilégié de la position debout se manifeste dans la plupart des langues.⁴¹

⁴¹ L'étude de Gaby sur le kuuk thaayorre, une langue australienne, montre que ceci ne vaut pas pour toutes les langues, puisque dans cette langue le verbe *yan* « aller » est l'expression pragmatiquement non marquée pour parler de la localisation des êtres humains (cf. MPI Annual Report 2002 : 87). On reste néanmoins plus ou moins dans le même cadre de référence d'un être humain sur ses pieds.

De l'expérience de notre corps et de notre expérience sensorimotrice plus large émergent des images mentales abstraites (*image schemata*), p.ex. AVANT-DERRIERE, HAUT-BAS, etc. En interaction avec les spécifications linguistiques acquises lors de l'apprentissage de la langue, ces images abstraites motivent des extensions sémantiques d'expressions spatiales, dont les verbes de position cardinaux. Par exemple, l'expérience de la position canonique d'un être humain, se reposant sur ses pieds, motive l'extension de *staan* et de *stand* (bien que ce soit moins souvent le cas pour ce dernier) pour exprimer la position canonique d'une entité quelconque reposant sur sa base. Cette image abstraite est en fait très saillante pour le néerlandais, où ceci constitue une voie d'extension productive. La projection de l'image du corps humain sur d'autres entités animées ou inanimées, motivée par la perception (subjective) d'une analogie, est très répandue dans toutes les langues et n'est nullement limitée aux verbes de position. Je fais remarquer en passant qu'un des nouveaux projets de recherche au MPI concerne précisément la variation considérable dans la façon dont différentes langues divisent le corps humain. Leur étude analyse également les différentes extensions sémantiques qu'ont ces termes pour faire référence à d'autres types d'objets et leur degré de grammaticalisation (cf. en anglais, *bottleneck*, *the back of the church*, *the head of the department*, etc.).⁴²

Cette synthèse ne répétera pas toutes les extensions sémantiques des verbes de position en néerlandais et en anglais ; je renvoie aux articles spécifiques pour des discussions plus détaillées :

- [10] première publication (rédigée en anglais) sur *zitten*, *liggen* et *staan*
- [19] pendant néerlandais de [10], légèrement adapté ; ceci est la première publication du réseau schématique
- [20] reprend quelques idées de [10] en vue d'une discussion sur la difficulté de distinguer les emplois littéraux des emplois métaphoriques
- [7] publication (en anglais) qui discute les verbes de position causatifs *leggen*, *zetten*, *steken*, *stoppen* et *doen*
- [15] pendant français de [7] mais se distingue, entre autres, par l'inclusion des réseaux schématiques
- [3] publication en anglais qui traite des constructions aspectuelles néerlandaises *zitten/liggen/staan+te+V*
- [6] première publication (en français) qui parle de la disparition partielle des verbes de position en anglais

Il suffira de rappeler ici les généralisations les plus importantes. Les réseaux schématiques en [15] pourront être utiles pour mieux comprendre comment les

⁴² Cf. MPI Annual Report 2002 et 2003 (*body terms project*).

différents sens sont liés. Ces réseaux seront également intégrés dans l'ouvrage [2] en préparation. A la fin de ce chapitre (p. 76), la Figure 9 fournit une vue globale sur les trois réseaux.

Pour *staan* (et, dans une moindre mesure, pour *stand*, cf. supra) les deux extensions les plus importantes sont les suivantes :

- (1) BE ON ONE'S FEET $\Rightarrow$ BE ON ONE'S BASE
- (2) EXTEND VERTICALLY $\Rightarrow$ EXTEND MAXIMALLY ALONG ONE'S LONGEST AXIS

La première motive l'extension productive qui fait que le verbe est utilisé pour n'importe quel objet qui repose sur sa base, indépendamment de sa dimension verticale réelle. La deuxième, qui s'oriente plus vers la dimension réelle de l'objet en question, s'applique dans des cas où l'objet n'a pas de base ou quand il ne repose pas sur cette base. Bien que prototypique, l'orientation ne doit pas être du bas vers le haut (il peut y avoir une rotation mentale).

Plus que *staan/stand* ne le sont pour la dimension verticale réelle, les verbes *liggen/lie* sont axés sur la dimension horizontale, et ceci dans plusieurs sens. Les extensions les plus importantes peuvent être résumées comme suit :

- (1) BE ON ONE'S SIDES (human posture)
 - $\Downarrow$ NOT BE ON BASE WITH HORIZONTAL ORIENTATION (inanimate entities)
 - ($\Downarrow$ NOT BE ON ONE'S BASE)
- (2) GEOTOPOGRAPHICAL LOCATION (cities, buildings, etc.)
- (3) LOCATION OF DIMENSION-LESS ENTITIES
- (4) LOCATION OF ABSTRACT ENTITIES

Les deux premières tournent autour de la notion de dimension horizontale, comme cela est bien visualisé dans la Figure 2 en [15]. Les extensions (3) et (4) pourraient sembler non-usuelles. Dans mes analyses, je suis l'analyse de Serra Borneto (1996) (de *liegen* et *stehen* en allemand) selon laquelle il n'y a pas d'opération mentale qui 'trace' l'extension de l'objet à partir de sa base (*vertical scanning*) en l'absence de différenciation dimensionnelle. Ceci motive aussi certains usages métaphoriques du verbe où l'entité abstraite est conçue comme un objet symétrique.

Le verbe *liggen* (tout comme *lie*) est couramment utilisé dans des emplois métaphoriques, même dans des cas où l'on ne peut pas supposer une image motivante, p.ex. *De schuld ligt bij hem* litt. « la faute est couchée chez lui » (= « C'est lui qui est coupable »). En [7] j'ai suggéré trois explications possibles : (i) une conceptualisation de l'entité abstraite en tant que point, (ii) une conceptualisation en tant qu'entité qui manque de force pour se soutenir elle-même (comme des entités non-rigides) et (iii) l'idée souvent sous-entendue qu'il s'agit d'une entité concevable comme une

couverture qui pèse sur le Fond. On peut très bien imaginer que ces trois motivations se renforcent mutuellement, ce qui pourrait expliquer la saillance importante qu'a cet usage du verbe.

Pour les usages de *zitten*, comme clairement indiqué dans la Figure 3 en [15], il y a deux principes d'extension importants et productifs : l'un concerne l'idée d'être CONTENU (partiellement ou complètement) dans le Fond ; l'autre, l'idée d'être en CONTACT étroit avec le Fond. La posture ou la position de l'entité n'a pas d'importance dans ces cas. Pour le premier cas, où la Figure est contenue dans le Fond, *zitten* devient presque synonyme de *zijn* « être ». Par exemple, une personne se trouvant à la cave pourrait répondre à quelqu'un qui la cherche : *Ik zit in de kelder* litt. « Je suis assis dans la cave », bien qu'en règle générale cette personne ne soit pas assise. L'emploi de *zijn* est légitime dans ce contexte : *Ik ben in de kelder* « Je suis à la cave ». La grammaire de référence pour le néerlandais, le *Algemene Nederlandse Spraakkunst* (cf. Haeseryn *et al.* 1997), confirme la synonymie en disant que le verbe signifie dans ces contextes « een zich bevinden » (« se trouver quelque part »), position également adoptée par Leys (1985 : 275).

En opposition avec ce point de vue, je défends l'idée que *zitten* n'est pas devenu complètement synonyme de *zijn*, parce qu'il reste des différences d'usage subtiles. D'abord, on constate que *zitten* garde souvent des traces de l'idée de contact et/ou de contenu. Ceci explique pourquoi le verbe est souvent utilisé dans des contextes 'explicatifs', c'est-à-dire qui expliquent où la Figure se trouve. L'exemple de se trouver à la cave l'illustre très bien ; en choisissant *zitten* le locuteur explique qu'il se trouve à un endroit où l'autre ne l'aurait peut-être pas attendu. Il en découle que, l'usage de *zitten* a souvent une connotation négative (on est coincé, caché, etc.) ou que le verbe est utilisé dans des contextes où l'impossibilité de se déplacer est en jeu. Observons le contraste suivant :

- (8) a. Als ik in New York **ben**/(zit), zal ik een kadootje voor je kopen.
« Quand je serai à New York, je t'achèterai un cadeau. »
- b. Als ik in New York (ben)/**zit**, dan kan ik niet naar je feestje komen.
« Si je suis à New York, je ne pourrai pas venir à ta fête. »

Les parenthèses indiquent la variante qui intuitivement semble la moins probable, bien que les deux choix soient légitimes. Clairement, la différence est une question de tendances, pas de règles absolues. (L'exemple (59) en [3] illustre également bien ce point.) Cependant, l'hypothèse exacte sur les différentes tendances doit être poursuivie plus en détail [2].

En [3] j'ai suggéré que le caractère a-positionnel de *zitten* est la motivation pour des extensions particulières dans le domaine des constructions progressives. En

néerlandais, les trois verbes se sont tous partiellement grammaticalisés vers un semi-auxiliaire exprimant le progressif, un phénomène qu'on retrouve dans plusieurs langues du monde (voir Heine *et al.* 1991). Dans ces constructions progressives, l'événement en train de se dérouler est exprimé par un complément infinitif. En voici quelques exemples :

- (9) Het hele huis stond te schudden
La entière maison était debout à trembler
« Toute la maison tremblait. »
- (10) Het schip ligt te wachten aan de kade
Le bateau est couché à attendre à le quai
« Le bateau attend à quai. »
- (11) Een kikker zat te kwaken op een steen.
Une grenouille était assise à coasser sur une pierre
« Sur une pierre, une grenouille coassait. »

Un point principal qu'a voulu éclaircir [3], c'est qu'il n'y a rien dans ces utilisations qui ne découle logiquement de l'usage non-aspectuel des verbes. Prototypiquement, la position d'une maison est encodée par *staan*, celle d'un bateau dans l'eau par *liggen* et celle d'une grenouille par *zitten*. Par contre, il y a des usages aspectuels de *zitten* où le verbe complément exprime un mouvement incompatible avec la localisation statique exprimée par *zitten*. En voici deux exemples :

- (12) a. Wat zit ik hier toch rond te lopen? (att. pers.)
Que suis je assis ici donc à me balader
« Mais qu'est-ce que je fais ici à me promener ? »
- b. Ze zitten de hele tijd op en af te lopen
Ils sont assis tout le temps à arpenter
« Ils font des allers-retours tout le temps. »

Ces exemples vont plus loin dans la grammaticalisation aspectuelle, mais sont cependant limités à des usages relativement informels où il est généralement question d'un mouvement sans but qui reste à l'intérieur d'un certain endroit. On pourrait donc dire que cet usage concerne de nouveau une relation de contenu où la position réelle de la Figure est annulée. La notion d'inclusion dans ces usages est moins explicite que dans les usages non-aspectuels où elle est généralement exprimée par la préposition *in* (p.ex. *De brief zit in de envelope* litt. « La lettre est assise dans l'enveloppe »). Dans les usages aspectuels, au contraire, le 'contenant' est généralement indiqué par des mots comme *rond* (« autour de, en rond »), *heen en weer*, *her en der* (« ici et là »), *overal* (« partout »). En continuant la logique diagrammatique de la Figure 3 en [15], on pourrait représenter les situations encodées dans ces exemples comme dans la Figure 6 (non incluse dans [15], mais prévue pour publication dans [2]).

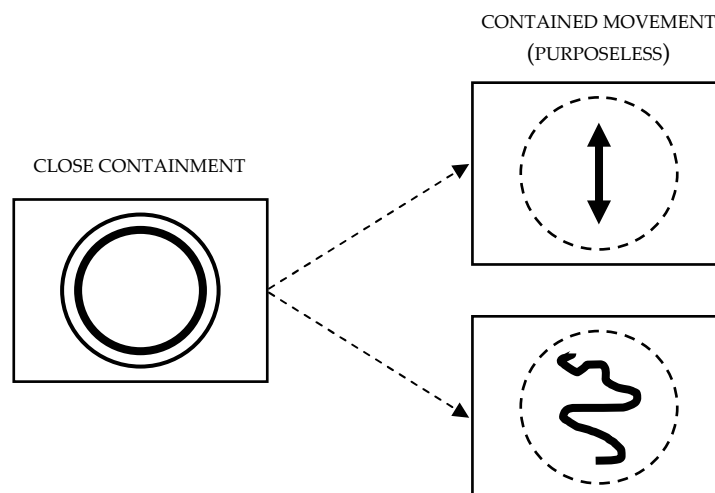


Fig. 6 : Extensions vers MOUVEMENT SANS BUT CONTENU avec *zitten*

En résumé, la notion d'inclusion reste une clef très importante pour comprendre cet usage de *zitten*. A plusieurs reprises, j'ai remarqué que cette notion se manifeste également dans des usages métaphoriques où l'inclusion abstraite est en jeu, p.ex. *in een groep zitten*, « être assis dans un groupe » (= être membre), *in een depressie zitten*, « être assis dans une dépression », etc. En faisant référence à la discussion dans l'introduction générale concernant la structure des catégories lexicales, on pourrait donc caractériser cette notion en termes d'un sous-schéma saillant qui regroupe un ensemble d'usages importants.

En fait, les extensions des verbes de position montrent bien le problème de distinguer les différents sens et la variabilité de groupement. Par extension, le problème concerne également la frontière entre emploi littéral et emploi métaphorique. Comme entrée en matière, prenons un exemple entendu récemment à la télévision flamande. Le contexte est le suivant : un météorologue est en train d'expliquer l'importance de l'exploration de Titan, une des lunes de Saturne ; la présence de certaines substances (entre autres, le méthane) dans le matériel constitutif de cette lune implique qu'on pourrait y trouver des formes organiques. Il dit la phrase suivante :

- (13) Dat we er levensvormen vinden zit er dik in, letterlijk en figuurlijk.⁴³
 « Que nous y trouvions des formes de vie est assez probable, littéralement et métaphoriquement. »

Il utilise l'expression idiomatique *het zit er dik in* (litt. « il est y assis gros/fort dedans »). Cet idiome exprime la probabilité en termes d'être contenu : si une chose est contenue,

⁴³ Interview avec Frank Deboosere, *De Laatste Show*, 17/01/2005.

elle est assez probable. L'adjectif/adverbe *dik* (litt. « gros, fort, ample ») renforce la probabilité.⁴⁴ On pourrait donc paraphraser cette idée comme « c'est largement contenu », signifiant que c'est assez probable. Ce qui est intéressant pour la discussion actuelle, à savoir la question de la polysémie, c'est que le météorologue ajoute *letterlijk en figuurlijk* « littéralement et métaphoriquement ». Comme la plupart des locuteurs natifs sans doute, il est donc conscient de la nature figée de cet usage de *zitten* pour exprimer la probabilité ; en revanche, il prend la notion d'inclusion, qui est à la base de ce transfert métaphorique, comme le sens littéral du verbe. La différence entre le sens prototypique « être assis » et le sens spatial plus large « être contenu dans un espace » est temporairement suspendue, les deux étant groupés sous le chapeau « sens littéral ». Il faut être prudent avec cet exemple, étant donné que les locuteurs utilisent souvent l'adverbe « littéralement » pour des constructions clairement métaphoriques, cf. également *He literally exploded with anger*, où le mot fonctionne sur le plan interpersonnel pour renforcer ou modifier l'acte illocutoire (« c'est vrai, je ne mens pas, il était (vraiment) fâché »). Cependant, l'exemple montre bien le problème analytique qu'a le linguiste à établir ce qui constitue un sens distinct ou pas. En fait, on peut dire que le problème de la polysémie ne concerne que l'analyste, les locuteurs eux-mêmes n'ayant guère de problèmes avec la multiplicité sémantique. Taylor (2003 : 647) remarque que ce paradoxe est dû au fait qu'on voit les sens d'un mot comme des réifications alors qu'ils sont de nature dynamique et variable, ce qui est exactement le point de vue d'une théorie d'usage comme celle défendue ici.

Cette fluidité s'applique également à la distinction entre usage métaphorique et littéral. En [6] et [20], j'ai représenté les différentes extensions des verbes de position comme suit.

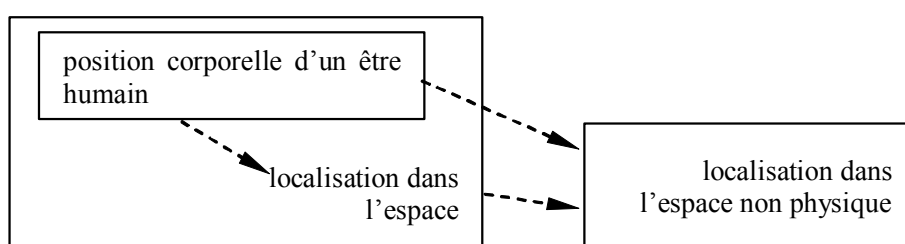


Fig. 7 : Schématisation des extensions sémantiques des verbes de position

⁴⁴ Ceci n'est qu'une grossière simplification de la motivation de l'expression et de la sémantique de *dik*. Je fais remarquer entre parenthèses que l'usage de ce dernier est le même que dans *dikwijls* « fréquent », dont la composition originale (*dik-wijl-s* « ample-moment-génitif », ce qui veut dire quelque chose comme « se produisant amplement pendant une période ») est devenue complètement opaque.

Ce schéma, qui n'est rien d'autre qu'une généralisation des réseaux plus détaillés en [15], présente trois types d'usages : (i) les usages *positionnels*, faisant référence à des postures différentes (et là aussi, il y a des variations, cf. [10 : 105-6] ou [19 : 97]), (ii) les usages *spatiaux*, décrivant la localisation et/ou l'orientation d'un objet quelconque, et (iii) les usages *métaphoriques*, qui concernent la localisation abstraite. Mais ce que la Figure 7 représente comme des boîtes bien définies et distinctes sont en réalité des catégories à frontières floues. Il peut y avoir, par exemple, différents degrés de métaphoricité. Prenons les deux usages suivants de *zitten*, renvoyant tous les deux à l'idée d'inclusion.

- (14) a. Het gokken zit bij hem in het bloed.
le pari est assis chez lui dans le sang
« Il a le pari dans le sang. »
b. Hij zit al enige tijd in een zware depressie
il est assis depuis longtemps dans une dépression lourde
« Il est dépressif depuis pas mal de temps. »

Le premier cas localise une Figure abstraite (une caractéristique de la personne) dans un Fond concret (le sang), le second situe une Figure concrète (une personne) dans un Fond abstrait (une dépression). Bien que les deux soient intuitivement métaphoriques, le premier est considéré moins métaphorique que le deuxième.

Une deuxième nuance aux divisions strictes suggérées par la Figure 7 sont des usages qui sont à la fois physiques et métaphoriques, selon le critère qu'on juge le plus important. Prenons un exemple simple. En néerlandais, quand on parle d'un texte sur papier, on le fait invariablement en termes de *staan* : on dit que le texte est « debout » sur le papier (voir [7] pour la motivation multiple de cette formulation). Cet usage se situe en fait entre les usages purement spatiaux et les usages métaphoriques. Il est spatial, étant donné qu'il explicite que le texte se trouve physiquement sur le papier, mais l'entité localisée n'est pas un objet physique dans le sens habituel. En outre, on retrouve souvent une extension vers le contenu qui n'est plus physique. On pourrait donc dire que les exemples suivants établissent un continuum allant du texte physique aux idées exprimées par le texte:

- (15) a. De tekst stond in grote letters op de affiche.
le texte était debout dans des grandes lettres sur l'affiche
« Le texte était écrit en grandes lettres sur l'affiche. »
b. Welke ideeën staan er in de tekst?
quelles idées sont debout dans le texte
« Quelles idées sont exprimées dans le texte ? »
c. Welke ideeën zitten er in de tekst?
quelles idées sont assises dans le texte
« Quelles idées sont exprimées dans le texte ? »

La première phrase renvoie au texte physique, les lettres, sur un support spécifique, l’affiche. Le contraste entre les deux dernières phrases réside dans la force du lien, tel qu’il est conçu entre les idées et les mots propres. L’usage de *staan* dans la première phrase exprime le sentiment que les mots représentent directement les idées ; ces dernières sont donc ‘localisées’ directement dans le texte et on pourrait en parler en utilisant une référence déictique concrète (p.ex. « premier paragraphe, ligne 2, 3^{ème} mot »). L’usage de *zitten* dans la dernière phrase exprime la notion d’inclusion ; par conséquent, le lien avec les mots propres est moins saillant.

L’usage de *staan* dans le contexte d’un texte imprimé s’est conventionnalisé au point que d’autres verbes ne sont guère acceptables pour exprimer la ‘localisation’ d’un texte (*‘De tekst bevindt zich op het bord* « Le texte se trouve au tableau » ; **De text is op een wit blad* « Le texte est sur une page blanche »). L’usage a donné lieu à des extensions vers d’autres types de support, p.ex. des photos sur une page, des icônes sur l’écran, des chansons sur un disque ou sur un CD. Le schéma LOCALISATION DE CHOSE IMPRIMEE est donc une sous-structure saillante dans le réseau de *staan*, comme les schémas d’INCLUSION et de CONTACT le sont pour *zitten*.

Les catégories sémantiques se présentent donc comme une structure radiale (cf. Lakoff 1987) où il y a des sous-structures saillantes qui à leur tour donnent lieu à de nouvelles extensions encore plus éloignées du point de départ. Dans l’optique Lakoffienne, la structure de la catégorie *staan* serait représentée comme suit :

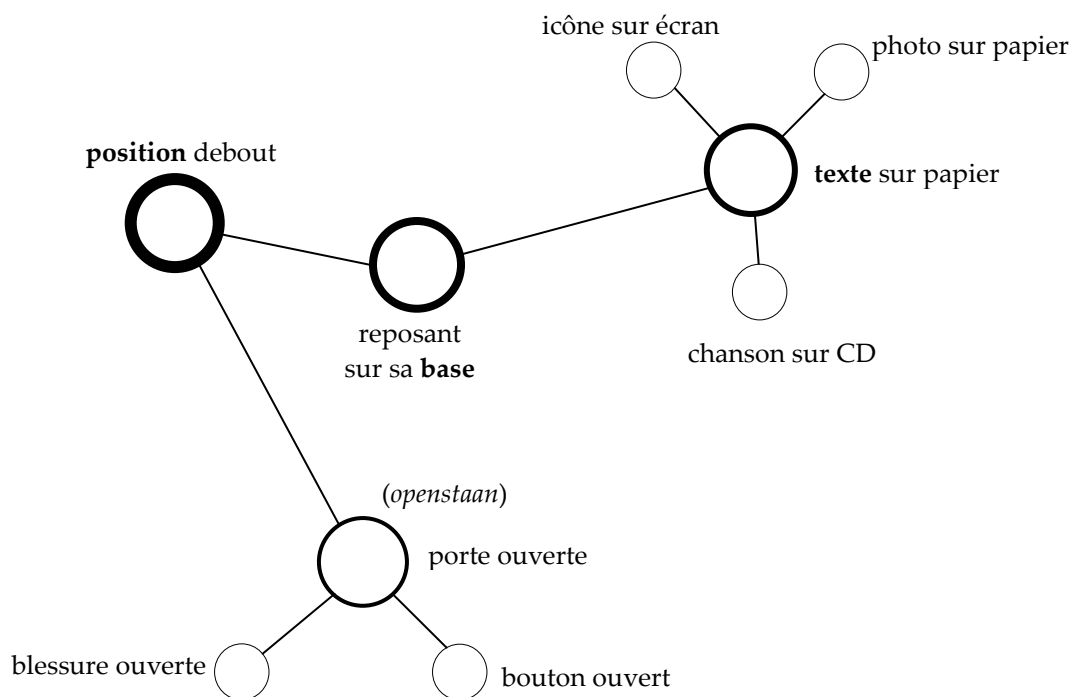


Figure 8 : Représentation radiale d’une partie de la catégorie dénommée par *staan*

La métaphore explicative que j'ai proposée en [20] est celle d'une carte routière où les routes locales s'orientent vers des centres locaux de taille variable (villages, villes, etc.) plutôt que directement vers la capitale du pays. Et tout comme les catégories conceptuelles, la structure routière s'adapte constamment aux besoins de ses utilisateurs. La représentation de la Figure 8 a donc également ses limites : non seulement elle simplifie les choses de façon considérable, mais elle réifie également des structures qui en réalité sont plus flexibles.

En résumé, le but général de mes analyses des verbes de position est de révéler les motivations sous-jacentes des extensions sémantiques diverses, dont plusieurs se situent dans notre expérience physique et culturelle du monde. A plusieurs endroits dans mes publications, on verra que ces patterns modèles expérientiels se manifestent dans tous les usages, y compris les usages métaphoriques et/ou idiomatiques. En [7 : 3.4], par exemple, j'ai décrit des images schématiques qui motivent certains usages métaphoriques des verbes de position (intransitifs et transitifs). On y lit que certains usages profilent la fonctionnalité, alors que d'autres se voient motivés par l'idée de contrôle et/ou de résistance ou par la notion d'(in)activité. Ce ne sont que quelques usages principaux (et productifs) ; il en reste encore beaucoup d'autres à intégrer dans les réseaux, ce qui sera un des buts explicites de [2].

2.3. Verbes de posture causatifs néerlandais

Comme il a déjà été évoqué dans l'introduction de ce chapitre, les langues germaniques distinguent formellement les verbes de position intransitifs des verbes de position transitifs. Cette opposition vocalique systématique est le résultat d'un processus d'*umlaut* qui a eu lieu en proto-germanique sous l'influence du suffixe causatif *-jan*.⁴⁵ Pour la facilité du lecteur, le tableau suivant reproduit celui fourni en [7] pour visualiser ces oppositions dans les langues germaniques.

⁴⁵ Les détails du processus d'*umlaut* ne sont pas cruciaux pour notre analyse. Il suffit de rappeler qu'il s'agit de la modification d'une voyelle (déplacement de la prononciation vers l'avant) sous l'influence d'un *i* ou *j* qui suit. D'autres reliques de ce type de changement se manifestent par exemple dans le paradigme du pluriel, cf. *man/men* (angl.) ; *Mann/Männer* (all.) ; *man/män* (suéd.). On note que les suffixes responsables (*-jan* pour les verbes causatifs et *-ir* pour le pluriel) ont disparu. De plus, en allemand par exemple, l'*umlaut* s'est grammaticalisé comme marque du pluriel pour certains substantifs qui n'ont jamais eu ce pluriel en *-ir* (p.ex. *Ofen / Öfen*). En néerlandais, comme en anglais, il ne reste que peu de traces pour quelques substantifs (cf. *schip/schepen* « bateau(x) ») et quelques verbes causatifs.

Swedish	German	Dutch	English
<i>sitta</i> <i>sätta</i>	<i>sitzen</i> <i>setzen</i>	<i>zitten</i> <i>zetten</i>	<i>sit</i> <i>set/put</i>
<i>stå</i> <i>ställa</i>	<i>stehen</i> <i>stellen</i>	<i>staan</i> <i>(stellen)</i>	<i>stand</i> <i>put/(stall)</i>
<i>ligga</i> <i>lägga</i>	<i>liegen</i> <i>stehen</i>	<i>liggen</i> <i>leggen</i>	<i>lie</i> <i>lay/put</i>

Tableau 2 : Les oppositions vocaliques pour les verbes intransitifs et transitifs

La description en [7] a différents buts. D'abord, elle vise à montrer, de nouveau, la motivation sous-jacente des usages des verbes transitifs en néerlandais. Deuxièmement, elle présente les correspondances et les différences entre les usages de ces verbes et ceux de leurs pendants intransitifs. Troisièmement, l'étude fournit une hypothèse pour le changement particulier que le paradigme néerlandais a subi : le verbe *zetten*, qui est formellement le pendant transitif de *zitten*, a évolué vers le causatif de *staan*.

Cette hypothèse, bien que plausible, n'a pas encore été vérifiée sur la base d'une étude diachronique détaillée, une chose pourtant souhaitable. En fait, cette analyse figurera dans le cadre d'un nouveau projet de recherche (ACI Jeunes Chercheurs) que je suis en train de monter en collaboration étroite avec Caroline David (Université de Montpellier III) qui sera le responsable scientifique du projet. Un des axes de ce projet, décrit plus en détail dans le chapitre suivant, sera une recherche diachronique approfondie sur ce changement paradigmatique.

L'analyse en [7] présente également l'avantage d'utiliser un corpus de taille importante pour l'étude de *near-synonymy*. Suite au changement paradigmatique de *zetten*, les verbes *steken* et *stoppen* se sont introduits dans le système pour exprimer l'idée d'une inclusion provoquée « mettre dedans ». Bien que ces deux verbes partagent pas mal de traits, les données de corpus révèlent qu'ils ont une 'niche' prototypique différente, conformément à leurs origines étymologiques distinctes. De plus, intuitivement, on pourrait dire que les deux verbes ont une répartition géographique différente (*steken* étant plus répandu dans la variante belge), mais les données de corpus disponibles n'ont pas pu le prouver statistiquement. Ceci pourrait faire l'objet d'une étude sociolinguistique supplémentaire.

En résumé, bien que les distinctions décrites dans mes analyses soient valables et s'appliquent à la langue néerlandaise en général, elles pourraient être affinées grâce à une perspective sociolinguistique. Cette perspective n'a jamais été le but de mes analyses, où l'idée principale a toujours été que tout usage est incorporable dans le réseau sémantique, quelle que soit l'origine ou la préférence régionale de cet usage. Certes, dans une théorie d'usage propre, ces variations régionales méritent également une analyse approfondie, mais laissons maintenant ces considérations de côté afin de porter notre attention sur les différences entre l'anglais et le néerlandais et avec d'autres langues germaniques.

2.4. Verbes de position anglais

L'espace sémantique couvert par les verbes de position néerlandais est beaucoup plus vaste que celui couvert par leurs équivalents anglais. On rappelle également qu'en anglais l'usage de verbes de position n'est plus obligatoire quand on veut exprimer la localisation spatiale (pour les verbes intransitifs) ou la localisation provoquée (pour les transitifs), alors qu'en règle générale ils le sont en néerlandais. Cela étant, bien qu'on puisse trouver des exemples en anglais comparables à ceux en néerlandais, l'usage spatial (non-positionnel) de *sit*, *lie*, et *stand* sera généralement jugé comme marqué, émanant d'un style narratif peut-être archaïsant ou limité à des usages idiomatiques, p.ex. *His hair stood on end* (domaine où le néerlandais apparaît plus ouvert à la variation).⁴⁶

Des analyses comparatives détaillées restent encore à faire (voir également le chapitre suivant), mais quelques suggestions concernant les divergences et les convergences peuvent toutefois être évoquées ici. La partie qui suit résume donc des idées en plein développement qui n'ont pas encore été publiées en détail, à part l'analyse de *stand* en [6] et des communications (p.ex. [39]). Des descriptions comparatives et/ou diachroniques plus détaillées ([25], [37]) sont en préparation.

La première observation que j'aimerais faire concerne le parallèle entre *staan* et *sit* en référence à la position d'objets inanimés. Prenons comme point de départ l'observation que fait Rice (2002 : 61) :

any English speaker, when confronted with the test sentence *I thought I left my coffee cup _____ here. Have you seen it?* and forced to choose between the three verbs [*sit/lie/stand*], would not hesitate to supply *sitting* here.

La variante néerlandaise de ce test *Ik dacht dat ik mijn koffiekopje hier had laten _____*. *Heb jij het ergens gezien?* incitera tout locuteur néerlandophone à compléter la phrase sans hésitation avec *staan*. Les deux langues opèrent sur deux principes différents : le néerlandais s'appuie sur la présence d'une base sur laquelle repose la tasse dans sa position canonique, alors que l'anglais a élargi l'usage de *sit* « to refer to a stationary position of the entity, but with a nuance suggesting that the entity is underutilized, out of use, useless, etc. » (Newman 2002a : 19). C'est pourquoi Newman suggère le terme « *non-activity 'sit'* » pour ce type d'usage. Cette nuance d'inactivité de *sit* n'est pas du tout associée à *staan*, qui renvoie tout simplement à la position canonique de l'objet. La différence apparaît déjà dans la formulation du test fournie par Rice « forced to choose between the three verbs » ; dans une situation moins forcée, le locuteur anglophone aurait utilisé la copule *be*. Pour ce qui est de l'idée

⁴⁶ Il va de soi que la mesure dans laquelle une entité est idiomatique (ou par contre, analysable) est variable.

d'inactivité, si le locuteur néerlandais veut l'exprimer, il doit ajouter des expressions plus explicites. Une construction typique serait la combinaison *staan+te+staan*, p.ex. *Wat sta je daar te staan?* litt. « Quoi es-tu debout là à être debout ? » qui, selon le contexte, reproche à l'allocutaire de rester inactif, de dévisager l'autre, de traîner, etc. Dans certains contextes, on peut même utiliser le verbe *liggen* pour exprimer la non-fonctionnalité. Par exemple, même si mon portable est posé sur sa base sur le lit, la question en (16) pourrait être possible.

- (16) *Waarom ligt je laptop daar op bed?*
 pourquoi est couché ton portable là sur lit
 « Que fait ton portable sur le lit là ? »

L'usage de *liggen* implique non seulement que le portable ne se trouve pas dans sa position fonctionnelle normale (il est probablement encore éteint) mais également qu'il ne se trouve pas sur le Fond habituel, p.ex. un bureau ou une table ; ces deux caractéristiques étant étroitement liées. *Liggen* et *staan* s'opposent donc également sur le plan fonctionnel. Apparemment, les verbes russes *ležat* « être couché » et *stojat* « être debout » ont une opposition de fonctionnalité comparable ; ceci a amené Rakhilina (2000) à caractériser ces verbes comme des verbes *non* locatifs, une position qui cependant me semble exagérée.

La deuxième observation que j'aimerais faire ici, c'est que dans le domaine des usages spatiaux, les divergences ne sont pas identiques pour tous les verbes. Alors que *staan* et *stand* partagent encore certains usages, l'évolution de *zitten* vers des usages qui profilent l'idée d'inclusion ou de contact est propre au néerlandais et n'est pas partagée par l'anglais. Les verbes *liggen* et *lie* partagent, en revanche, un bon nombre de contextes spatiaux : la localisation d'objets plats, d'objets ronds, d'objets non-rigides. Ceci serait dû au fait que pour les deux langues la dimension horizontale réelle reste une motivation saillante pour *liggen/lie*, alors que pour les deux autres verbes les motivations résident dans des images schématiques plus éloignées des dimensions réelles.

La troisième chose qui est assez frappante quand on compare les deux langues, c'est qu'elles partagent pas mal d'usages métaphoriques et/ou idiomatiques. Tant en anglais qu'en néerlandais, des entités abstraites sont souvent décrites comme « couchées » (comparons par exemple *The responsibility lies with you* et *De verantwoordelijkheid ligt bij jou*). De même, les notions de résistance, de contrôle et de support motivent plusieurs usages métaphoriques comparables de *staan* et de *stand* (par exemple *We stand behind you* et *We staan achter jou*). Comment peut-on expliquer ce chevauchement pour des usages métaphoriques alors que ce n'est pas le cas pour les usages spatiaux ? Cela semble bizarre à première vue, mais ces deux éléments sont pourtant liés. Avant de

pouvoir répondre à la question des emplois métaphoriques, il faut cependant regarder de plus près la disparition partielle de verbes de position.

Mes analyses diachroniques préliminaires, basées sur l'*Oxford English Dictionary* (dorénavant OED), suggèrent qu'il s'agit bien d'une disparition. Les emplois donnés dans l'OED suivent une logique tout à fait comparable à celle qui gère les usages néerlandais. [6] discute de tels usages pour *stand*; en voici quelques-uns pour *sit* qui, dans une perspective contemporaine, sont beaucoup plus marqués.

- CANONICAL POSTURE OF BIRDS, FROGS, INSECTS, 0-peds
 - (17) a. All maner of fowlys that sytt in trees. (1486, Bk. St. Albans d ij b)
 - b. ... one frogge þat sit at Mulne vnder cogge. (c1250, Owl & Night. 86)
 - c. How the Bee Sits on the Bloom. (1667, Milton P.L. v. 25)
 - d. Wormes and serpentes on hem seeten. (13., Pains of Hell (Vernon MS.) 217)
- (CLOSE) CONTAINED (SPATIAL & METAPHORICAL)
 - (18) a. The village of Cocurès, sitting among vineyards and meadows. (1879, Stevenson Trav. Donkey 179)
 - b. Which Ring..where it on a finger sat [etc.]. (1390, Gower Conf. II. 23)
 - c. Slots must be cut in the bottom half of them [sc. the horizontal pieces] where they meet the posts, so that they will sit nicely. (1958, Listener 28 Aug. 309/3)
 - d. Mark you what spirit sits in St. Johns eyes? (1821-2, Shelley Chas. I, ii. 34)
- CLOSE CONTACT (SPATIAL & METAPHORICAL)
 - (19) a. It wole make hise heeris longe & make hem sitte faste. (c1400, Lanfranc's Chirurg. 188)
 - b. A Coat that sits close to the Body. (1687, Miège Gt. Fr. Dict. ii. s.v.)
 - c. My sekenes sat ay so nigh my herte. (c1402, Lydg. Compl. Bl. Knt. 18)

Il y a même des variations qui évoquent celles mentionnées pour le néerlandais (cf. l'exemple du beurre qui est 'debout, couché ou assis' dans le frigo) :

Figure = village

- (20) a. The evylle Town, that sytt toward the ende of Hungarye. (c1400, Mandeville (1839) i. 7)
- b. The toune standeth lowe, and the Ryver passeth thorough. (1548, Hall Chron., Edw. IV, 233 b)
- c. The which tenement sytt and lyyth by ye tenement of John Clerk. (1504, Bury Wills (Camden) 102)

Figure = corps céleste

- (21) a. The same wyse maistousen..wheither the sterre sitte est or west or north. (c1391, Chaucer Astrol. ii. §33)
- b. And the sunne and the mone stoden, to the tyme that [etc.]. (1382, Wyclif Josh. x. 13)

Figure = vent

- (22) a. If the winde *stande* in that doore, it standth awry. (1546, J. Heywood Prov. (1867) 56)
- b. When the wind *sitteth* West, it is alwaies rain. (1610, Holland Camden's Brit. 587)
- c. When the East wind began to *lie*, which for certeine daies had blustred and raged. (1600, Holland Livy xxv. 569)

Une explication plus détaillée de ces emplois et de ces variations fera l'objet de l'article [25] et on ne va pas trop s'étendre sur le sujet ici. Il reste encore à déterminer si et dans quelle mesure ces emplois étaient répandus et/ou productifs comme ils le sont encore en néerlandais contemporain (et dans les autres langues germaniques). L'OED mentionne quelques constructions à valeur aspectuelle (surtout ingressive, p.ex. *He stood to lose 20 thousand pounds*), ce qui pourrait signaler leur statut grammaticalisé, selon l'hypothèse de Kuteva (1999) qui dit que l'auxiliation vers des constructions aspectuelles ne se manifeste qu'après que ces verbes sont devenus des verbes locatifs canoniques, c'est-à-dire, quand ils fonctionnent comme l'expression usuelle de la localisation de tout objet.

En [6], j'ai suggéré deux hypothèses plausibles, à creuser encore, qui pourraient expliquer la disparition partielle des verbes de position, qui a surtout affecté, on le rappelle, les emplois spatiaux.

La première hypothèse part du constat que l'anglais a emprunté au français beaucoup de verbes de mouvement (*enter, exit, descend*) et de localisation (*posit, place, locate*, etc.). Ce codage de la trajectoire dans le verbe est atypique pour les langues germaniques, qui utilisent généralement des particules à cet effet (*walk in(to), stumble down, sit up*, etc.), le verbe exprimant un événement auxiliaire, comme la manière ou la cause (voir Chapitre 3). La présence de ces verbes d'origine romane dans le lexique anglais peut avoir contribué à la disparition partielle des verbes de position. Cependant, cette hypothèse n'explique pas pourquoi cette disparition a affecté les verbes de position cardinaux plus que les verbes de mouvement.

D'où la deuxième hypothèse, qui lie la perte des verbes de position à des changements aspectuels internes, à savoir l'émergence de la forme en *-ing* qui coïncide avec la disparition graduelle des verbes de position. Je dois la suggestion de cette hypothèse à une remarque de Jacqueline Guéron après ma communication [61] lors des journées d'études organisées par SESYLIA (Paris3) tenues à Bergerac en septembre 2003. En combinaison avec la communication qu'a présentée Dominique Boulonnais sur l'émergence de la forme en *-ing* au même colloque, cette observation a été le « déclic » pour la poursuite de cette hypothèse.

L'émergence de la forme en *-ing* a fait que l'anglais a évolué vers une nouvelle opposition sémantique : la forme simple, qui exprime un état ou un événement stable,

s'oppose à la forme *be+ing*, utilisée pour faire référence à des événements ponctuels, des événements en cours, des événements temporaires ou des événements liés au moment de locution.⁴⁷ Il en découle que la forme en *-ing* n'est guère compatible avec des états, cf. **There is existing a god, *He's resembling his father, *You were being asleep*. Les « verbes locatifs » (p.ex. *sit, lie, stand, hang, squatch, perch*) présentent une exception notoire, parce que, contrairement aux autres verbes exprimant des états (p.ex. des états mentaux), ils permettent la forme en *-ing* (« [they] are not allergic to the progressive morphology » Bertinetto 1994 : 403).

Les données de l'OED suggèrent que la possibilité de cette forme pour ces verbes est assez récente ; l'hypothèse que j'avance est donc que quand la forme en *-ing* a commencé à s'installer, elle était limitée à des événements dynamiques et exclue pour les verbes locatifs eux aussi. Cette 'incommodité sémantique' trouve un corrélat plus fort dans d'autres langues, comme le néerlandais ou le français, par exemple, où une construction progressive continue d'être exclue avec ces verbes (**Ik ben aan het liggen/zitten/staan/hangen* 'Je suis en train d'être couché/assis/debout').⁴⁸ Pourquoi la forme en *-ing* est-elle néanmoins devenue possible en anglais pour les verbes locatifs (mais pas pour les autres verbes d'état) ? De nouveau, les données de l'OED suggèrent que l'apparition de la forme en *-ing* pour ces derniers n'a eu lieu qu'après que le nouveau système aspectuel s'est bien mis en place et après qu'il a donné lieu à la nouvelle distinction sémantique basée sur les notions « ± temporaire » versus « ± agentif » (cf. Bolinger 1971, Dowty 1974, Mufwene 1984). Cette distinction, qui n'existe pas dans les autres langues germaniques, est à la base de l'opposition sémantique connue entre *The statue stands in the park* (situation permanente) et *The statue is standing in the park* (situation temporaire). L'anglais permet encore l'usage de *stand* (même à la forme simple) pour décrire la localisation d'un objet sur sa base (p.ex. *The car stood in the dealer's yard*), de même qu'il permet *set* pour exprimer qu'on place une entité sur sa base (p.ex. *Everywhere he set the glass, a small puddle would appear*) ; cependant, ces usages semblent être typiques d'un registre plus littéraire, voire guindé.⁴⁹

Bien que plausible, cette hypothèse devrait être poursuivie dans une étude diachronique plus approfondie ; cela est aussi prévu dans le cadre du nouveau projet

⁴⁷ Ceci n'est qu'une caractérisation simplifiée de l'usage de la forme simple et de la forme *be+ing* ; elle suffira toutefois pour clarifier l'hypothèse en question.

⁴⁸ Quand ces verbes font l'objet d'une interprétation dynamique, la construction progressive devient possible ; p.ex. *Ik ben maar wat aan het rondhangen*, « Je suis en train de flâner un peu ».

⁴⁹ Cf. Newman qui fait la remarque suivante à propos de la phrase *A Chinese statue stands on the piano* : « [it] sounds to me rather stilted, more literary than colloquial, a little pretentious almost » (2002b : 8-9).

de recherche sur les verbes exprimant la localisation provoquée, décrit plus en détail dans le chapitre suivant.

Comme déjà mentionné ci-dessus, cette évolution n'a pas affecté les usages métaphoriques dans la même mesure. Ceci vaut également pour les verbes causatifs *set* et *lay*, qui semblent avoir évolué vers des emplois qui concernent respectivement « CAREFUL PLACEMENT » et « HORIZONTAL (COVERAGE) ». La première notion a donné lieu à des extensions qui décrivent la position fonctionnelle de l'entité déplacée, aussi dans le sens métaphorique (p.ex. *set the alarm clock*), une piste d'extensions qui vaut également pour *zetten* en néerlandais (voir [7]). Une comparaison plus détaillée de *leggen/zetten* avec *lay/set* fait l'objet de l'étude collaborative [37].⁵⁰

La dernière observation concerne des divergences constructionnelles. La description ci-dessus a présenté l'anglais comme l'exception dans les langues germaniques, pour lesquelles le néerlandais a été pris comme modèle. Ceci n'est pas complètement correct, pour la simple et bonne raison que dans le groupe des langues germaniques le néerlandais semble être allé le plus loin dans son élargissement de l'emploi des verbes de position. De plus, sur le plan constructionnel, l'anglais partage avec les autres langues germaniques la construction de coordination verbale de type *she sits and reads* (cf. le suédois *Hon sitter och läser*), alors que dans ce domaine aussi le néerlandais a suivi une évolution particulière vers une structure à complément infinitif, p.ex. *Zij zit te lezen* « elle est assise à lire » (voir [3]).

Dans le domaine syntaxique, on observe cependant des particularités qui distinguent de nouveau l'anglais des autres langues germaniques, à savoir le fait que les verbes *sit*, *lie* et *stand*, à l'origine intransitifs, peuvent être utilisés dans des constructions transitives. En voici quelques exemples, tous, sauf (24c), tirés d'une recherche par Google :

- (23) a. She picked him up and **stood** him against the wall.
<http://bbstories.takethepitch.com/Stories/329.htm>
 b. The man crept slowly and **stood** himself against the tower side.
<http://lilgryph.sitesled.com/docs/tree.htm>
 c. Eggs can be **stood** on end at the equinox
<http://www.clarkfoundation.org/astro-utah/vondel/equinoxver.html>
 (24) a. We **sat** the woman [...] in a straight-back chair
www.omegafaith.org/holeinchest.htm
 b. What's the rule? Oh, yes, you **sit** yourself down--s, i, t. But you **set** something else down--s, e, t.⁵¹

⁵⁰ Pour une discussion détaillée des verbes de placement en anglais, voir David (2003).

⁵¹ Alors que certaines sources disent explicitement que cet usage transitif de *sit* est « substandard », cet exemple figure dans un e-manuel américain pour aider les enfants à améliorer leur orthographe (niveau *4th grade*) (éd. Pearson Scott Foresman). L'usage *sit*

<http://www.everydayspelling.com/grade4/scripts/4unit6les35.html>

- c. Mother *sat* the baby up. (Davidse 1999 : 62)
- (25) a. She *lied* the baby on a near by bio bed
<http://www.freelists.org/archives/usscervantes/05-2003/msg00005.html>
- b. Dom *lied* himself down on the wooden floor gradually
<http://faithdespair.abience.net/fiction/domlijahfics/fbtm.htm>
- c. This time I *lied* the board just out of the box on my bed
mainegamers.com/modules.php?name=Forums&file=viewtopic&t=953&start=90

Il y a plusieurs remarques à faire à propos de ces exemples. D'abord, il est clair que dans tous ces usages, il s'agit bien d'un événement dynamique où quelqu'un ou quelque chose est mis dans une certaine position. Cette dynamique se voit souvent renforcée par les particules *up* et *down*, qui figurent assez fréquemment dans ces emplois transitifs. D'un point de vue normatif, on a souvent considéré ces emplois transitifs comme des « fautes » qui sont le résultat d'une confusion avec les verbes transitifs *set* et *lay*, dont la forme est effectivement assez semblable. Ce raisonnement ne tient pas vraiment la route dans une théorie qui prend l'usage actuel comme point de départ, surtout quand on voit que cette 'confusion' s'est produite depuis les premières attestations dans l'OED jusqu'à maintenant.⁵² Donc, ces conversions semblent plutôt être le résultat d'un besoin réel qui ne se manifeste pas dans les autres langues germaniques, où les pendants causatifs restent bien ancrés dans l'usage. Par exemple, pour toutes les phrases de (23) à (25), le néerlandais et le suédois exigent respectivement les verbes transitifs *zetten/leggen* et *ställa/sätta/lägga*.

En anglais contemporain, ces usages semblent se produire le plus souvent dans des contextes où des entités animées ne contrôlent plus leur position corporelle. Ces usages peuvent être conçus comme le résultat d'un processus d'ergativisation, comme le caractérise Davidse (1999), qui parle d'une « *instigation of action* ». Celle-ci implique essentiellement la réinterprétation d'un processus intransitif en tant que processus causatif (« *instigatable* ») ; elle motive également des constructions comme *He jumped the horse*, *He bled the patient* ou *He walked the dog* (voir également Davidse & Geyskens 1998).

Une question qui reste ouverte est de savoir si pour les verbes *sit*, *lie* et *stand* cette ergativisation s'est produite comme une sorte de compensation pour la perte partielle des usages positionnels de *set* et *lay* ; ceci expliquerait pourquoi les constructions transitives avec *stand* sont plus fréquentes qu'avec *lie*, puisque le pendant causatif de

yourself down est mentionné dans *Longman's Contemporary English Dictionary* comme emploi accepté du verbe.

⁵² Cf. l'OED qui dit à propos des formes transitives de *stand* : « Originating from the conversion of an indirect into a direct object, from the omission of a prep., or from intrans. uses with cognate object. »

celui-ci, *lay*, incorpore encore plus d'information positionnelle et spatiale que *set*, dont la sémantique concerne plutôt le domaine de la fonctionnalité. Ces emplois contemporains semblent se distinguer des emplois transitifs des périodes précédentes, où il s'agissait surtout d'usages faisant référence à l'arrêt de mouvement (p.ex. *The young man cried out, 'They dare not stand us', and followed at full speed*, 1770) ou d'usages métaphoriques impliquant surtout la notion d'ENDURANCE (p.ex. *Like a great Sea-marke standing euery flaw*, 1607 ou *He that serves a Prince must expect, and be contented to stand, all fortunes*, 1667), dont plusieurs constructions transitives idiomatiques contemporaines ont été dérivées (p.ex. *stand the test of time*, *stand one's ground*, *stand a noise*, etc.). Un approfondissement de cette question fera également partie de l'étude diachronique plus large incorporée dans le projet ACI déjà mentionné.

2.5. Conclusion

Mes études sur les verbes de position en néerlandais démontrent les différentes motivations derrière leurs emplois qui, à première vue, semblent aléatoires et chaotiques. Ces motivations sont souvent basées sur notre expérience spatiale quotidienne. Ceci n'implique nullement que ces usages soient *a priori* prévisibles ou universels. Leur ancrage dans l'expérience facilitera néanmoins l'apprentissage de ces structures parce qu'elles auront du sens pour l'apprenant. On n'est pas surpris de voir que des emplois comparables se manifestent dans d'autres langues non-apparentées.

Mes analyses ont aussi permis de mettre en évidence le fait que les catégories sémantiques nommées par les verbes de position (intransitifs et transitifs) se présentent comme ayant une structure interne complexe, structurée autour de prototypes bien définis mais incorporant également des sous-structures saillantes qui aident à structurer des régions internes à la catégorie. Certaines d'entre elles ont un lien identifiable avec le prototype ; par exemple, pour *staan*, le lien entre « ETRE SUR SA BASE » et le prototype de la catégorie est assez saillant. Pour d'autres, le lien est plus faible, p.ex. le texte décrit comme 'debout' sur le papier. Pour reprendre les termes de Tuggy, dans ce dernier cas, le sous-schéma est plus saillant que le schéma général qui représente le lien avec le prototype.

Plus récemment, l'anglais a été incorporé dans cette étude sur les verbes de position, suite à la ressemblance que j'avais constatée entre les usages en néerlandais contemporain et ceux permis en anglais à des périodes antérieures (principalement avant le 19^{ième} siècle). Il s'agira de déterminer, dans des études futures, (i) si la perte partielle est vraiment liée au changement du système aspectuel en anglais et (ii) si l'ergativisation observée surtout pour *stand* et *sit* (moins pour *lie*) est une sorte de compensation pour cette perte.

Pour le néerlandais aussi il reste encore des points à élaborer, surtout dans deux domaines. D'abord, un bon nombre d'usages idiomatiques n'ont pas encore été traités.

Ils seront intégrés dans la description plus détaillée en [2]. Ensuite, un complément de l'article [3] sur les structures aspectuelles avec des verbes de position (*liggen/zitten/staan+te+V*) est en préparation ([23]). Il comparera l'emploi de ces constructions (« *postural progressives* ») avec une autre construction progressive en néerlandais, *aan het V zijn*, litt. « être à la V » (appelée la « *prepositional progressive* »). L'argument présenté en [23] servira à montrer que la première construction concerne des événements atéliques, figurant dans des descriptions spatiales, alors que la progressive prépositionnelle renvoie à des événements téliques avec une focalisation maximale sur l'action elle-même.

La collaboration étroite avec Marc Miceli, doctorant à l'Université Catholique de Louvain-la-Neuve, dont la thèse est consacrée principalement (mais pas exclusivement) à l'acquisition du néerlandais par des francophones, sera une source importante pour étoffer ces futures études. Ces recherches s'inscrivent également dans les études typologiques décrites au chapitre suivant.



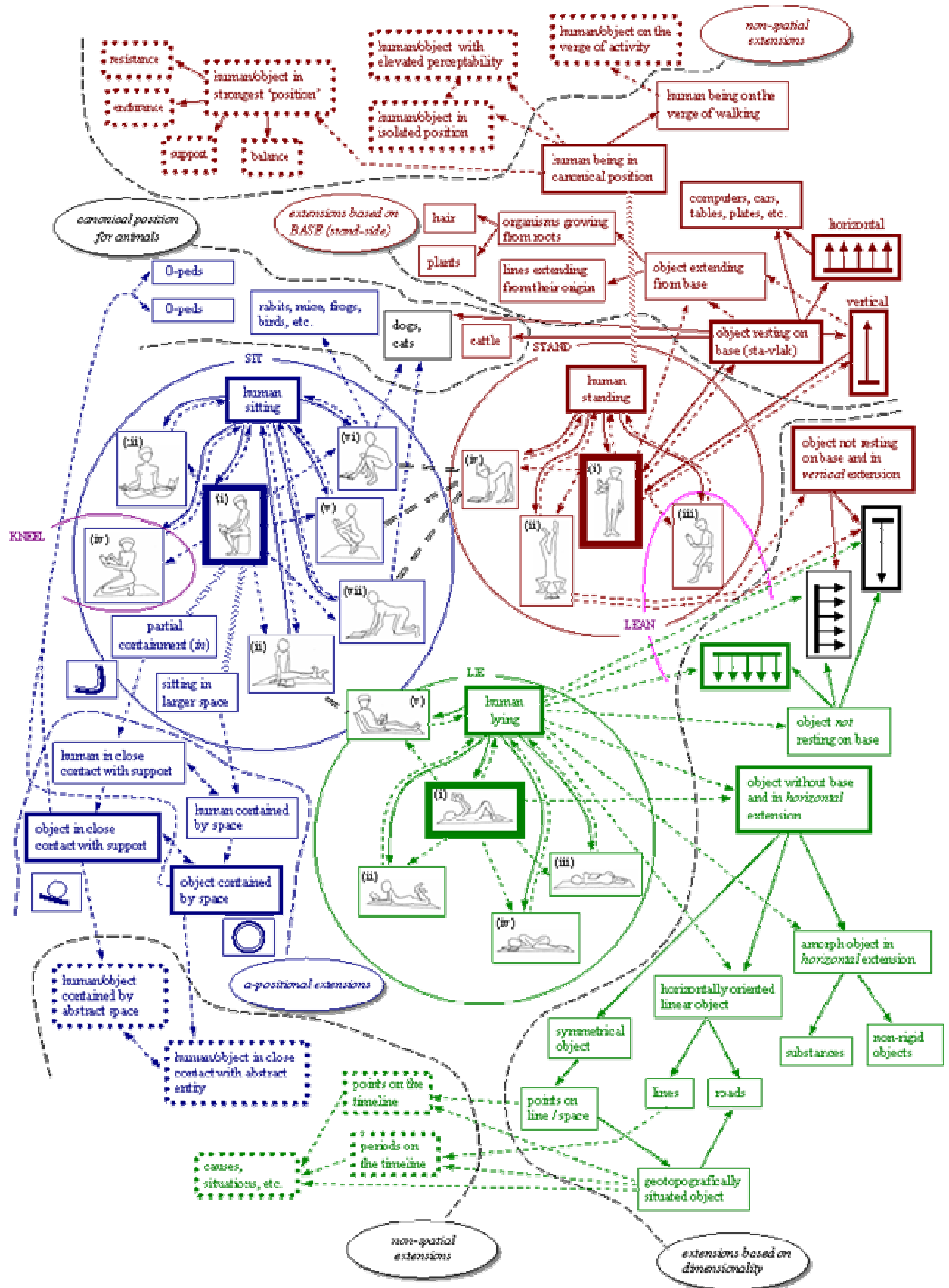


Fig. 9 : Réseau schématique pour *liggen*, *zitten* et *staan* © Maarten Lemmens & Jan Vanstechelma (2001)

CHAPITRE 3

LA TYPOLOGIE SEMANTIQUE

3.1. Introduction

Les deux chapitres précédents ont décrit des analyses généralement limitées à une seule langue (l'anglais ou le néerlandais). Ce chapitre présente des études en cours et en chantier qui prennent un point de vue comparatif plus explicite ; elles s'inscrivent dans le cadre plus large de la typologie sémantique, qui étudie la manière dont différentes langues (souvent non apparentées) expriment des concepts similaires.

Dans une perspective plus générale, la typologie sémantique s'interroge sur l'existence d'universaux sémantiques, des structures conceptuelles que l'on retrouverait dans toute langue. La recherche de ces concepts universaux a été une tentative récurrente au cours des 40 dernières années. Jusqu'à aujourd'hui, certains linguistes adoptent l'idée que « thought is a mental function completely separate from language » (Jackendoff 1996 : 2) et que, par conséquent, la structure sémantique qui représente ces pensées est (partiellement) universelle (cf. l'idée de Pinker 1994 qu'il existe une sémantique conceptuelle universelle). Cependant, des publications récentes ont critiqué l'existence d'une telle sémantique universelle, démontrant que des langues différentes découpent le domaine sémantique de manière divergente (cf. Gumperz & Levinson 1996, Bowerman 1996).

Les recherches en typologie sémantique de ce type ont principalement été appliquées dans le domaine de l'espace, et ce pour des raisons évidentes. L'expérience de l'espace est fondamentale pour la cognition humaine et elle semble être universelle, ainsi que concrète : l'être humain se positionne et se déplace dans l'espace et il perçoit d'autres entités qui s'y positionnent ou le traversent. De plus, le système linguistique pour exprimer les relations spatiales « provides the core structuring principles for many meanings that are not fundamentally spatial » (Choi & Bowerman 1991). Des études typologiques sur la façon dont les langues expriment les relations spatiales (entre autres, Levinson 1996 ; Bowerman 1996 ; et Slobin 1996a, 2004) ont montré que « the differences between the languages turn out to be so significant as to be incompatible with stronger versions of the universal conceptual categories hypothesis » (Levinson & Meira 2003 : 485).

L'opposition entre les « universalistes » et les « variationnistes » a été discutée brièvement dans l'introduction de ce document de synthèse et on ne va pas y revenir ici. Ce qui mérite cependant d'être mentionné, c'est que récemment ces discussions sur la diversité linguistique ont rouvert le débat concernant la relativité linguistique (la

fameuse hypothèse de Sapir-Whorf), qui dit que les langues conceptualiseraient de manière différente des données d'expérience qui elles-mêmes sont universelles parce qu'elles suivent des principes psycho-physiologiques qui sont les mêmes pour tous les humains (les « isolats d'expérience » de Whorf). Donc, poussés par leurs grammaires, des locuteurs de langues différentes sont amenés à des conceptions différentes d'actes d'observation extérieurement similaires.

La relativité linguistique est une question vivement débattue, tant en linguistique qu'en psychologie.⁵³ On note que dans la formulation de Langacker, la Grammaire Cognitive ne postule pas une vue relativiste forte :

[Languages] differ in the imagery that speakers employ when conforming to linguistic convention. This relativistic view does not per se imply that lexicogrammatical structure imposes any significant constraints on our thought processes—in fact I suspect its impact to be rather superficial. [...] The conventional imagery invoked for linguistic expression is a fleeting thing that neither defines nor constrains the contents of our thoughts. (Langacker 1991a : 12)

La construction du sens (*construal* dans la terminologie de Langacker) est contrainte par les conventions linguistiques mais également par l'expérience qui, elle, est universelle.

Les projets présentés ici se situent en fait pleinement dans le débat concernant la relativité linguistique, comme le montreront les descriptions ci-dessous (ainsi que les descriptifs dans le volume annexe). Il va de soi que nous n'arriverons pas à une réponse définitive ici. Les sections suivantes dresseront d'abord les différents projets typologiques dans lesquels je me suis engagé récemment ; enfin la conclusion traitera la problématique de la relativité linguistique.

Mes recherches comparatives actuelles s'inscrivent dans le cadre plus large de l'analyse comparative des expressions spatiales et plus particulièrement des verbes de localisation. C'est là que réside leur caractère novateur, même si elles gardent un lien clair avec des études existantes sur les verbes de mouvement, ainsi qu'avec la recherche typologique faite à l'Institut Max Planck à Nimègue. Ces liens se manifestent non seulement au niveau du contenu, mais aussi plus visiblement sous la forme de différentes collaborations scientifiques internationales et interdisciplinaires. De façon générale, on peut discerner quatre grandes pistes de recherche :

- (i) une étude comparative et expérimentale des verbes de position dans le cadre du projet ACI ET0092 (dont je suis le responsable scientifique), intitulé « La

⁵³ Voir Fuchs (1997) pour une introduction intéressante à la problématique.

localisation et le mouvement dans la langue et dans la cognition : études comparatives inter-langues de l'adulte et de l'enfant » ;

- (ii) une étude comparative et expérimentale des verbes de localisation en néerlandais, en français et en anglais, en tenant compte également des gestes co-verbaux ; ce projet (dont je suis coordinateur en collaboration avec Dan Slobin, Univ. of California, Berkeley) a été soumis pour financement au *France-Berkeley Fund* ;
- (iii) une étude comparative expérimentale et diachronique des verbes de localisation provoquée, dans le cadre d'un nouveau projet ACI Jeunes Chercheurs, à monter en collaboration étroite avec Caroline David (Univ. de Montpellier III) qui sera la responsable scientifique du projet ;
- (iv) une étude comparative des « AQUAMOTION VERBS » en néerlandais et en russe, en collaboration avec Dagmar Divjak (Univ. of Chapel Hill, North Carolina & Univ. de Leuven).

Ces quatre pistes incorporent différents sous-projets et collaborations, comme les descriptions ci-dessous le montreront.

Initialement, l'étude comparative en (i) se limitait aux verbes de position cardinaux (intransitifs). Graduellement, toutefois, en préparant le projet en (ii) et en intégrant ma recherche dans le cadre de la typologie de Talmy (cf. *infra*), la perspective s'est vue élargie à une étude de l'expression de la localisation statique en général. Bien que les verbes de position continuent d'occuper une place privilégiée dans ces projets (et font l'objet de certaines études contrastives explicites, par exemple [9] et [37]), les différentes analyses incluent désormais d'autres verbes : des verbes de position non-cardinaux (p.ex. *squat*, *perch* ; être *accroupi*, etc.), des verbes de localisation plus larges (p.ex. *drape*, *wrap*, *spread*, etc.) et d'autres expressions faisant référence à la localisation (p.ex. *a pile of*, *an array of*). Des verbes dynamiques seront également considérés, étant donné qu'ils peuvent être utilisés pour faire référence à une situation statique, p.ex. *The counter runs from the left to the right*. Comme le montre la section suivante, des langues différentes font des choix assez différents quant à l'information qu'elles expriment et les endroits où elles l'expriment.

Les descriptions ci-dessous sont organisées en trois grandes parties : la première section décrit les deux projets mentionnés en (i) et (ii) dans la liste ci-dessus, la deuxième section est consacrée au projet (iii) sur les verbes de localisation provoquée, et la troisième section présente l'étude en (iv), qui s'écarte un peu des autres, en s'intéressant à un sous-groupe de verbes de **mouvement** spécifique, les AQUAMOTION VERBS. Cette étude figure dans le cadre d'un projet typologique plus large dirigé par Timur Maisak et Ekatarina Rakhilina de l'Université de Moscou (cf. Maisak & Rakhilina 2004).

3.2. Verbes de localisation

Les deux projets qui chapeautent les recherches sur les verbes de localisation sont l'ACI ET0092 (en cours) « La localisation et le mouvement dans la langue et dans la cognition : études comparatives inter-langues de l'adulte et de l'enfant » (descriptif en [30], p. 477) et le projet « La localisation: Etudes expérimentales en typologie langagière » en collaboration avec Dan Slobin (University of California, Berkeley), soumis pour financement au *France-Berkeley Fund* (descriptif en [29], p. 489). Suite à des contraintes budgétaires pour le financement du premier projet, le nombre de langues étudiées a dû être réduit. Le deuxième projet compense cette réduction en incluant les langues qui ont été supprimées dans la révision des objectifs du premier. Il y a donc un chevauchement dans les objectifs, mais le second projet incorpore également un élargissement important, à savoir l'étude des gestes co-verbaux, pour laquelle une collaboration avec Susan Goldin-Meadow (University of Chicago) est prévue.

L'article programmatique [16] donne une description des objectifs des études expérimentales dans ces deux projets. Ces recherches partent du même cadre typologique plus large, c'est-à-dire la typologie proposée par Talmy (2000), qui distingue deux familles de langues pour exprimer le mouvement et la localisation : les langues à satellites et les langues à cadrage verbal. Dans le domaine de l'espace, cette distinction concerne l'idée que les langues à cadrage verbal expriment le noyau d'un événement de mouvement (le mouvement propre et la trajectoire) dans le verbe (p.ex. *Il est **entré** dans la chambre*), alors que les langues à satellites l'expriment dans un satellite (typiquement une particule ou une préposition), p.ex. *He ran **into** the room*. Dans ce dernier cas, le verbe est libre d'exprimer la modalité du mouvement (*ran into* plutôt que *enter into*), un élément souvent omis dans les langues à cadrage verbal ou relégué vers la périphérie de la phrase (*Il est entré dans la chambre **en courant***). Cette distinction typologique pour les verbes de mouvement a été confirmée et nuancée par plusieurs études.⁵⁴

Selon la définition de Talmy (2000, II : 25), un événement de mouvement (Motion event) fait intervenir aussi bien le mouvement que la localisation : « The basic Motion event consists of one object (the Figure) moving or located with respect to another object (the reference object or the Ground) ». Bien que Talmy mentionne les événements de localisation, la plupart des études comparatives dans ce cadre se sont principalement focalisées sur le mouvement propre, l'étude de Hickmann & Hendriks (à par.) étant une des rares exceptions. Cette étude sur les verbes de localisation spontanée et provoquée confirme l'utilisation massive du verbe en français et des

⁵⁴ Cf. Berman & Slobin (1996), Hickmann & Hendriks (à par.), Ibarretxe-Antuñano (2004), Kopecka (2004), Pourcel (2004), Pourcel & Kopecka (soumis.), Strömquist & Verhoeven (2004), Zlatev & David (2003, 2004)

satellites en anglais, mais elle ajoute également une nuance importante en ce qui concerne la focalisation sur différentes informations : la manière d'attachement en français (p.ex. *être accroché*, *être collé*, etc.), la position en anglais. Le lecteur attentif aura remarqué que ces recherches de Hickmann & Hendriks s'inscrivent parfaitement dans le cadre du premier projet ACI.

En combinaison avec ces études développementales de Hickmann et ses collaborateurs, mes recherches présentent donc un complément important et novateur à la recherche existante sur le mouvement, en se concentrant précisément sur les verbes de localisation qui, comme indiqué dans la définition de Talmy, fournissent l'autre pilier de la distinction entre les deux groupes de langues dans le domaine de l'espace.

Ce faisant, ces deux projets visent à fournir et à approfondir les analyses préliminaires de [11], qui présente les résultats d'expériences pour le néerlandais (locuteurs natifs recrutés à l'Université de Leuven et au *Centrum voor Levende Talen*, Leuven, Belgique), pour le néerlandais langue étrangère (narrations en néerlandais par des étudiants francophones à l'Université de Louvain, Belgique) et pour le suédois (locuteurs suédois natifs, enregistrés lors d'un stage de langue en Suède). La méthode expérimentale utilisée pour ces études pilotes a été inspirée directement par la méthode qu'ont utilisée Dan Slobin et ses collaborateurs. Ces chercheurs ont recueilli des narrations dans plusieurs langues sur base d'un livre d'enfant (*Frog, where are you?*). Les scènes dans ce petit livre sans texte représentent clairement des événements avec beaucoup de mouvement (p.ex. une grenouille qui s'échappe d'un bocal, un chien poursuivi par un essaim d'abeilles, un hibou qui sort du trou d'un arbre, un cerf qui fait tomber un garçon dans une falaise, etc.). Les expériences qui constituaient la base de [11] ont été conçues comme l'équivalent statique de ces narrations dynamiques racontant la recherche d'une grenouille. Depuis, cette méthode a été ajustée et raffinée en collaboration avec les psycholinguistes impliqués dans ces deux projets.⁵⁵

La méthode dans sa forme actuelle est la suivante. On recueille auprès de locuteurs natifs des descriptions orales de cinq images tirées de deux livres sans texte pour enfants. Ces images sont assez riches en détails et présentent une pléthore d'entités diverses localisées à des endroits variés. Les images sont présentées dans un ordre aléatoire, différent pour chaque sujet. Toutes ces narrations sont enregistrées en audio (et pour le deuxième projet aussi en vidéo pour l'analyse des gestes co-verbaux), transcrites (conformément aux conventions CHAT), puis encodées en suivant un

⁵⁵ Je tiens à remercier vivement Maya Hickmann, Henriette Hendriks, Christian Champaud et Dan Slobin pour leurs remarques constructives qui m'ont fait apprendre comment mieux monter de telles expériences psycholinguistiques et comment ensuite les analyser.

système de codage spécial (voir la description de ce système dans le volume annexe, p. 505), qui s'appuie sur le système CLAN.⁵⁶

On prévoit deux groupes différents avec 10 sujets, à qui on donnera les mêmes stimuli, mais des consignes différentes.⁵⁷ Un groupe aura des consignes de *localisation*, l'autre des consignes de *description*. La répartition complémentaire des consignes (un sujet qui doit faire la tâche de localisation ne fera jamais la tâche de description) évite qu'il y ait des interférences d'une tâche à l'autre.

Pour le groupe qui fera la localisation, la consigne est une question de type *Où est/sont X ?* qui incitera des productions de constructions locatives centrées sur une entité spécifique ou sur un groupe d'entités. Par exemple, pour l'image d'une boutique de vêtements pour enfants, la consigne est *Où sont les vêtements dans cette boutique, en identifiant les différents types de vêtements ?* ; pour l'image d'une chambre à coucher, la consigne est *Où sont les vêtements et les meubles dans cette chambre ?* La question secondaire d'identifier les vêtements (dans la première consigne) et la combinaison de deux entités (dans la seconde) servent à éviter des réponses énumératives sans verbe (p.ex. *Il y a des vêtements sur des étagères, contre le mur, sur une autre étagère*) qui ne sont guère utiles pour notre recherche. En principe, il n'y a qu'une consigne par image, sauf pour une, où on a ajouté une deuxième consigne concernant les personnes qui y sont représentées, afin d'obtenir des expressions qui font référence à de 'vraies' postures.

Pour la tâche de description, il n'y a pas de consignes ciblées sur des entités spécifiques ; on demande une description générale de l'image ou d'une partie de l'image. Cette tâche a été conçue pour éviter une orientation trop forte et/ou exclusive vers des constructions locatives ; elle nous permettra également d'évaluer l'influence de facteurs discursifs comme l'ordre des référents, le type de construction, l'usage d'anaphores, la stratégie descriptive générale (dynamique vs. statique), etc.

Pour certaines langues, on ajoute un troisième groupe qui fera la tâche de localisation, mais cette fois-ci avec des consignes biaisées qui sont sémantiquement plus chargées grâce à l'usage d'un verbe de position ou de localisation plus spécifique. Donc, au lieu de la consigne *Où sont les vêtements ?* on demande *Où sont suspendus les vêtements ?* Ceci ne marchera pas pour toutes les langues (p.ex. en français *Où sont couchés les vêtements ?* n'est pas acceptable), mais pour celles qui utilisent des verbes de posture en tant que verbes locatifs généraux, une telle question est tout à fait naturelle.

⁵⁶ CHAT et CLAN font partie des conventions et outils incorporés dans la banque de données internationale CHILDES (*Child Language Data Exchange System*) regroupant de nombreuses autres langues (voir <http://childes.psy.cmu.edu> pour plus d'informations). Le système de codage pour notre recherche suit largement le système développé par Champaud *et al.* (2004) à l'Université René Descartes, Paris 5.

⁵⁷ Le terme *stimulus* sera utilisé pour faire référence aux images, et le terme *consigne*, aux questions qui accompagnent les stimuli.

En utilisant une consigne biaisée, on pourrait vérifier (i) quelle est l'influence du verbe plus spécifique sur la fréquence générale de l'usage de verbes spécifiques et (ii) quelle est l'influence particulière de ce verbe sur le type d'entités mentionnées dans la narration. En principe, la consigne biaisée devrait limiter la narration à des entités dont la position est conforme aux spécifications du verbe utilisé. Les études pilotes sur le néerlandais montrent cependant que des locuteurs natifs ignorent souvent la consigne propre et mentionnent également les entités qui ne sont pas conformes à la consigne.

Il y a deux manières d'expliquer ce phénomène. La première consiste à interpréter la consigne comme un indice du degré de la grammaticalisation (*semantic bleaching*) de ces verbes de position. Par exemple, dans le cas du néerlandais, des phrases renvoyant à des entités dont la position n'est pas conforme à celle spécifiée par le verbe utilisé dans la consigne ont été le plus souvent produites avec *zitten*, qui est effectivement le verbe le moins marqué pour la position (voir chapitre précédent).

La deuxième explication attribue ce surplus de productions tout simplement au contexte artificiel de l'expérience elle-même : un sujet épuiserait l'ensemble des entités auxquelles renvoie la consigne sans se soucier de la position qui y est spécifiée, étant donné que la tâche générale de l'expérience est de produire des narrations liées à la localisation des objets. Par exemple, si la consigne spécifie qu'il faut décrire les vêtements qui sont suspendus, le sujet parlera cependant des vêtements qui sont rangés sur un étagère ou qui se trouvent sur le lit, parce qu'il pensera que l'objectif de l'expérience est d'être aussi exhaustif que possible. Le surplus serait donc un effet pragmatique plus que sémantique (D. Slobin, comm. pers.).

Ceci semble être confirmé par les données suédoises, où la répartition globale entre les verbes de position ou locatifs (p.ex. *ligga* « être couché » ou *hänga* « être suspendu ») et les verbes neutres (p.ex. *vara* « être », *finnas* « y avoir, se trouver ») est comparable pour le groupe ayant eu la consigne neutre et celui ayant eu la consigne biaisée, comme le montre le Tableau 3 (basé sur Hellerstedt, en prép.) :

	verbe neutre	verbe pos / loc	ellipse	autre	TOTAL	Teste préliminaire de signifiante	
consigne	268	363	23	36	690		
neutre	51%	50%	47%	52%	50%	Chi ²	0.533
consigne	255	364	26	33	678	Df	3
biaisée	49%	50%	53%	48%	50%	p	0.91158389
TOTAL	523	727	49	69	1368		
	38%	53%	4%	5%	100%		

Tableau 3 : Répartition des verbes par type de consigne (localisation) ; % arrondis

Ceci n'est qu'une vue globale qui doit être nuancée par type de consigne et par type de verbe utilisé. Les résultats néerlandais et suédois préliminaires se contredisent, ce qui invite une exploration plus détaillée une fois toutes les expériences faites et analysées.

Le recueil, la transcription et l'analyse des données est un travail coopératif. Dejan Stosic (Univ. d'Arras) est responsable pour le serbe ; Ekatarina Rakhilina, pour le russe. Moi-même, je coordonne le travail (i) pour le néerlandais (en collaboration avec Marc Miceli, doctorant à l'Université de Louvain, Belgique), (ii) pour l'anglais (en collaboration avec Aurélie Barnabé, M2 à l'Université de Lille 3, sciences du langage), (iii) pour le suédois (en collaboration avec M. Hellerstedt, M2 à l'Université de Lille 3, études germaniques), et (iv) pour le français (en collaboration avec Mark Tutton, M2 à l'Université de Lille 3, sciences du langage). Les enregistrements audio pour l'anglais, le suédois et le français ont dorénavant été faits, en revanche, ceux pour le néerlandais sont en cours. Les transcriptions et analyses des trois premiers sont aussi actuellement en cours.

A côté de ces expériences, on s'est également lancé dans des analyses linguistiques contrastives. En [9] (version en russe par Ekatarina Rakhilina), par exemple, nous comparons les extensions sémantiques du verbe russe *sidet'* et de son équivalent néerlandais *zitten*. La méthode comparative appliquée à deux langues qui partagent un certain nombre de caractéristiques en ce qui concerne l'usage des verbes de position a été un atout pour distinguer de façon plus nette et claire les différents usages de ces verbes à l'intérieur de chaque langue. L'intégration des langues slaves dans le projet est importante, parce que comme le néerlandais et l'allemand, elles sont des langues à satellites, mais de façon considérablement différente des langues germaniques.

En [16] je résume également l'étude contrastive de Miceli & Hilgsmann (à par.), à laquelle j'ai modestement contribué. Cette étude examine, entre autres, la traduction en français des trois verbes de position cardinaux néerlandais *liggen*, *zitten*, et *staan* dans une nouvelle néerlandaise.⁵⁸ L'analyse montre clairement l'extension sémantique de ces trois verbes, qui nécessitent 49 traductions différentes dans la version française, souvent avec des verbes non locaux. Par exemple, la phrase *De stad ligt voor me open*. litt. « La ville est couchée devant moi ouverte » se traduit par *La ville s'offre à moi*. Il est surprenant de voir que, même dans des contextes où il s'agit d'une position corporelle humaine, on constate une 'perte sémantique' dans presque 70% des cas (30 occurrences originales vs. 9 dans la version française).

En résumé, la perspective générale de ces deux projets de collaboration est de voir si la typologie Talmienne est également valable pour les verbes de localisation. Ceci

⁵⁸ Patrick Bernauw (1997), *De witte vrouw/La femme blanche*.

semble être le cas, mais avec certaines nuances. On rappelle que la recherche de Hickmann & Hendriks a montré que le français, bien qu'étant une langue à cadrage verbal généralement et donc peu concernée par l'expression de la manière dans le domaine du mouvement, porte une attention particulière et fréquente à la manière d'attachement dans le domaine de la localisation (spontanée et provoquée). En [16], je suggère également des nuances internes au groupe des langues germaniques. On constate effectivement que l'anglais utilise assez fréquemment des verbes de manière de mouvement mais moins de verbes de position, alors que pour d'autres langues germaniques comme le néerlandais ou le suédois, la situation est inversée. On se rappelle que dans la catégorisation du MPI présentée dans le chapitre précédent (p. 51), l'anglais était également dans le groupe des langues qui utilisent une copule neutre alors que le néerlandais était classé avec les langues qui utilisent des verbes de position cardinaux.

L'hypothèse que j'articule en [16] est qu'il semble y avoir une sorte de division du travail dans le sens où le néerlandais a tendance à exprimer plus dans le domaine statique alors que l'anglais s'oriente plus vers le domaine dynamique, sans que ces deux orientations différentes ne soient liées causativement. Je renvoie à l'article [16] pour une courte discussion de cette hypothèse, qui reste à vérifier grâce aux données qui sont en ce moment recueillies et analysées.

Comme je l'ai déjà signalé ci-dessus, les expériences planifiées dans le cadre du deuxième projet en collaboration avec, entre autres, Dan Slobin, Eve Sweetser, et Susan Goldin-Meadow (voir le descriptif du projet dans le volume annexe, p. 489), auront un aspect supplémentaire, à savoir l'analyse des gestes co-verbaux. Des études antérieures (p.ex. McNeill 2000, Kita et Özyürek 2003) ont indiqué que ces gestes co-verbaux suivent les tendances linguistiques ; par exemple, les locuteurs espagnols tendent à exprimer par des gestes des éléments liés à la trajectoire, alors que les locuteurs anglais y incorporent la manière de mouvement. Cette tendance a également été remarquée lors d'expériences pilotes que j'ai effectuées lors de mon séjour à l'Université de Berkeley (en novembre 2003), où j'ai constaté que des locuteurs anglais (américains) exprimaient par des gestes la manière de localisation non exprimée verbalement ou qu'ils modulaient par leurs gestes ce qui était déjà exprimé dans la production linguistique.

Mes propres recherches et les recherches faites sous ma direction dans le cadre de ces deux projets ont donc un lien explicite avec la vaste recherche sur les verbes de mouvement, en ce qui concerne les différentes expressions de la localisation statique. De même, elles sont liées aux recherches typologiques faites au MPI à Nimègue sur l'expression linguistique de l'espace. Une partie de leur travail concerne la détermination des dimensions utilisées à travers les langues pour la localisation (le fait d'être contenu ou attaché, le support gravitationnel, etc.). Nos projets sont différents en

ce sens qu'ils s'intéressent aux verbes de localisation plutôt qu'aux termes qui expriment les dimensions des relations spatiales. Une autre piste de recherche poursuivie par le MPI concerne l'analyse comparative des verbes de position, qui a donné lieu, entre autres, à la catégorisation typologique présentée dans le chapitre précédent. Etant donné que cette recherche est proche de nos projets, il est utile de discuter brièvement des convergences et des divergences entre les deux.

La méthode utilisée par les chercheurs du MPI est également une méthode expérimentale. Au cours des expériences psycholinguistiques, ils montraient, à des locuteurs natifs, différentes images sur lesquelles figuraient un ou plusieurs objets positionnés d'une certaine façon (p.ex. une bouteille placée horizontalement sur une table, une bouteille placée verticalement sur une table, un ballon dans un panier, une corde dans un arbre, etc). Pour chaque image les locuteurs devaient répondre à la question *Où est X ?*, où X faisait référence à l'objet (aux objets) représenté(s) sur l'image. Cette méthode ressemble à la nôtre, mais dans nos expériences les sujets sont plus libres, ce qui vaut particulièrement pour la tâche de description où les consignes ne sont pas ciblées vers des entités spécifiques. Bien que nos expériences restent, elles aussi, artificielles, les narrations recueillies devraient être plus proches de productions spontanées.

La recherche du MPI se distingue également sur le plan de l'analyse. D'abord, elle ne prend pas pour but de regarder en détail où est exprimée l'information spatiale si celle-ci n'est pas fournie par le verbe, ni quelles sont les autres expressions spatiales qui peuvent figurer dans un énoncé locatif. Le cadre plus large que donne la distinction typologique entre langues à cadrage verbal et langues à satellites, dans lequel notre travail se situe, tient précisément compte de cette variation. Comme le montre de façon assez claire le système de codage (voir le volume annexe, p. 505), on considérera non seulement le type de verbe, mais également le type de satellite (préposition, particule, adverbe, participe, etc.) et l'information véhiculée par ces deux types d'expression (manière, trajectoire, posture, attachement, etc.). C'est l'intersection de toutes ces données qui donnera lieu à une analyse plus nuancée et plus conforme aux subtilités linguistiques.

Les recherches du MPI montrent clairement les stratégies de codage les plus répandues et/ou les moins marquées pour plusieurs langues de familles différentes. Cependant, les chercheurs du MPI n'ont retenu que des phrases locatives de base (« *basic locative construction* »), qui sont définies comme donnant une réponse à la question *Où est X ?* Malgré leur sémantique locative, des phrases comme *Il y a une tasse sur la table* ou *There's a cup on the table* n'ont donc pas été retenues pour l'analyse, parce qu'elles ne donnent pas de réponse directe à la question *Où est la tasse ? / Where is the cup ?* Evidemment, la sémantique et les fonctions pragmatiques de ces phrases diffèrent de celles de la construction locative de base (qui pour l'anglais et le français a

la forme schématique FIGURE+*be/être*+PREP-GROUND), mais en les excluant, les résultats ne semblent pas refléter les stratégies discursives réelles qu'utilisent les locuteurs quand ils parlent de la localisation.

Soyons clairs, la recherche sur les verbes de position effectuée par le MPI est indubitablement novatrice et révélatrice ; la description ci-dessus n'a pas pour but de la critiquer mais de situer notre recherche vis-à-vis de la leur. On aura compris que nos travaux abordent au travers d'études approfondies les questions suivantes : (i) quelles sont les ressources linguistiques dont disposent les locuteurs pour exprimer la localisation d'entités ?, (ii) dans quel mesure ces ressources s'alignent-elles avec la typologie Talmienne ? et (iii) comment sont-elles exploitées dans des contextes discursifs ? Le psycholinguiste pourrait être un peu réticent par rapport au caractère moins contrôlé des données ; le linguiste, en revanche, appréciera leur richesse. Trouver un équilibre entre les deux est certainement un des grands défis de ces projets.

3.3. Verbes de localisation provoquée

Un autre projet, pour l'instant en chantier, s'articule principalement autour de la localisation provoquée. De nouveau, il s'agit d'un projet de collaboration entre plusieurs chercheurs et équipes (voir la présentation [27] dans l'annexe, p. 495). Le projet sera abordé en poursuivant trois axes : (i) des recherches développementales comparatives ; (ii) des recherches comparatives de la langue d'adulte sur base de nouveaux stimuli, et (iii) des analyses diachroniques.

Le premier axe concerne l'élargissement des recherches existantes et en cours (p.ex. dans le cadre du projet ACI décrit dans la section précédente). L'élargissement consistera dans l'inclusion d'autres langues (p.ex. le néerlandais et le suédois pour les études de la langue de l'enfant) et d'autres problématiques (p.ex. les marques temporo-aspectuelles). Le deuxième axe se fera sur base des nouveaux stimuli développés dans le cadre d'un nouveau projet typologique plus large lancé au MPI, le « PUT project » (voir Bowerman *et al.* 2004). Dans les langues qui seront étudiées dans le cadre de notre projet (anglais, néerlandais, suédois, français, serbe, polonais), la localisation provoquée est généralement exprimée par des verbes transitifs, qui peuvent véhiculer des informations différentes quant à la position de l'entité déplacée (p.ex. *coucher la bouteille*), la manière (p.ex. *suspendre*), le type d'attachement (p.ex. *(dé)coller*) ou bien la nature (p.ex. *verser*), ceci variant non seulement à travers les langues mais aussi à l'intérieur d'une même famille de langues. Cette recherche expérimentale nous permettra de confirmer ou d'infirmer des hypothèses théoriques préalablement posées dans David (2003, 2004), Kopecka (2004) et [7].

On se rappelle du chapitre précédent que dans les langues germaniques, les verbes de position causatifs occupent une place privilégiée dans le domaine de la localisation provoquée, comme leurs pendants intransitifs pour la localisation spontanée. Comme

également évoqué dans les descriptions précédentes, ce paradigme d'oppositions s'est vu perturbé au fil du temps dans deux sens : (i) on constate des changements internes au paradigme causatif, notamment le glissement sémantique de *zetten / set / sätta* de « asseoir qn/qch » à « mettre qn/qch debout » et (ii) la 'conquête' qu'a réalisée le verbe général *put* en anglais, au détriment des verbes plus spécifiques *set* et *lay*. Ces changements feront l'objet du troisième axe de ce projet collaboratif, dont [37] sera la première manifestation, consacrée à une étude comparative diachronique approfondie basée sur des données tirées de l'OED et de corpus historiques (notamment le Helsinki Corpus et le ARCHER corpus).

L'étude des verbes de localisation causatifs anglais est l'endroit où mes deux pistes de recherche principales, les verbes causatifs anglais et les verbes locatifs se croisent de la façon la plus explicite. En effet, l'article [26] en préparation concerne justement l'ergativisation des verbes de position anglais *sit*, *lie*, et *stand* discutée à la fin du chapitre précédent.

3.4. Aquamotion

Le dernier projet collaboratif typologique présenté ici concerne deux études en cours ([8] et [40]) en collaboration avec Dagmar Divjak, chargée de recherche à la University of Chapel Hill, North Carolina, et à l'Université de Leuven, Belgique. Ces deux études concernent un sous-groupe de verbes de mouvement, appelés AQUAMOTION VERBS. Le sémantisme partagé par les verbes de ce sous-groupe pourrait être défini comme le « mouvement d'une entité sur ou à travers l'eau, et par extension, un liquide quelconque ». Il s'agit de verbes comme (en français) *nager*, *plonger*, *flotter*, etc. Le lien avec les recherches décrites ci-dessus est suffisamment clair : il s'agit de verbes qui expriment une manière de mouvement. On s'attend dès lors à ce que ces verbes soient moins utilisés en français, une langue à cadrage verbal où, de façon générale, le verbe exprime la trajectoire et où l'expression de la manière est reléguée à la périphérie (p.ex. *Il a traversé le fleuve à la nage*) ou tout simplement omise (p.ex. *Il a traversé le fleuve*). Si ces verbes sont malgré tout utilisés, il y a souvent d'autres contraintes, comme par exemple la *boundary crossing constraint*, qui défavorise l'usage des verbes de manière de mouvement dans des événements où une frontière a été traversée (p.ex. de l'intérieur à l'extérieur).⁵⁹

La première étude [8] figure dans le cadre d'un projet typologique plus large lancé par Timur Maisak et Ekatarina Rakhilina de l'Université de Moscou. Dans ce projet contrastif, la typologie Talmienne ne figure pas en tant que question de recherche principale (bien que nous l'évoquons dans notre article). En fait, le projet part du russe

⁵⁹ Voir, entre autres, Slobin & Hoiting (1994) ou Zlatev & David (2003, 2004) pour une discussion de cette contrainte.

comme *tertio comparationis* étant donné que le verbe russe *plyt'* sert à exprimer des événements pour lesquels d'autres langues exigent différents verbes. Notre étude [8] présente une analyse lexicale de tels verbes spécifiques en néerlandais, basée sur des données tirées du corpus de l'*Instituut voor Nederlandse Lexicologie* à Leiden⁶⁰, de dictionnaires et d'enquêtes dans lesquelles on a demandé à des étudiants flamands apprenant le russe de traduire des phrases russes contenant le verbe *plyt'*.

La deuxième étude [40], en préparation, prend une perspective plus comparative. Le but principal est de montrer comment deux langues à satellites, le néerlandais et le russe, présentent néanmoins deux différences majeures. La première concerne le différent découpage lexical du domaine déjà mentionné : le néerlandais a des distinctions lexicales plus fines que le russe. La seconde concerne les outils linguistiques employés à cet effet. Le russe exploite des distinctions aspectuelles (imperfectif déterminé vs. indéterminé) et des moyens constructionnels (présence ou absence de Source et de But, prépositions, restrictions de sélection sur la Figure, etc.) pour distinguer le mouvement directionnel du mouvement non directionnel d'une part et de la localisation statique d'autre part. En néerlandais, par contre, ces concepts sont distingués lexicalement. Ce qui est cependant plus déterminant pour le choix lexical en néerlandais, c'est la manière de mouvement précise : s'agit-il d'une mise en marche autonome ou non ? utilise-t-on un navire ou un autre instrument ? etc. Donc, ce qui est exprimé grammaticalement en russe est exprimé lexicalement en néerlandais. En termes plus simples, en néerlandais le lieu d'information est le verbe lui-même, en russe, c'est tout sauf le verbe.

3.5. Conclusion

Les études typologiques résumées ici s'articulent principalement autour du domaine de la localisation statique. Pour ce qui est de mes recherches personnelles, le point d'intérêt principal concerne les verbes de localisation ; un pilier important est la perspective 'intergermanique', axée essentiellement sur l'anglais, le néerlandais et le suédois (un choix émanant de ma maîtrise élevée de ces trois langues). Plusieurs de ces recherches sont encore en cours ; il est donc trop tôt pour en tirer des conclusions définitives. Cependant, des résultats préliminaires indiquent que la typologie Talmienne s'applique également aux verbes de localisation, avec certaines nuances à ajouter.

L'ensemble des recherches intégrées dans ces projets concerne la diversité linguistique dans ce domaine particulier. Pour revenir au débat évoqué dans l'introduction sur la relativité linguistique, la question plus large est donc la suivante : étant donné la diversité linguistique fondamentale pour exprimer la localisation

⁶⁰ Consultable en ligne à partir de www.inl.nl.

statique et/ou dynamique, quels sont les effets de ces différences sur la pensée des locuteurs ? Formulée en ces termes, la question ne trouvera guère de réponse satisfaisante, suite au caractère vague de la notion de « pensée ». C'est pourquoi Slobin (1987, 1996b), sur base justement de ses recherches sur le mouvement, a proposé une formulation plus prudente et nuancée sous la forme de l'hypothèse « *thinking for speaking* » :

the expression of experience in linguistic terms constitutes **thinking for speaking** — a special form of thought that is mobilized for communication. Whatever effects grammar may or may not have outside the act of speaking, the sort of mental activity that goes on while formulating utterances is not trivial or obvious [...] "Thinking for speaking" involves picking those characteristics of objects and events that (a) fit some conceptualization of the event, and (b) are readily encodable in the language. [...] in acquiring a native language, the child learns particular ways of thinking for speaking. (Slobin 1996b : 76)

Plusieurs études développementales récentes (p.ex. Berman & Slobin 1994 ; Bowerman 1996, 2003 ; Bowerman & Choi 2001, 2003 ; Choi & Bowerman, 1991 ; Choi et al. 1999 ; Hickmann 2003 ; Hickmann & Hendriks, à par. ; Slobin, 1996a, 1996b, 2004, à par.) montrent effectivement que, dès le plus jeune âge, les productions des enfants témoignent d'une attention particulière pour certains aspects de la réalité, qui serait liée à la langue.

La formulation de l'hypothèse en termes de *thinking for speaking* évite l'interprétation que la langue détermine tout aspect de la pensée. Une telle interprétation serait clairement incorrecte parce qu'elle nierait l'universalité de certaines expériences humaines. Il est en effet peu probable que des locuteurs aient des expériences de la réalité différentes parce qu'ils parlent des langues différentes (cf. Slobin 2003 : 76). Pour illustrer ce point avec des exemples de notre domaine de recherche, l'expérience de la localisation provoquée est semble-t-il universelle, de même que le fait qu'un événement de mouvement ait des contours spatio-temporels. Il existe donc « a conceptual structure that represents universal aspects of human experience, even if that experience is multifaceted » (Croft 2001 : 130). Mais les distinctions linguistiques qu'on utilise pour décrire cet espace conceptuel multidimensionnel et les catégorisations qui s'ensuivent ne sont pas universelles. Comme l'ont montré les études citées ci-dessus, cette diversité linguistique influence le comportement (mental ou autre) des locuteurs.

A partir des expériences qui suggèrent que des catégories linguistiques (même des catégories aussi 'arbitraires' que le genre grammatical) ont une influence sur le comportement cognitif, certains chercheurs prennent une position whorfienne plus forte, comme par exemple Boroditsky *et al.* (2003 : 76-7) quand ils disent :

it appears that thinking involves a collaboration between many different linguistic and nonlinguistic representations and processes. This means that the private mental lives of speakers of different languages may differ dramatically—and not only when they are thinking for speaking their particular language, but in all manner of cognitive tasks.

De même, selon Levinson (2003), des études empiriques vastes prouvent qu'il y a des corrélations cognitives avec les différences sémantiques, ce qui l'amène à dire que « adults *think* in a way tightly consistent with the semantics of the language they speak » (2003 : 42 ; emph. originale). Son article présente un plaidoyer ardent (et sans doute polémique) contre ce qu'il appelle le *Simple Nativism* qui postule que « linguistic categories are a direct projection of universal concepts that are native to the species » (2003 : 28).⁶¹ Dans le même volume collectif, Tomasello, quant à lui, reste agnostique sur l'hypothèse whorfienne (mais non sur l'existence d'universaux sémantiques qu'il rejette, cf. l'Introduction de cette synthèse, p. 9) et il formule la situation plus prudemment : « language does not affect cognition; it is one form that cognition can take » (Tomasello 2003b : 56).

Pour ma part, la formulation précautionneuse *thinking for speaking*, à savoir que les locuteurs de langues différentes portent leur attention sur différents aspects de la réalité quand ils sont engagés dans des activités langagières quelconques, est l'hypothèse que je retiendrai. Par exemple, les locuteurs d'une langue à satellites doivent habituellement prendre des décisions concernant la manière de mouvement et de localisation. Pour ces locuteurs, la manière de mouvement est un champ conceptuel saillant et diversifié.

Certaines de nos catégories conceptuelles (comme par exemple les distinctions aspectuelles ou l'opposition défini/indéfini) ne peuvent être apprises que par l'intermédiaire de la langue et ne sont utilisées que dans la langue. J'adopte le même point de vue que Slobin :

It seems that once our minds have been trained in taking particular points of view for the purposes of speaking, it is exceptionally difficult to be retrained. [...] each [language we learn] is a subjective orientation to the world of human experience, and this orientation **affects the ways in which we think while we are speaking** (1996 : 91 ; emph. originale).

Les résultats de plusieurs études développementales entre autres, montrent qu'il y a effectivement des « widespread “ripple effects” of habitual attention to linguistically-

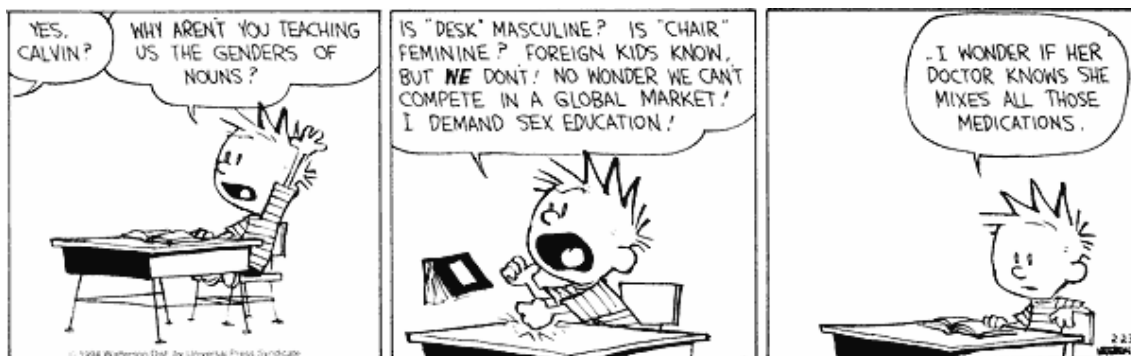
⁶¹ Même si on conteste la position de Levinson, son article résume bien la problématique, aussi bien sur le plan théorique qu'empirique, et fournit un cadre de discussion plus qu'intéressant.

encoded event characteristics » (Slobin 2003 : 160). Ces effets de vague ne sont pas sans importance. La recherche de Levinson et ses collaborateurs sur les cadres de référence (cf. Gumperz & Levinson 1996, Levinson 2003), par exemple, montre que certains aspects qu'on se rappellera d'un événement seront directement liés à, et influencés par, des distinctions linguistiques. Comme le résume Slobin, « those event components which must be attended to in thinking for speaking must also be mentally stored for future speaking. [...] thinking for *present* speaking becomes part of *potential speaking* » (Slobin 2003 : 178). Les distinctions linguistiques pourraient donc avoir un effet anticipatoire sur les représentations mentales (cf. aussi Pederson *et al.* 1998).

J'aimerais terminer sur une note plus pragmatique en rappelant ma remarque finale de l'article [16 : 17] décrivant notre projet sur les verbes de localisation :

While opponents of the *thinking-for-speaking* hypothesis may not subscribe the larger goal of our endeavour, we like to think that the validity of the current research project does not crucially depend on it being true or not. In fact, as has become apparent from the descriptions above, the fundamental differences discussed in this paper between English, Dutch or Swedish on the one hand and French on the other should be pertinent to any language teacher or any researcher engaged in translation studies.

Etant donné que dans notre profession nous sommes très régulièrement engagés dans l'enseignement ou la traduction, un tel point de vue pragmatique ne me semble pas injustifié.



CONCLUSION

UNE SEMANTIQUE BASEE SUR L'ACTIVITE LANGAGIERE

Les trois chapitres précédents ont illustré plus amplement les trois pistes principales de mes recherches, montrant ainsi pour chacune d'elles leur profil et leur focalisation propres. En dressant un bilan de toutes mes recherches, il est bon de récapituler ici brièvement leurs acquis principaux, résumés dans la première section de cette conclusion, ainsi que leurs implications quant à ma position actuelle dans une théorie linguistique basée sur l'activité langagière, point abordé dans la seconde section. Enfin, je terminerai cette note de synthèse en évoquant quelques pistes de réflexions futures.

Résumé des acquis

Verbes causatifs lexicaux

Mon approche lexico-paradigmatique des VERBS OF KILLING, un sous-groupe des verbes causatifs lexicaux, décrite dans le Chapitre 1, s'appuie à la fois sur des principes généraux —l'opposition entre les systèmes transitif et ergatif— et sur des emplois spécifiques des verbes. Rappelons que les constructions elles-mêmes sont considérées comme porteuses de sens : elles construisent la représentation conceptuelle d'un événement d'une façon particulière. Les analyses spécifiques en ont fourni plusieurs illustrations.

La sémantique de la construction moyenne, par exemple, focalise sur les propriétés du Patient qui facilitent l'exécution d'un processus. Les analyses des VERBS OF KILLING ont apporté deux nuances importantes, à savoir que la sémantique de ces verbes est généralement incompatible avec celle de la construction moyenne et que quand ils apparaissent néanmoins dans cette construction, ils indiquent plutôt la *prédestination* que la facilité : le Patient est conçu comme étant prédestiné à être soumis au processus. Cette notion de prédestination se manifeste également pour les dérivations de noms agentifs en *-er*. L'étude de ce dernier type de noms a démontré les influences paradigmatiques dans le domaine de la morphologie, mais elle a également valorisé à la fois la structure prototypique de la catégorie de l'Agent et les analogies sémantiques qu'on trouve entre le type d'Agent exprimé par ces dérivations morphologiques et celui qui figure au niveau de la phrase.

Mes analyses de la construction sans objet ont confirmé l'hypothèse paradigmatique que l'omission de l'objet est largement un phénomène limité au paradigme transitif. Cette approche évite le recours à des facteurs exclusivement lexicaux pour expliquer

des cas où la construction sans objet n'est pas acceptable, comme Goldberg (2001) le fait par exemple pour le verbe *break*. En insistant sur la sémantique de la construction elle-même, mes analyses approfondies récentes de certains verbes ergatifs continuent d'éclaircir les interactions complexes entre le verbe et la construction en soulevant que dans certains usages particuliers, ces verbes ergatifs peuvent néanmoins apparaître dans une CSO ; souvent ces emplois sont de caractère plutôt idiomatique (p.ex. le cas de *break or make* ou de *break and enter*). En m'inspirant de la publication récente de Cornish (à par.), mon analyse lexico-paradigmatique de la CSO a été élargie pour y intégrer des constructions assez spécifiques, des consignes courtes figurant dans des notices comme *break before opening* ou *Pull lid to open*. Ces emplois sont tous desinstanciations d'une unité bien ancrée dans la grammaire qui a une valeur sémantique et pragmatique particulière tellement forte qu'elle permet également l'omission de l'objet pour des verbes ergatifs. Comme élaboré dans le Chapitre 1 (p. 41) et bien que ces emplois constituent un cas spécifique, cet usage s'intègre parfaitement dans la sémantique de la CSO : l'idée de la destitution conceptuelle du Patient en faveur d'une focalisation maximale sur l'Agent et sur le processus.

Toutes ces analyses montrent, et ceci contre les postulats des grammaires dites formelles, que les constructions 'syntaxiques' sont associées à un sens particulier et que les locuteurs les exploitent de façon créative, selon les besoins communicatifs ou le contexte spécifique en question, point illustré clairement dans mes études diachroniques révélant des 'fluctuations' paradigmatiques au fil du temps. Mais ces ajustements contextuels découlent aussi de mes analyses synchroniques, pour lesquelles l'exploration des données de vastes corpus a soulevé des patrons d'usages réels, qui n'auraient guère pu être repérés à partir de l'introspection seule ou à partir de corpus moins larges. Les analyses collostructionnelles, que j'ai récemment commencé à élaborer (voir Chapitre 1, p. 40) permettent de mesurer de façon plus adéquate la compatibilité entre la construction et les lexèmes qui y apparaissent. En partant de la construction (et non d'une séquence de mots définie arbitrairement dans l'outil de concordance, comme le font les analyses collocationnelles classiques⁶²), la méthode collostructionnelle vise à renforcer l'hypothèse que les constructions ont un sens particulier qui s'accorde plus avec tel ou tel lexème qu'avec un autre. Cette méthode est appliquée dans mon analyse en cours comparant deux constructions progressives en néerlandais ou dans l'analyse exploratoire du type de Medium employé dans des constructions ergatives effectives et non-effectives.

⁶² Cf. l'analyse du verbe *cause* par Stubbs 1995 prenant une fenêtre (« word span ») de ± 3 mots.

Verbes de position

Les analyses des verbes de position, traitées dans le Chapitre 2, révèlent également des patrons réguliers dans les usages de ces verbes qui, à première vue, se présentent comme un ensemble chaotique et aléatoire. Ce qui découle des différentes descriptions sont des catégories complexes structurées autour d'un prototype. Autrement dit, il s'avère que les extensions sémantiques des verbes de position trouvent généralement une explication dans notre expérience spatiale quotidienne. Ceci n'empêche pas un haut degré de conventionalité ; on ne peut pas prédire dans l'absolu qu'une langue exprimera un concept X en termes d'une expression Y. Certes, le linguiste doit éclaircir des structures générales, mais dans la Grammaire Cognitive, la poursuite de la prévision complète est une erreur logique ainsi qu'empirique, parce qu'elle impliquerait l'absolutisation de la règle générale et la négation de l'importance des unités spécifiques. A plusieurs reprises, mes analyses des verbes de position suggèrent que ces unités spécifiques aident effectivement à structurer des catégories complexes.

Les verbes de position illustrent également la capacité de conceptualiser une même entité et/ou une situation de façon différente, un postulat très important pour la Grammaire Cognitive. Les symboles et les constructions linguistiques impliquent chacun leur image propre (ils sont « *perspectival* » dans la terminologie de Tomasello qui implique la motivation de choisir une perspective plutôt qu'une autre dans la dimension intersubjective et communicative). Pour en revenir aux verbes de position, il y a des situations où la localisation d'un objet peut être décrite par les trois verbes de position cardinaux (je rappelle mon exemple préféré du beurre dans le frigo, situation qui peut être décrite en néerlandais par *liggen*, *zitten* ou *staan*), mais les différents choix entraînent des constructions conceptuelles qui leur sont propres.

L'étude diachronique des verbes de position anglais, qui n'en est encore qu'aux balbutiements, suggère une disparition partielle des verbes de position *sit*, *lie* et *stand* dans leur emploi locatif faisant référence à la localisation d'objets inanimés. L'explication –qui reste encore à vérifier mais qui est néanmoins plausible– serait que cette perte a été déclenchée par l'émergence de la forme progressive en *-ing*. A l'époque où cette forme était en train de s'installer et de créer des nouvelles distinctions aspectuelles (notamment en s'opposant à la forme simple), elle était encore limitée aux verbes dynamiques et était assez inhabituelle pour les verbes d'état. Cette incompatibilité entre l'exigence grammaticale et la sémantique verbale aurait défavorisé l'usage de ces verbes en général, sauf dans des cas où ils étaient pertinents (p.ex. quand il s'agit de la position corporelle). L'acceptabilité de la forme en *-ing* pour les « stance verbs » (dont les verbes de position intransitifs et transitifs) en anglais contemporain s'expliquerait par des oppositions nouvelles qui se sont développées au fil du temps, à savoir celles basées sur les notions « $\pm$ temporaire » versus « $\pm$ agentif ».

L'analyse des verbes de position anglais constitue également un lien plus explicite avec mes recherches sur les verbes causatifs, étant donné l'ergativisation de *sit*, *stand* et *lie* (bien que ce soit moins fréquent pour ce dernier). Il reste à déterminer s'il s'agit d'une simple confusion entre ces verbes et leurs équivalents transitifs ou d'un changement suite à des besoins expressifs. La première explication serait peu probable, étant donné son caractère répandu sur une longue période et le fait que *stand* n'a plus d'équivalent transitif en tant que tel. La deuxième explication est plus probable, vu la cohérence sémantique des contextes où cette ergativisation se produit (les entités animées ne contrôlant pas plus leur position corporelle).

La typologie sémantique

Alors que les études des verbes de position en néerlandais et en anglais décrites dans le Chapitre 2 présentent une recherche sémasiologique analysant l'extension sémantique des verbes de position, celles décrites dans le Chapitre 3 concernent des recherches onomasiologiques essayant de discerner les différentes façons dont différentes langues expriment la localisation statique. Ces recherches restent cependant ancrées dans l'analyse de l'usage réel ; d'une part, en analysant des données classiques (tirées de corpus de textes), d'autre part, en analysant des données expérimentales, recueillies dans des conditions plus contrôlées permettant une comparaison inter-langue plus systématique. En ce qui concerne leur contenu, mes recherches personnelles se concentrent plus sur la perspective inter-germanique, mais leur intégration dans le cadre de projets collaboratifs internationaux permet d'élargir la comparaison. Les résultats préliminaires de ces projets en cours indiquent que la typologie Talmienne, faisant la distinction entre les langues à satellites et les langues à cadrage verbal, s'applique également aux verbes de localisation, avec certaines nuances à ajouter.

On rappelle que les recherches à l'intérieur de ces projets se distinguent de celles faites à l'Institut Max Planck à Nimègue dans la perspective Talmienne, absente de leurs études, et dans l'inclusion d'autres constructions que la construction locative de base, à laquelle ils ont limité leurs analyses. Ceci permettra d'évaluer davantage l'influence des facteurs discursifs. Les descriptions plus générales, obtenues dans un sous-groupe (celui faisant la tâche de description), seront également ouvertes à d'autres questions de recherche ; par exemple, *Quelle est la relation entre la Figure et le Fond ?* ou *Quelles sont les stratégies générales déterminant le type de Fond ?* (cf. Tutton, en préparation).

Une sémantique d'usage : bilan et implications théoriques

Malgré les profils spécifiques de ces trois grandes pistes de recherche et leurs différents sous-projets, elles suivent toutes le même fil cognitif directeur : la grammaire est fondée sur l'activité langagière. Cette vue « bottom-up » (au lieu de « top-down ») a des implications théoriques significatives. D'abord, sur un plan général, la langue n'est plus considérée comme un module autonome, mais comme une structure qu'on ne peut pas décrire sans faire référence à des processus cognitifs et communicatifs. Dans cette perspective, la dimension grammaticale est le produit de processus historiques et ontogénétiques. A un niveau plus spécifique (considérant les résultats de ces processus de grammaticalisation), la langue est définie comme un inventaire structuré d'unités symboliques qui servent à structurer le contenu conceptuel, selon le contexte communicatif et les buts communicatifs du locuteur.

Nous ne reviendrons pas sur ces points déjà décrits plus en détail dans l'introduction générale de ce document ainsi que dans les différents chapitres. Dans le bilan personnel que cette section se propose de dresser, il convient cependant de répéter très brièvement quelques points principaux qui clarifient la position de mes travaux dans l'approche cognitive-fonctionnelle.

Acceptant la nature dérivée de la grammaire et observant l'immense variabilité inter-langue des catégories sémantiques (même celles qui semblent universelles), l'approche cognitive-fonctionnelle, dans laquelle je m'inscris, postule que les structures sémantiques ne peuvent pas être décrites de façon exhaustive, en tant que projections d'un ensemble de structures innées et, par conséquent, universelles. Le contenu et la forme des structures linguistiques sont le résultat de traditions culturelles variées qui suivent néanmoins des contraintes multiples, imposées par la nature biologique de l'organisme qui les apprend. Cette position ne nie donc pas qu'il existe des universaux conceptuels, mais elle indique clairement que ces universaux sont d'un autre ordre (cf. Croft 2001, Tomasello 2003a). Cette co-évolution culturelle et psychologique (dans une perspective phylogénétique ainsi qu'ontogénétique) donne lieu à des représentations symboliques flexibles et puissantes qui peuvent induire de nouvelles pistes de réflexion.

La question de la relativité linguistique ne cesse de donner lieu à des polémiques ardentes. Malgré le fait que mes études typologiques ne permettent pas de fournir une réponse définitive — cela n'a jamais été leur but principal — elles représentent une tentative modeste de fournir un cadre de recherche permettant d'évaluer le rapport entre la langue et la cognition. Je rappelle que pour ma part, je suis la formulation prudente de l'hypothèse *thinking for speaking*, selon laquelle les locuteurs de langues différentes portent leur attention sur différents aspects de la réalité quand ils sont engagés dans des activités langagières quelconques. Il reste à déterminer pour le

domaine étudié, celui des verbes de localisation, quels sont les « ripple effects » qu'impliquent les conceptualisations habituelles entraînées par des structures linguistiques.

Un des postulats de base des théories cognitives-fonctionnelles, pour lequel mes études apportent un support empirique, est que les constructions syntaxiques sont des unités qui ont du sens et qui sont indépendantes, c'est-à-dire, non-dérivées des autres, dites plus basiques. Dans la perspective monostrate de la Grammaire Cognitive, on rejette donc des relations de dérivation entre ces structures ; cependant, je ne veux pas aller aussi loin que Goldberg (2002) en niant tout intérêt théorique à l'étude des alternances, position qui ignorerait la saillance de sous-structures (cf. la discussion dans le Chapitre 1, p. 47). De même, je ne suis pas la tendance de certaines études récentes (p.ex. Gries 2003) qui consiste à couper tout lien entre des structures différentes ; ceci sous-estimerait les correspondances entre les constructions apparentées. On apprécie que ces chercheurs insistent sur le fait que des constructions méritent d'être étudiées en tant que telles, chacune ayant ses propres caractéristiques syntaxiques, sémantiques et pragmatiques ; en revanche, il me paraît injustifié d'en conclure que ceci suffirait à décrire la compétence grammaticale des locuteurs, dans laquelle doivent figurer également, me semble-t-il, des liens entre des constructions variantes apparentées, révélés par les alternances.⁶³

Mes analyses des alternances des verbes causatifs m'amènent alors à une position intermédiaire qui postule des structures plus générales qui sont exploitées de façon créative, mais qui tiennent également compte des *différents sens* des verbes.⁶⁴ Cette double piste de recherche sera poursuivie dans des projets futurs (cf. [36]), où l'on cherchera à combiner une analyse sémantique lexicale avec une analyse collostructionnelle, ce qui permettra d'apporter des nuances importantes aux études existantes.

En acceptant des groupements encore plus spécifiques, mes recherches aboutissent à une vue non-réductrice relativement forte, postulant que de nombreuses structures linguistiques sont acquises en tant qu'unités pré-construites (« *established units* »), même si elles suivent des règles générales. Le fait que ces unités spécifiques soient

⁶³ Alors que la nature non-dérivée des constructions est généralement acceptée dans le modèle de la *Construction Grammar*, l'abandon total de la notion d'alternance n'est nullement partagé par tout le monde se servant de ce modèle.

⁶⁴ Dans une publication récente sur la position variable de la particule en anglais (p.ex. *She turned off the TV / She turned the TV off*), Cappelle arrive à une conclusion comparable : « constructions and alternations can both be seen as mental 'patterns', that is, as 'regularities that speakers can extract from a number of analogical usage events' » (Cappelle, soumis : 2). Son étude empirique l'amène à défendre l'idée que ces variantes sont des *allostructions* d'un même schéma plus général.

analysables n'exclut pas leur inclusion dans la grammaire comme des éléments distincts. Ceci implique alors un changement d'emphasis : au lieu de poursuivre des règles générales, le linguiste doit également prêter une attention substantielle à leurs instanciations conventionnelles, en analysant leur extension et les facteurs qui l'influencent (cf. Langacker 1991b : 261-288).

Une telle perspective d'usage sur la langue aurait également une influence sur la pratique de *l'enseignement d'une langue étrangère*, un autre champ d'intérêt personnel depuis longtemps. Sans doute sous l'influence de certaines théories d'usage ainsi que de nouveaux types de grammaires « based on real English » (cf. Collins Cobuild ; Biber *et al.* 1999), on constate que dans le domaine d'EFL on commence à prêter plus d'attention aux structures réelles et aux « chunks of speech choosing chunks of speech » (Lewis 2005). Sans se perdre dans des listes non-structurées de tels « chunks », cette méthode aurait l'avantage de confronter l'apprenant avec le même « input » qu'ont les locuteurs natifs, ce qui pourrait augmenter la sensibilité de l'apprenant à des structures linguistiques ainsi que son « intake » qui en suit. L'observation suivante de Lewis (2005) invite à la réflexion : « in traditional language learning approaches, too much attention is paid to new words in the language, instead of paying attention to new combinations with known words ». Ceci peut être lié à ce que dit Tomasello sur la créativité linguistique : « much of the creativity of language comes from fitting specific words into linguistic constructions that are non-prototypical for that word on a specific occasion of use » (Tomasello 2003a : 161). Mes expériences personnelles, en tant qu'apprenant de quelques langues étrangères et enseignant de langues, m'ont fait réaliser l'importance de la confrontation fréquente avec des patrons réguliers, afin d'inciter des opérations analogiques facilitant l'acquisition. Il serait intéressant de poursuivre ces expériences d'ordre intuitif avec des projets de recherche plus ciblés.

J'aimerais conclure ce document de synthèse en évoquant deux autres pistes de réflexion futures, excluant bien sûr les projets de recherche déjà mentionnés dans les chapitres précédents.

La première pourra être considérée comme l'intégration de la recherche du Chapitre 1 avec celle du Chapitre 3 : à l'instar de mes recherches typologiques dans le domaine de l'espace, j'aimerais, dans l'avenir, incorporer une perspective comparative pour la recherche sur les verbes causatifs. Cet axe intégrera une réflexion, aussi bien sur les différences inter-germaniques que sur des langues qui ont des systèmes casuels absolutif/ergatif (cf. Dixon 1994 ou Croft, 2001 : 134-171, 2002) ou des systèmes équivalents, comme par exemple les deux systèmes pronominaux identifiant les actants verbaux dans les langues maya (cf. Stolz 1999).

Le deuxième projet de réflexion que j'aimerais poursuivre concerne davantage le niveau métathéorique, l'évaluation des convergences et des divergences entre l'approche cognitive-fonctionnelle et la Théorie des Opérations Enonciatives (TOE).

Dans l'introduction générale, j'avais déjà évoqué à quelques endroits certains points de convergence entre les modèles. Il reste encore un long travail de réflexion à faire sur les ponts entre ces deux théories linguistiques. Sur un plan plus personnel, la collaboration étroite avec Caroline David, travaillant entre autres dans la TOE, sera un atout considérable. Nous sommes ravis de constater également que sur la scène linguistique en France, de plus en plus de collègues commencent à traverser ces ponts inter-théoriques, dans les deux directions. Je tiens à mentionner ici le colloque de linguistique cognitive qui se tiendra à l'Université de Bordeaux et où l'on aura des sessions thématiques élaborant ce thème. De plus, la création imminente de l'Association Française de la Linguistique Cognitive dans laquelle je me suis engagé et dont je suis le président et le fondateur aidera à établir des échanges (je l'espère) fructueux entre les chercheurs émanant des deux modèles.

En tant que linguiste cognitiviste travaillant en France, cette opération de rapprochement me semble non seulement une continuation logique de mon travail mais également un défi fascinant.

BIBLIOGRAPHIE

- Haeseryn, W., Romijn, K., Geerts, G., de Rooij, J. & van den Toorn, M. C. 1997. *Algemene Nederlandse Spraakkunst*. (2^{ième} éd.). Groningen/Deurne : Martinus Nijhoff uitgevers/Wolters Plantyn.
- Aarts, B. 2004. « Conceptions of gradience in the history of linguistics », *Language Sciences* 26, 343–389.
- Alibali, M.W. & Goldin-Meadow, S. 1993. « Modelling learning using evidence from speech and gesture ». *Proceedings of the 15th Annual Conference of the Cognitive Science Society*, 203-208.
- Berman, R.A., & Slobin, D.I. 1994. *Relating events in narrative: A crosslinguistic developmental study*. Hillsdale, NJ: Lawrence Erlbaum Associates.
- Bertinetto, P.M. 1994. « Statives, progressives and habituals: Analogies and divergencies. » *Linguistics* 32, 391-423.
- Biber, D. Johansson, S. Leech, G. Conrad, S. & Finegan, E. 1999. *Longman Grammar of Spoken and Written English*. London : Longman
- Boas, H. 2003. *A Constructional Approach to Resultatives* (Stanford Monograph in Linguistics). Stanford, Ca: Center for the Study of Language and Information.
- Bolinger, D. 1971. « The nominal in the Progressive ». *Linguistic Inquiry* 2, 246-250.
- Boroditsky, L., Schmidt, L.A., & Phillips, W. 2003. « Sex, Syntax, and Semantics » In D. Gentner & S. Goldin-Meadow (éds), *Language in Mind. Advances in the study of language and thought*. Cambridge, Ma: MIT Press, 61-79
- Bowerman, M. 1996. « The origins of children's spatial semantic categories: Cognitive vs. linguistic determinants » In Gumperz, J.J. & Levinson, S.C. (eds.), *Rethinking linguistic relativity*. Cambridge : Cambridge University Press, 145-176.
- Bowerman, M., & Choi, S. 2001. « Shaping meanings for language: universal and language-specific in the acquisition of spatial semantic categories ». In Bowerman, M. & Levinson, S.C. (éds), *Language acquisition and conceptual development*. Cambridge : Cambridge University Press, 475-511.
- Bowerman, M. & Choi, S. 2003. « Space under construction: language-specific categorization in first language acquisition ». In Gentner, D. & Goldin-Meadow, S. (éds), *Language in Mind: Advances in the study of language and thought*. Cambridge : MA: MIT Press, 387-427.
- Bowerman, M., Gullberg, M., Majid, A. & Narasimhan, B. 2004. « Put Project : The cross-linguistic encoding of placement events ». In Majid, A. (éd.), *MPI Field Manual* 9. Nijmegen : MPI, 10-18.
- Burzio, L. 1986. *Italian Syntax. A Government-Binding Approach*. Dordrecht : D. Reidel.

- Cappelle, B. 2005. *Particle patterns in English. A comprehensive coverage*. Thèse de doctorat, Département Linguistique, Katholieke Universiteit Leuven, Belgique.
- Cappelle, B. (soumis) « Particle placement and the case for 'allostructions' » numéro thématique de la revue *Constructions*.
- Champaud, C., Hickmann, M. & Hendriks, H. 2004. *Instructions pour le codage (données expérimentales sur l'espace)*. Manuel interne, Laboratoire Cognition et Développement, Université Paris 5.
- Choi, S. & Bowerman, M. 1991. « Learning to express motion events in English and Korean ». *Cognition* 41, 83-121.
- Choi, S., McDonough, L., Bowerman, M. & Mandler, J.M. 1999. « Early sensitivity to language-specific spatial categories in English and Korean ». *Cognitive Development*, 14, 241-268.
- Chomsky, N. 2000. *New Horizons in the Study of Language and Mind*. Cambridge, Ma.: Cambridge University Press.
- Cornish, F. (à par.) « Null complements, event structure, predication and anaphora: a Functional Discourse Grammar account ».
- Cowie, A.P. 1982. « Polysemy and the Structure of Lexical Fields ». *Nottingham Linguistic Circular* 11, 51-64.
- Croft, W. 2000. *Explaining Language Change. An evolutionary Approach*. London: Longman.
- Croft, W. 2001. *Radical Construction Grammar. Syntactic Theory in Typological Perspective*. Oxford: Oxford University Press.
- Croft, W. 2002. *Typology and Universals*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Croft, W. & Cruse, D. A. 2004. *Cognitive Linguistics* [Cambridge Textbooks in Linguistics]. Cambridge: Cambridge University Press.
- Cruse, D.A. 1982. « On Lexical Ambiguity ». *Nottingham Linguistic Circular* 11, 65-80.
- Cruse, D.A. 1986. *Lexical Semantics*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Cruse, D.A. 1992. « Monosemy vs. polysemy », *Linguistics* 30, 577-99.
- Cruse, D.A. 2000. *Meaning in language: an introduction to semantics and pragmatics*. Oxford: Oxford University Press.
- Culioli, A. 1990. *Pour une linguistique de l'énonciation. Opérations et représentations*, Tome 1, Ophrys.
- Culioli, A. 1995. *Cognition and Representation in Linguistic Theory* [Current Issues in Linguistic Theory 112], Amsterdam & Philadelphia: John Benjamins.
- David, C. 2003. « Les 'verbs of putting': typologie, schéma syntaxique et organisation sémantique des constructions prépositionnelles en anglais contemporain », Thèse de Doctorat, Université de Poitiers, France.
- David, C. 2004. « Putting 'Putting-Verbs' to the Test of Corpora », In Altenberg, B. & Aijmer, K. (éds), *Advances in Corpus Linguistics. Proceedings from the Twenty-second*

- International Conference on English Language Research on Computerized Corpora* (ICAME 22), Amsterdam : Rodopi, 101-115.
- Davidse, K. 1992. « Transitivity/Ergativity: The Janus-Headed Grammar of Actions and Events ». In Davies, M. & Ravelli, L. (éd.), *Advances in Systemic Linguistics*. London : Pinter, 105-135.
- Davidse, K. 1999. *Categories of Experiential Grammar*. [Monographs in Systemic Linguistics X]. Nottingham : University of Nottingham. (Reprise de Davidse 1991, Thèse de doctorat, Katholieke Universiteit Leuven, Belgique).
- Davidse, K. & Geyskens, S. 1998. « *Have you walked the dog yet?* The ergative causativisation of intransitives ». *Word* 49, 155-180.
- Deane, P. 1988. « Polysemy and Cognition ». *Lingua* 75, 325-361.
- Dixon, R.M.W. 1991. *A new approach to English grammar, on semantic principles*. Oxford : Clarendon Press.
- Dowty, D. 1974. « Stative in the Progressive and other Essence/Accident Contrasts ». *Linguistic Inquiry* 6, 579-88.
- Fillmore, C. 1986. « Pragmatically Controlled Zero Anaphora ». *Berkeley Linguistics Society* 12, 95-107.
- Fillmore, C. 1975. « An alternative to checklist theories of meaning ». *Proceedings of the Berkeley Linguistics Society* 1, 123-131.
- Fillmore, C. 1988. « The Mechanisms of 'Construction Grammar' ». *Berkeley Linguistics Society* 14, 35-55.
- Fuchs, C. 1997. « Diversité des représentations linguistiques : quels enjeux pour la cognition ? » In Fuchs, C. & Robert, S. (eds). *Diversité des langues et représentations cognitives*. Paris : Ophrys, 5-24.
- Geeraerts, D. 1988. « Where Does Prototypicality Come From? ». In Rudzka-Ostyn, B. (éd.), *Topics in Cognitive Linguistics*. Amsterdam & Philadelphia : John Benjamins, 207-229.
- Geeraerts, D. 1993. « Vagueness's Puzzles, Polysemy's Vagaries ». *Cognitive Linguistics* 4, 223-272.
- Gentner, D. & Goldin-Meadow, S. (éds). 2003. *Language in Mind. Advances in the study of language and thought*. Cambridge, Ma : MIT Press.
- Gilquin, G. 2004. « Corpus-Based cognitive study of the main English causative verbs. A syntactic, semantic, lexical and stylistic approach ». Thèse de doctorat, Université Catholique de Louvain, Belgique.
- Gilquin, G. (soumis) « The verb slot in causative constructions. Finding the best fit ». numéro thématique de la revue *Constructions*.
- Givón, T. 1993. *English Grammar. A Function-based Approach*. Vols 1 & 2. Amsterdam & Philadelphia : John Benjamins.

- Goddard, C. 2002. « *On* and *on*: verbal explicitaion for a polysemic network ». *Cognitive Linguistics* 13, 277-294.
- Goldberg, A.E. 1992. « The Inherent Semantics of Argument Structure: The Case of the English Ditransitive Construction ». *Cognitive Linguistics* 3, 37-74.
- Goldberg, A.E. 1995. *Constructions. A Construction Grammar approach to argument structure*. Chicago : Chicago University Press.
- Goldberg, A.E. 2001. « Patient Arguments of causative verbs can be omitted: the role of information structure in argument distribution » *Language Sciences* 34, 503-524.
- Goldberg, A.E. 2002. « Surface generalizations: An alternative to alternations ». *Cognitive Linguistics* 13, 327-356.
- Goldberg, A.E. (à par.) « Constructions, lexical semantics and the correspondence principle: accounting for generalizations and subregularities in the realization of arguments ». In: Erteschik-Shir, N. and Rapoport, T. (éds), *The Syntax of Aspect*, Oxford : Oxford University Press.
- Goldin-Meadow, S. 2004. « Hearing gesture: How our hands help us think », Nijmegen Lectures, Max Planck Institute, Nimègue, 15-17 décembre.
- Goldin-Meadow, S. & Singer, M.A. 2003. « From children's hands to adults' ears: Gesture's role in teaching and learning ». *Developmental Psychology* 39, 509-520.
- Gries, S.Th. 2003. *Multifactorial Analysis in Corpus Linguistics: A Study of Particle Placement*. [Open Linguistics Series]. London : Continuum Press.
- Gries, S.Th. & Stefanowitsch, A. 2004a. « Extending collostructional analysis. A corpus-based perspective on 'alternations' » *International Journal of Corpus Linguistics* 9, 97-129.
- Gries, S.Th. & A. Stefanowitsch. 2004b. « Covarying collexemes in the *into*-causative ». In Achard, M. & Kemmer, S. (eds) *Language, Culture, and Mind*. Stanford, Ca : CSLI, 225-236.
- Grinevald, C. (à par.) « Vers une typologie de l'expression de la localisation statique : le cas des prédicats locatifs ». *Actes du colloque de typologie « TYPO3 » de l'association CERLITYP*. Presses Universitaires du Septentrion.
- Gumperz, J.J. & Levinson, S.C. (eds.). 1996. *Rethinking linguistic relativity*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Halliday, M.A.K. 2004 [1995, 1985]. *An introduction to Functional Grammar*, London : Arnold.
- Heine, B., Claudi, U. & Hünemeyer, F. 1991. *Grammaticalisation: A Conceptual Framework*. Chicago/London : University of Chicago Press.
- Hellerstedt, M. (en prép.). « Une étude sur le sens, la forme et la structure des verbes de position en suédois ». Mémoire M2, Etudes langues germaniques, Université Lille 3.
- Hickmann, M. 2003. *Children's discourse: person, space and time across languages*. Cambridge : Cambridge University Press.

- Hickmann, M. & Hendriks, H. (à par.). « Location and caused motion in French and in English ». *First Language*.
- Ibarretxe-Antuñano, I. 2004. « Language typologies in our language use: The case of Basque motion events in adult oral narratives ». *Cognitive Linguistics* 15, 317-349.
- Jackendoff, R. 1996. « How language helps us think ». *Cognition & Pragmatics* 4, 1-34.
- Keyser, S.J. & Roeper, T. 1984. « On the Middle and Ergative Constructions in English ». *Linguistic Inquiry* 15, 381-416.
- Kita, S. & Özyürek, A. 2003. « What does cross-linguistic variation in semantic coordination of speech and gesture reveal?: Evidence for an interface representation of spatial thinking and speaking ». *Journal of Memory and Language* 48, 16-32.
- Kleiber, George. 1990. *La sémantique du prototype: Catégories et sens lexical*. Paris : Presses universitaires de France.
- Kopecka, A. 2004. *Etude typologique de l'expression de l'espace: localisation et déplacement en français et en polonais*, Thèse de doctorat, Université Lyon II.
- Kuteva, T. 1999. « On 'sit'/'stand'/'lie' auxiliation ». *Linguistics* 37, 191-213.
- Lakoff, G. 1987. *Women, Fire and Dangerous Things. What categories reveal about the mind*. Chicago : Chicago University Press.
- Langacker, R.W. 1987. *Foundations of Cognitive Grammar. Vol. I*, Stanford University Press, Stanford.
- Langacker, R.W. 1987. *Foundations of Cognitive Grammar. Volume I: Theoretical Prerequisites*. Stanford : Stanford University Press.
- Langacker, R.W. 1991a. *Concept, Image, and Symbol*. Berlin: Mouton de Gruyter.
- Langacker, R.W. 1991b. *Foundations of Cognitive Grammar. Volume II: Descriptive Application*. Stanford: Stanford University Press.
- Langacker, R.W. 1999. « Assessing the cognitive linguistic enterprise ». In Janssen, T. & G. Redeker (eds.) *Cognitive Linguistics: Foundations, Scope, and Methodology*, Berlin : Mouton de Gruyter, 13-59.
- Langacker, R.W. 2000. *Grammar and Conceptualization*. Berlin : Mouton de Gruyter.
- Levin, B. 1993. *English Verb Classes and Alternations. A preliminary investigation*, Chicago : Chicago University Press.
- Levin, B. & Rappaport Hovav, M. 1995. *Unaccusativity. At the Syntax-Lexical Semantics Interface*. [Linguistic Inquiry Monographs 26]. Cambridge, Ma.: MIT Press.
- Levinson, S.C. 1996. « Relativity in spatial conception and description ». In Gumperz, J.J. & Levinson, S.C. (éds), *Rethinking linguistic relativity*. Cambridge : Cambridge University Press, 177-202.
- Levinson, S. 2003. *Space in language and cognition: Explorations in cognitive diversity*. Cambridge : Cambridge University Press.

- Levinson, S.C. & Meira, S. 2003. « 'Natural Concepts' in the spatial topological domain—Adpositional meanings in crosslinguistic perspective: an exercise in semantic typology ». *Language* 79, 485-516.
- Lewis, M. 2005. « Looking at text through lexical eyes », communication dans le cadre de la Formation Didactique (*Algemene Lerarenopleiding*), Université de Leuven, Belgique, 25 février.
- Leys, O. 1985. « De konstruktie *staan te + infinitief* en verwante konstrukties » [La construction *staan te + infinitif* et constructions apparentées]. *Verslagen en Mededelingen van de Koninklijke Akademie voor Nederlandse Taal- en Letterkunde* 3, 265-277.
- Lipka, L. 1986. « Homonymie, Polysemie oder Ableitung im heutigen Englisch ». *Zeitschrift für Anglistik und Amerikanistik* 34, 128-138.
- Lyons, John. 1977. *Semantics*. Vol. I & II. Cambridge : Cambridge University Press.
- Max Planck Institute Annual Reports 1999-2003, www.mpi.nl.
- Maisak, T & Rakhilina, E.V. 2004. « Typology of Aqua-motion ». University of Moscow, ms.
- McNeill, D. 2000. « Analogic/Analytic representations and cross-linguistic differences in thinking for speaking ». *Cognitive Linguistics* 11, 43-60.
- Miceli, M. & Hiligsmann, Ph. (à par.). « Positie- en bewegingswerkwoorden in het Nederlands en in het Frans: een verkennende contrastieve analyse ». In *Liber amicorum S. Theissen* [titre provisoire].
- Mittwoch, A. 1982. « On the difference between *eating* and *eating something*: activities versus accomplishments ». *Linguistic Inquiry* 13, 113-122.
- Mufwene, S.S. 1984. « Stativity and the Progressive ». *Indiana University Linguistics Club*.
- Newman, J. 2002a. « A cross-linguistic overview of the posture verbs 'sit', 'stand', and 'lie' ». In Newman, J. (éd.), *The Linguistics of Sitting, Standing, and Lying*. Amsterdam & Philadelphia : John Benjamins, 1-24.
- Newman, J. (éd.). 2002b. *The Linguistics of Sitting, Standing, and Lying*. Amsterdam & Philadelphia : John Benjamins.
- Pauwels, P. 2000. *Put, set, lay and place. A cognitive linguistic approach to verbal meaning*. München : Lincom-Europa.
- Pederson, E., Danziger, E., Levinson, S. Kita, S., Senft, G. & Wilkins, D. 1998. « Semantic typology and spatial conceptualization ». *Language* 74, 557-589.
- Peeters, B. 2000. « Book review of Maarten Lemmens. *Lexical perspectives on Transitivity and ergativity. Causative constructions in English*. Amsterdam: John Benjamins » *Studies in Language* 24, 683-694.
- Perlmutter, D. M. 1978. « Impersonal Passives and the Unaccusative Hypothesis ». *Berkeley Linguistics Society* 4, 157-89.

- Pinker, S. 1989. *Learnability and Cognition: The acquisition of argument structure*. Cambridge, Ma. : MIT Press.
- Pinker, S. 1994. *The language instinct*, New York : Morrow.
- Pourcel, S. 2004. « Rethinking 'Thinking for Speaking' ». *Proceedings of the twenty-Ninth annual meeting of the Berkeley Linguistics Society*, 349-358.
- Pourcel, S. & Kopecka, A. (soumis). « Motion expression in French: typological diversity ». *Durham Working Papers in Linguistics*, University of Durham.
- Pustejovsky, J. 1995. *The generative lexicon*. Cambridge, Ma. : MIT Press.
- Rakhilina, E.V. 2000. *Kognitivnyj analiz predmetnyx imen: Semantika i sočetaemost'*. [Analyse cognitive des noms physiques: sémantique et combinabilité]. Moscow : Russkie slovari.
- Rapoport, T.R. 1993. « Verbs in depictives and resultatives ». In Pustejovsky, J. (éd.), *Semantics and the Lexicon*. Dordrecht : Kluwer, 163-184.
- Rice, S. 1988. « Unlikely Lexical Entries ». *Berkeley Linguistics Society* 14, 202-212.
- Rice, S. 2002. « Posture and existence predicates in Dene Suline (Chipewyan) » In Newman, J. (éd.), *The Linguistics of Sitting, Standing, and Lying*. Amsterdam & Philadelphia : John Benjamins, 61-78.
- Rosch, E. 1988. « Principles of Categorization » In Collins, A. & Smith, E.E. (éds), *Readings in Cognitive Science, a Perspective from Psychology and Artificial Intelligence*, San Mateo, Ca. : Morgan Kaufmann Publishers, 312-322. (Téléchargeable à <http://originresearch.com/documents/rosch1b.htm>)
- Serra Borneto, C. 1996. « *Liegen* and *stehen* in German: A study in horizontality and verticality » In Casad, E. (ed.) *Cognitive Linguistics in the Redwoods*. Berlin : Mouton de Gruyter, 458-505.
- Sinclair, John M. 1991. *Corpus, Concordance, Collocation*. Oxford : Oxford University Press.
- Sinha, C. & Kuteva, T. 1995. « Distributed Spatial Semantics ». *Nordic Journal of Linguistics* 18, 167-199.
- Slobin, D.I. 1987. « Thinking for speaking ». *Proceedings of the Thirteenth Annual Meeting of the Berkeley Linguistics Society*, 435-444.
- Slobin, D.I. 1996a. « Two ways to travel: Verbs of motion in English and Spanish ». In Shibatani, M. & Thompson, S.A. (éds), *Grammatical constructions: Their form and meaning*. Oxford : Oxford University Press, 195-217.
- Slobin, D.I. 1996b. « From 'thought and language' to 'thinking for speaking' ». In Gumperz, J.J. & Levinson, S.C. (éds), *Rethinking linguistic relativity*. Cambridge: Cambridge University Press, 70-96.
- Slobin, D.I. 2000. « Saturation of a semantic domain: the case of motion events » Communication au colloque *Language, Culture, and Cognition*, Leiden, 22-23 mars.

- Slobin, D.I. 2004. « The many ways to search for a frog: Linguistic typology and the expression of motion events ». In Strömquist, S. & Verhoeven, L. (eds.), *Relating events in narrative: Typological and contextual perspectives*. Mahwah, NJ : Lawrence Erlbaum Associates, 219-257.
- Slobin, D.I. (à par.). « What makes manner of motion salient? Explorations in linguistic typology, discourse, and cognition ». In Hickmann, M. & Robert, S. (éds), *Space across languages: linguistic systems and cognitive categories*. Amsterdam : John Benjamins.
- Slobin, D.I. & Hoiting, N. 1994. « Reference to movement in spoken and signed languages: Typological considerations », *Proceedings of the 20th Annual Meeting of the Berkeley Linguistics Society*, 487–503, Berkeley, CA, Berkeley Linguistics Society.
- Smith, Carlota S. 1978. « Jespersen's 'Move and Change' Class and Causative Verbs in English ». In Jazayery, M.A., Polome, E.C. and Winter, W. (éd.), *Linguistic and Literary Studies in Honor of Archibald A. Hill*. Vol. II: *Descriptive Studies*. The Hague : Mouton, 101-109.
- Stefanowitsch, A. & Gries, S. Th. 2003. « Collostructions: Investigating the interaction of words and constructions ». *International Journal of Corpus Linguistics* 8, 209–243.
- Stefanowitsch, A. & Gries, S. Th. 2005. « Covarying collexemes ». *Corpus Linguistics and Linguistic Theory* 1, 1-43.
- Stolz, C. 1999. « Ergativität in Mayasprachen », présentation lors d'une journée d'étude sur l'ergativité, Universität Bremen, Allemagne, 7 juin. [voir également : <http://www.fb10.uni-bremen.de/iaas/workshop/ergativ/cstolz.pdf>].
- Strömquist, S. & Verhoeven, L. (éds). 2004. *Relating Events in Narratives: Typological and contextual perspectives*, Mahwah, NJ : Lawrence Erlbaum Associates.
- Stubbs, Michael. 1995. « Collocation and Semantic Profiles ». *Functions of Language* 2, 23-55.
- Taylor, J. 1989, 1995². *Linguistic Categorization*, Oxford : Clarendon Press.
- Taylor, J. 2003. *Cognitive Grammar* [Oxford Textbooks in Linguistics]. Oxford : Oxford University Press.
- Taylor, J. 2003. « Polysemy's paradoxes » *Language Sciences* 25, 637–655.
- Talmy, L. 2000. *Toward a cognitive semantics*. Volume 1 & 2. Cambridge, Ma. : MIT Press.
- Tomasello, M. 1999. *The cultural origins of human cognition*. Cambridge, Ma. : Harvard University Press.
- Tomasello, M. 2003a. *Constructing a language. A usage-based theory of language acquisition*. Cambridge, Ma. : Harvard University Press.
- Tomasello, M. 2003b. « The key is social cognition ». In D. Gentner & S. Goldin-Meadow (éds), *Language in Mind. Advances in the study of language and thought*. Cambridge, Ma. : MIT Press, 47-57.
- Tuggy, D. 1993. « Ambiguity, Polysemy, and Vagueness ». *Cognitive Linguistics* 4, 273-290.

- Tutton, M. (en prep.). « Les influences typologiques dans des comptes rendus bilingues ». Mémoire de M2, Sciences de langage, Université Lille3.
- Vandeloise, C. 1986. *L'Espace en français : sémantique des prépositions spatiales*. Paris : Le Seuil.
- van Oosten, J. 1986. « Sitting, Standing and Lying in Dutch: A Cognitive Approach to the Distribution of the Verbs *Zitten*, *Staan*, and *Liggen* ». In van Oosten, J. & Snapper, J. (eds.) *Dutch linguistics at Berkeley*, 137-160. Berkeley: UCB.
- Yoshimura K. & Taylor, J. R. 2004. « What makes a good middle? The role of qualia in the interpretation and acceptability of middle expressions in English ». *English Language and Linguistics* 8, 293-321.
- Zlatev, J. & David, C. 2003. « Motion Event Constructions in Swedish, French and Thai: Three different language types ». *Journal of Humanities* 6, 18-42.
- Zlatev J. & David, C. 2004. « Three ways to travel: Motion events in French, Swedish and Thai », In da Silva, A.S. (éd.), *Linguagem, Cultura e Cognição: Estudos de Linguística Cognitiva*. Coimbra : Almedina, 119-142.
- Zwicky, A. M. & Sadock, J. M. 1975. « Ambiguity Tests and How to Fail Them ». In Kimball, J.P. (éd.), *Syntax and Semantics* 4. New York : Academic Press, 1-36.

ANNEXE

LISTE DES TRAVAUX

Cette annexe donne une vue d'ensemble sur toutes mes publications et communications. La première section (p. 112 à 113) liste mes travaux avant la thèse ; quelques unes suivent logiquement de mon mémoire de Master et mon travail dans le domaine du TAL, d'autres anticipent les analyses lexico-paradigmatiques de ma thèse, et encore d'autres concernent des observations liées à l'analyse de corpus semi-automatisée.

La deuxième section (p. 115 à 121) concerne tous mes travaux après ma thèse qui suivent les trois axes de recherche décrits dans ce document de synthèse : les verbes causatifs lexicaux, les verbes de position et la recherche typologique de verbes de localisation. Les références à l'intérieure de chaque rubrique indiquant le type de publication ou communication (ouvrage, article avec lecture de comité, etc.) sont présentées par ordre chronologique décroissant.

A1. LISTE DES TRAVAUX AVANT MA THESE (ordre chronologique décroissant)

1. Mémoire de Master

- [A1] *Une étude critique des “defaulters” dans le système METAL et un design pour un déterminateur de catégorie à la base de morphologie*⁶⁵, Dept. Linguistique, K.U.Leuven, 1988, summa cum laude [rédigé en néerlandais].

2. Thèse de Doctorat

- [A2] *Interaction Between Lexical and Constructional Meaning: the Case of Verbs of Killing*, Dept. Linguistique, K.U.Leuven, septembre 1995, summa cum laude.

3. Publications

3.1 Articles et publications publiées (2)

- [A3] (1994). « The Transitive-Ergative Interplay in a Polysemic Complex : The Issue of Abortion ». In Carlon, K., Davidse, K. & Rudzka-Ostyn, B. (éds), *Perspectives on English. Studies in Honour of Professor Emma Vorlat*. Leuven : Peeters, 345-385.
- [A4] (1990). (avec G. Adriaens) « The Self-Extending Lexicon: On-line and Off-line Defaulting in the METAL Machine Translation System ». *Proceedings of the Thirteenth International Conference of Computational Linguistics*, (Project notes), Helsinki.

3.2 Documents internes (4)

- [A5] (1994). (avec J. Ducaju & P. Mertens), « Utiliser l'ordinateur pour le recherche de corpus ». [en néerlandais], Dépt. Linguistique, K.U.Leuven.
- [A6] (1991). « Do you know how I can kill some time? », working paper, Dépt. Linguistique, K.U.Leuven.
- [A7] (1990). « Knowledge Representation, Structuring Polysemy and Semantic Flexibility », working paper, Dépt. Linguistique, K.U.Leuven.
- [A8] (1989). « Controlled English Project ». Preliminary Research Report, Dépt. Linguistique, K.U.Leuven & Alcatel-Bell.

3.3 Relectures/rapports (1)

- [A9] (1994). Rapport de relecture de C.D. Blake & V. Williams, *Explorations: From Paragraph to Essay*, New York: HarperCollins (20p.)

3.4 Documents didactiques officiels

- [A10] (1994). *Critical Discussion of 10 Student Essays*, Département Linguistique, K.U.Leuven (20p.).
- [A11] (1992). (avec K. Davidse) *Solving the Problem of Writing*, Département Linguistique, K.U.Leuven (90p.).

⁶⁵ Les « defaulters » sont les logicielles et les bases de données qui sont utilisés dans la création automatique des dictionnaires monolingues. Le déterminateur automatique peut être utilisé en ligne par le système pour déterminer la catégorie syntaxique d'un mot inconnu.

4. Communications

4.1 Communications dans des colloques internationaux (4)

- [A12] (1995). « De paradigmatische conditionering van het Engelse *-er* suffix » [Le conditionnement paradigmatic du suffix anglais *-er*]. *Vlaams-Nederlandse Morfologiedagen*, K.U. Leuven, Belgique, 21-22 sept.
- [A13] (1995). « Transitivity and Ergativity in Present-Day *abort* », *Fourth International Conference of Cognitive Linguistics*, Albuquerque, New Mexico, 16-21 juillet.
- [A14] (1993). « The Conceptual Impact of Killing », *Third International Conference of Cognitive Linguistics*, K.U. Leuven, Belgique, 18-23, juillet.
- [A15] (1990). (avec G. Adriaens) « The Self-Extending Lexicon: On-line and Off-line Defaulting in the METAL Machine Translation System », *Thirteenth International Conference of Computational Linguistics*, Helsinki, Août 1990.

4.2 Conférences invitées (2)

- [A16] (1991). « Lexical Meaning Representation in a Relation-Oriented Network », Département Psychologie, K.U.Leuven *Postgraduate Programme Artificial Intelligence & Cognitive Science*, 20 mars.
- [A17] (1989). « Le système de traduction automatique METAL. Une présentation de la structure des dictionnaires » [en Néerlandais], *Postgraduate Programme for Computational Linguistics*, Université d'Anvers (UIA), Belgique, 24 mai.

4.3 Communications internes (4)

- [A18] (1994). « L'importance du SGML pour le recherche historique et philologique à l'aide de l'ordinateur » [en néerlandais], présenté lors du cours *Data processing dans la recherche historique et philologique*, K.U.Leuven, 23 novembre.
- [A19] (1994). « How Ethics Influences Ergative and Transitive Variation: A Case Study », présenté lors du Seminar English Linguistics, K.U. Leuven, 18 novembre.
- [A20] (1994). « SGML: une introduction » [en néerlandais], présenté lors du *Corpus linguistics Workshop*, Département Linguistique, K.U. Leuven, 20 septembre.
- [A21] (1991). « L'espace sémantique KILL en anglais: une exploration préliminaire », *Cognitive Linguistics Workshop*, Département Linguistique, K.U.Leuven, 7 & 14 décembre.

A2. LISTE DE MES TRAVAUX DEPUIS MA THESE

A2.1 Vue d'ensemble des travaux, par type (nombre de documents et nombre de pages approximatif)

Type de publication	#	# de pag.
1. Mémoire, These, HDR		
Mémoire de Master	1	278 p.
Thèse de Doctorat	1	351 p.
Habilitation à Diriger des Recherches	1	124 p.
<i>Total Mémoire, Thèse, HDR</i>	3	753 p.
2. Ouvrages		
publiées	1	268 p.
en préparation	1	(±250) p.
<i>Total ouvrages</i>	2	±520 p.
3. Articles		
publiées	11	189 p.
à paraître	4	43 p.
soumis	6	150 p.
manuscrit téléchargeable	2	46 p.
en préparation	5	
<i>Total articles</i>	28	428 p.
4. Documents internes	9	253 p.
5. Communications et conférences		
internationales	27	
nationales	3	
invitées	14	
internes	14	
vulgarisation	1	
<i>Total Communications et conférences</i>	59	
TOTAL (sans l'ouvrage en préparation)		±1 700

A2.2 Liste d'ensemble des travaux, par type de publication

1. Ouvrages individuels

- [1] (1998). *Lexical Perspectives on Transitivity and Ergativity. Causative Constructions in English*. [Current Issues in Linguistic Theory 166]. Amsterdam & Philadelphia : John Benjamins. [ISBN : 90 272 3671 2 ; 268p.]
- [2] (en prép.). *Posture Verbs in Dutch: semantic and typological perspectives*. Proposition d'ouvrage acceptée par Mouton de Gruyter pour une publication dans la série *Cognitive Linguistics Research*

2. Articles

2.1. Articles et communications (avec comité de lecture)

- [3] (soumis). « Aspectual posture verb constructions in Dutch », manuscrit soumis à *Journal of Germanic Linguistics*. (Cambridge University Press).
- [4] (soumis) « How experience structures the conceptualization of causality », Dans : Luchjenbroers, J. (éd.), *Cognitive Linguistics Investigations across Languages, Fields, and Philosophical Boundaries*. Amsterdam & Philadelphia : John Benjamins. (18p.)
- [5] (soumis). « More on objectless transitives and ergativization patterns in English », numéro thématique de la revue *Constructions*.
- [6] (soumis). « Métaphore, image schématique et grammaticalisation : une étude diachronique cognitive de *stand* ». In Gueron, J. & Delmas, C. (éds), *Grammaire et figures de Style*, Paris : Presses de la Sorbonne Nouvelle.
- [7] (soumis). « Caused posture: experiential patterns emerging from corpus research ». In Stefanowitsch, A. & Gries, S. (eds) *Corpora in Cognitive Linguistics. Vol. II: The Syntax-Lexis Interface*. Amsterdam/Philadelphia : John Benjamins.
- [8] (à par.). (avec D. Divjak) « Lexical Conflation Patterns in Dutch Aquamotion Verbs ». In Majsak, T. & Rachilina, E.V. (eds) *Tipologija glagolov dvizhenija v vode*. [A Typology of Aquamotion]. Moscou : Gnozis.
- [9] (2003) (avec E. Rakhilina) « Semantika ruskogo _sitet'_ na fone niderlandskogo _zitten_ » [La sémantique du verbe russe *sitet'* comparée avec le néerlandais *zitten*]. *Russian Linguistics*, 27 : 313-327.
- [10] (2002). « The semantic network of Dutch posture verbs ». In Newman, J. (éd.), *The Linguistics of Sitting, Standing, and Lying*. [Typological Studies in Language 51]. Amsterdam & Philadelphia : John Benjamins, 103-139.
- [11] (2002). « Tracing referent location in oral picture descriptions ». In Wilson, A., Rayson, P. & McEnery, T. (éds), *A Rainbow of Corpora - Corpus Linguistics and the Languages of the World*. München : Lincom-Europa, 73-85.
- [12] (1998). « The experiential basis of lexical and constructional flexibility : a diachronic and synchronic study ». *Leuvense Bijdragen* 87, 79-113.
- [13] (1997). « The Influence of World Conception on Transitivity and Ergativity : a Case Study ». In Sweetser, E., Lee, K. Verspoor, M. (éds), *Lexical and Syntactic Constructions and the Construction of Meaning*, Amsterdam & Philadelphia : John Benjamins, 363-382.

- [14] (1995). « De paradigmatische conditionering van het Engelse -er suffix » [Le conditionnement paradigmatic du suffix anglais -er]. *Leuvense Bijdragen* 84, 519-528.

2.2. Articles et communications (sans comité de lecture)

- [15] (soumis). « Analyse cognitive des verbes de placement en néerlandais » In Hiligsmann, Ph. e.a. (éds), *Neerlandistiek in Frankrijk en in Franstalig België / Les études néerlandaises en France et en Belgique francophone. Langages et expressions*, Université catholique de Louvain.
- [16] (à par). « Motion and location: toward a cognitive typology » In Girard, G. (éd.), *Parcours, détour, contour*. [Titre provisoire]. *Travaux 117 du Cierec*, Publication de l'Université St Etienne.
- [17] (2005). « Des constructions causatives sans objet : un complément à l'analyse récente de Goldberg », In Delmas, C. & Quivy, M. (éds), *6 Etudes en linguistique anglaise, CERCLES Revue pluridisciplinaire du monde anglophone*, Occasional Papers, Université de Rouen.
- [18] (2002). (avec E. Rakhilina) « Le verbe russe *sidet'* ('être assis') dans une perspective typologique ». Publiée [en russe] dans les Actes de Colloque *Russian studies facing the 21 century* (section sur sémantique lexicale), Moscow, 9-11 juin.
- [19] (2002). « Over de gemotiveerde alomtegenwoordigheid van liggen, zitten en staan : linguïstische en didactische perspectieven » [Sur l'omniprésence motivée de *liggen*, *zitten*, et *staan* : perspectives linguistiques et didactiques]. In Hiligsmann, Ph. (éd.), *Le néerlandais en France et en Belgique francophone : approches scientifiques, approches didactiques*. Collection UL3 *Travaux et recherches*, université Lille3, France, 91-114.
- [20] (2001). « *Computational economy in metaphor analysis* ». In Barnden, J., Lee, M. & Markert, K. (éds), *Proceedings of the Workshop on Corpus-based and Processing Approaches to Figurative Language, Technical Paper 14 of the University Centre for Corpus Research on Language*, Lancaster University, U.K, 36-42.

2.3. Articles en manuscrit téléchargeable

- [21] (1999). « Diachronic perspectives on lexical and constructional interdependency in English », ms., 28p.
<http://www.univ-lille3.fr/Recherche/silex/lemmens>.
- [22] (1997). « English 'middable' verbs », ms., 18p.
<http://www.univ-lille3.fr/Recherche/silex/lemmens>.

2.4. Articles en préparation

- [23] (en prép.). « Telic *versus* atelic progressives in Dutch », en préparation à soumettre pour publication dans *Corpus Linguistics and Linguistic Theory*.
- [24] (en prép.). « *Handle with care*: pragmatically induced grammaticalisation » à soumettre à *English Language and Linguistics*
- [25] (en prép.). « On the partial loss of posture verbs in English »

- [26] (en prép.). « La transitivity des verbes de position intransitifs : un cas d'auto-correction ? » (contribution invitée) In M. Paillard & H. Chuquet, *Causativité, Corpus, Contrastivité*, Université de Poitiers.

2.5. Documents internes

- [27] (en prép.). (avec C. David) « La représentation du mouvement provoqué : perspectives inter-langues et implications cognitives » description d'un projet ACI Jeunes Chercheurs, à soumettre pour l'appel d'offre 2005.
- [28] (2005). « Coding system for location verb projet » manuel pour l'encodage des données.
- [29] (soumis). (avec D. Slobin) « La localisation : Etudes expérimentales en typologie langagière », projet de recherche soumis pour financement au France-Berkeley Fund (appel 2005).
- [30] (2003). (avec M. Hickmann & L. Sarda). « La localisation et le mouvement dans la langue et dans la cognition : études comparatives inter-langues de l'adulte et de l'enfant », description du projet ACI ET0092.
- [31] (2003). « Quelques suggestions pour une rédaction plus flexible en utilisant MS-WORD », mini-manuel (7p.) pour les membres de SILEX.

2.6. Relectures/rapports (anonymes, non-publiés) d'articles soumis à la publication

- [32] (2005). Rapport invité d'un article soumis à *English Language and linguistics* (CUP)
- [33] (2005). Rapport invité d'un article soumis à *Languages in Contact* (John Benjamins)
- [34] (2002). Rapport invité d'un article soumis à *Cognitive Linguistics*
- [35] (2000). Rapport invité d'un article soumis pour publication à Feyaerts (éd.), *Bible Through Metaphor and Translation. A Cognitive Semantic Perspective* (Religion and Discourse, 15), Oxford/Bern: Peter Lang. (rapport de 4p.)

3. Communications et conférences

3.1. Communications dans des colloques internationaux

- [36] (soumis). « Collostructional and collexeme analysis of two types of causative constructions » *Formal, functional and typological perspectives on discourse and grammar*. 38th Annual Conference of the Societas Linguistica Europaea, Valencia, Espagne, 7-10 sept. 2005.
- [37] (soumis). (avec C. David) « Laying out new avenues: typological and experimental perspectives on placement verbs » *New Directions In Cognitive Linguistics* [First UK Cognitive Linguistics Conference], University of Sussex, Brighton, UK, 23-25 oct. 2005.
- [38] (2005). « Degrees of manner: a trade-off between motion and location? » *Ninth International Cognitive Linguistics Conference*, Université de Yonsei, Corée du Sud, 17-21 juillet.
- [39] (2005). « Aspectually induced lexical loss in English » Colloque International *From gram to mind: grammar as cognition*. Université Michel de Montaigne, Bordeaux (France), 20-22 mai.
- [40] (2005). (avec D. Divjak) « On the (non-)saturation of a semantic domain: differences in Russian and Dutch encodings of aquamotion events » Colloque

- International *From gram to mind: grammar as cognition*. Université Michel de Montaigne, Bordeaux (France), 20-22 mai.
- [41] (2004). (avec D. Divjak). « Moving through (troubled) water: a study in semantic typology ». *Conceptual Structure, Discourse, & Language* 7, Université de Alberta, Edmonton, Canada, 8-10 October. (acceptée, non-présentée)
- [42] (2004). « Paradigmatic views on Goldberg's Deprofiled Object Constructions in English », *Third International Conference on Construction Grammar*, Université de Marseille, 7-10 juillet.
- [43] (2004). « Analyse cognitive des verbes de placement en néerlandais », 2ième colloque *Les études néerlandaises en France et en Belgique francophone*, Université Catholique de Louvain, Belgique, 15-17 mars.
- [44] (2003). « Caused posture: experiential patterns emerging from corpus research ». *8th International Cognitive Linguistics Conference*, Universidad de La Rioja, Espagne, 20-25 juillet.
- [45] (2003). « Germanic Progressives Revisited », *Ninth Germanic Linguistics Association Conference*, Buffalo New York, 25-27 avril.
- [46] (2003). « Telic vs atelic oriented progressives in Dutch ». *Joint Meeting Forum of Germanic Language Studies and the Society of Germanic Linguistics*, Londres, 3-5 janvier.
- [47] (2002). « Aspectual posture verb constructions ». *Cognitive Linguistics East of Eden, First Joint FiCLA & SCLA Conference*, Turku, Finlande, 13-15 sept.
- [48] (2001). « En psyko-lingvistisk forskning av *ligga, sitta* och *stå* i svenska och nederländska ». colloque international *Semantik i Focus*, Lund University, Lund, Suède, 19 oct.
- [49] (2001). « Location vs. position: coding strategies for referent location ». *7th International Cognitive Linguistics Conference*, University of California, Santa Barbara, Ca., 21-27 juillet. (Présentée aussi à l'*Annual Conference of the Societas Linguistica Europaeae*, K.U.Leuven, Belgique, 28-31 août 2001).
- [50] (2001). « Over de gemotiveerde alomtegenwoordigheid van *liggen, zitten* en *staan*: linguistische en didactische perspectieven » [Sur l'omniprésence motivée de *liggen, zitten*, et *staan*: perspectives linguistiques et didactiques]. Colloque international *Le néerlandais en France et en Belgique francophone: approches scientifiques, approches didactiques*, Lille, France, 22-24 mars.
- [51] (2001). « Computational economy in metaphor analysis ». *Workshop on Corpus-based and Processing Approaches to Figurative Language*, Lancaster, U.K., 29 mars.
- [52] (2000). « Verbes de position dans des langues germaniques ». *IIIe Colloque International de la COFDELA (Perspectives cognitives en linguistique appliquée et didactique des langues)*, Avignon, France, 26-28 oct.
- [53] (2000). « Degrees of being positioned ». *Second International Conference in Contrastive Semantics and Pragmatics*, Cambridge, UK, 11-13 sept.
- [54] (1999). « Diachronic perspectives on lexical and constructional interaction ». *Sixth International Conference of Cognitive Linguistics*, Stockholm, Suède, 10-17 juillet.
- [55] (1998). « Pro-lifers versus pro-choicers: their lexis, grammar, and inferencing ». *Sixth International IPrA conference*, Reims, France, 19-24 juillet.

- [56] (1998). « How experience structures the conceptualization of causality ». *Australian Linguistic Institute's Workshop on Research Issues for Cognitive Linguistics*, University of Queensland, Brisbane, Australie, 6-16 juillet.
- [57] (1997). « English Middable Verbs : the interaction of syntax and morphology ». *Fifth International Conference of Cognitive Linguistics*, Amsterdam, 19-25 juillet.
- [58] (1997) (avec Sandra, D., G. Van Rillaer, & F. Brisard). « Polysemy, homonymy and vagueness from a psycholinguistic perspective ». 19. *Jahrestagung der Deutschen Gesellschaft für Sprachwissenschaft*, 26-28 févr., Heinrich-Heine-Universität, Düsseldorf.
- [59] (1996). (avec D. Sandra & G. Van Rillaer) « Homonymy, Polysemy and Vagueness in the Mental Lexicon ». *International Workshop on Cognitive Linguistic Approaches to Lexical Semantics*, Turku, Finlande, 14-16 nov.

3.2. Communications dans des colloques nationaux

- [60] (2004) « La localisation et le mouvement : vers une typologie cognitive », 44^{ième} colloque de la SAES, Versailles St Quentin-en-Yvelines, 14-16 mai.
- [61] (2003). « La disparition partielle des verbes de postures en anglais », colloque diachronique organisé par SESYLIA (Paris3) à Bergerac, France, 19-20 sept.
- [62] (2003) « Des Patients qui ne veulent pas disparaître: un complément à l'analyse de Goldberg des constructions causatives sans objet. », 43^{ième} colloque de la SAES, Grenoble, 9-11 mai.

3.3. Conférences invitées

- [63] (2005) « Typological perspectives on location and caused location: some case studies », University of Chapel Hill, North Carolina, 1 avril.
- [64] (2004). « Espace, langue et cognition », conférence invitée dans le cadre des séminaires interdisciplinaires de l'école doctorale, Université Lille3, 9 avril.
- [65] (2004). « Metaphor, image schema and grammaticalisation : a cognitive lexical-semantic study. », communication invitée, pour la Journée d'Etudes *Grammar and Figures of Speech*, Paris3, 27 févr.
- [66] (2003). « Catégorisation, grammaticalisation et grammaire cognitive », Série de conférences invitées [en français; 3x 5h.], pour le DEA en Linguistique, Université Catholique de Louvain, décembre.
- [67] (2003). « La localisation et le mouvement dans la langue : vers une typologie cognitive », Séminaires de l'Institut Linguistique, UCL, 16 décembre.
- [68] (2003). « Manners of location. A cognitive and typological study of posture verbs in Germanic languages », Berkeley Linguistics Colloquium, 24 nov.
- [69] (2003). « Kontext kontra dekontextualiserade exempel i semantiska studier », communication invitée dans le cadre des séminaires de linguistique nordique [Högre Seminar i Nordiska Språk], Université de Stockholm, Sweden, 15 oct.
- [70] (2003). « Posture verbs: semantic, typological and didactic perspectives. », communication à l'University of Iowa, Iowa, US, 17 avril.
- [71] (2002). « En toch zit er muziek in ... Linguïstische harmonieën in het Nederlandse *liggen, zitten, en staan*. » Communication [en néerlandais] pour le

séminaire *Linguistique néerlandaise*, Université Catholique de Louvain, Louvain-la-Neuve, 13 mars.

- [72] (2001). « Initiation à la grammaire cognitive ». Série de conférences invitées [en français; 3x 5h.] pour le DEA en Linguistique, Université Catholique de Louvain, décembre.
- [73] (2001). « A cognitive lexical-paradigmatic analysis of transitivity and ergativity in English ». Communication invitée pour le séminaire *English Linguistics*, Université de Linköping, Suède, 17 oct.
- [74] (2001). « Att ligga, sitta och stå — i nederländska, svenska och engelska » [Etre couché, être assis, et être debout — en néerlandais, suédois et anglais]. communication [en suédois] pour les séminaires supérieurs de linguistique [Högre seminar i lingvistik], université de Stockholm, Suède, 15 oct.

3.4. Communications internes

- [75] (2004). « Cognitief-semantische en taaltypologische studie van locatie-uitdrukkingen », Lunchcauserie Instituut voor Levende Talen, 7 février.
- [76] (2003). « Quelques suggestions pour une rédaction plus flexible en utilisant MS-WORD » communication interne UMR 8528 du CNRS (SILEX), Université Lille3, 6 juin.
- [77] (2000). « Degrés de saillance onomasiologique. Une étude psycho-linguistique de l'expression de la position en suédois. » communication interne UMR 8528 du CNRS (SILEX), Université Lille3, 17 nov.
- [78] (2000) « Verbes de position en quelques langues germaniques ». communication interne UMR 8528 du CNRS (SILEX), Université Lille3, 24 mars.
- [79] (2000). « Let it [be]. Position verbs in Swedish, English and Dutch », *seminaires linguistiques*, Université Lille3, 11 févr.
- [80] (1999). « Lexical Perspectives on Transitivity and Ergativity in English : The Case of Lexical Causatives », *seminaires linguistiques*, Université Lille3, 20 janv.
- [81] (1999). « It's not *faire* ! French *faire* versus English *do/make* and Dutch *doen/maken*. », *Workshop on English « do »*, Université Lille3, 30 mars.
- [82] (1999). « Variation constructionnelle dans les verbes causatifs en anglais : un perspective lexical-paradigmatique », communication interne UMR 8528 du CNRS (SILEX), Université Lille3, 20 nov.
- [83] (1997). « De inadequatheid van het criterium *change of state* » [L'insuffisance du critère « changement d'état »] *Centrum voor Grammaticaal en Lexicaal Betekenisonderzoek*, Université Catholique de Leuven, Belgique, 8 oct.
- [84] (1996). « De dynamiek van transitiviteit en ergativiteit in het Engels » [La dynamique de la transitivité et de l'ergativité en anglais]. *IPra-ICTL fora*, Université d'Anvers, Belgique, 10 mai.

3.5. Communications de vulgarisation

- [85] (2000). « En onomasiologisk forskning av verben *ligga, sitta, och stå* » [Une étude onomasiologique des verbes *ligga, sitta* et *stå*] communication pour une équipe de professeurs de suédois lors d'un cours professionnel organisé par l'Institut Suédois (Svenska Institutet), 27 juillet.